

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

**L'Exécuteur
[296] – Dans la
peau d'un
mafieux**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



**DANS LA PEAU
D'UN MAFIEUX**

par **Don Pendleton**

VALVENARGUES



HUNTER

PROLOGUE

Londres, East End, novembre 2011.

Une bruine glacée tombait sur l'est de Londres. On voyait à peine à cinq mètres et les passants se faufilaient le long des murs comme des fantômes.

Jimmy Taylor releva le col de son pardessus pour se protéger du froid, et remarqua une tache de sang sur la manche de sa chemise. Un sourire se dessina sur son visage étroit de fouine, quand il repensa à la correction qu'il venait d'infliger à ces deux vieux qui refusaient de payer l'argent qu'ils lui devaient.

Il tourna sur la droite et vit au bout de la rue étroite, au coin, les lumières réconfortantes du pub Rounds and Fox, où il avait son quartier général avec son frère Billy.

Deux types patibulaires, le crâne rasé, dans des costumes noirs croisés, avec des bagues aux doigts, gardaient l'entrée.

— Salut, Boss, dirent-ils en voyant approcher Jimmy Taylor.

— Salut, les gars.

Ils s'écartèrent. Jimmy Taylor poussa la porte à double battant et sentit une bouffée de chaleur lui envelopper les joues.

Une bonne dizaine d'hommes étaient accoudés au bar et buvaient des pintes de bière en riant et en gueulant. Tous saluèrent Jimmy avec un respect mêlé de crainte. Il leva la main pour leur rendre la politesse, puis il aperçut son frère au fond du pub, assis sur une banquette, dos au mur.

Les Taylor étaient jumeaux. Ça s'était révélé pratique lorsqu'il leur avait fallu des alibis pour les crimes qu'ils avaient commis par le passé. Depuis quarante ans, la Famille Taylor terrorisait l'East End. Le père avait su s'imposer en éliminant jusqu'au dernier le clan des Richardson, ses principaux concurrents. Il n'avait même pas épargné les femmes ni les enfants. Taylor senior s'en était chargé lui-même. Les fils ne donnaient pas de détails sur les méthodes qu'il avait employées, et se contentaient de dire avec un sourire en coin : « Ce n'était pas très joli à voir. » Ils gloussaient comme des écoliers qui auraient joué un mauvais tour à leur instituteur. Les rapports de la police leur donnaient raison. Ça n'avait pas été très joli à voir.

— Alors ? demanda Billy en voyant son frère arriver. Tout s'est bien passé ?

Jimmy hocha la tête d'un air amusé et retira ses gants en cuir noir.

— Au début, le vieux a voulu faire le malin, expliqua-t-il, il a commencé à me raconter qu'on vivait dans un Etat de droit, qu'il avait eu tort d'emprunter de l'argent à des petits voyous comme nous et que

la police allait être informée de nos méthodes, bla-bla-bla, le truc habituel, quoi.

Une jeune femme montée sur talons aiguilles, avec une minijupe en cuir noire et un chemisier peau de panthère décolleté, vint s'asseoir à côté de Jimmy.

— Billy, fit-elle, avec une moue aguicheuse, tu m'offres un verre de champagne ?

Taylor ne fit pas attention à la jeune femme, puis, comme elle insistait, il sortit un billet de sa poche, le lui lança au visage et fit :

— Allez, va te soûler si tu veux mais fous-moi la paix pour le moment.

Puis il se tourna de nouveau vers son frère et demanda :

— Et ensuite ?

— Ensuite ? Tu connais ma dextérité avec un pied-de-biche. J'ai commencé par fracasser le crâne de sa femme. Et j'ai cassé deux doigts au vieux. Il est devenu tout de suite beaucoup plus respectueux.

Billy remarqua à son tour la tache de sang sur la manche de la chemise blanche de son frère. Il la désigna du doigt et commenta :

— Tu devrais faire un peu plus attention, Jimmy, tu deviens négligent.

Jimmy haussa les épaules et se tourna vers le bar pour crier au barman :

— Hé, Joe ! Amène-moi une Guinness.

— Tu sais très bien que tu devrais confier ce genre de mission à un de nos hommes, reprit Billy. C'est trop dangereux. Et puis, à ton âge, tu pourrais devenir un peu sérieux.

— Mais tu sais aussi que j'aime ça, rétorqua Jimmy, il faut bien que je rigole un peu de temps en temps, non ?

Son frère secoua la tête de droite et de gauche d'un air amusé.

— Sacré Jimmy, on ne te changera jamais.

— Et à part ça, notre invité de marque ?

— Tu veux parler de Di Pasquale ?

— Oui.

— Il m'a fait savoir qu'il devait finir un contrat à Chicago et qu'il viendrait ensuite nous aider à régler notre petit problème. D'ici une semaine ou deux.

— Ça s'aggrave ?

— Ces salauds de Chinois ont encore tué un de nos hommes. Ils l'ont coupé en morceaux.

— Qui ça ?

— Trevor Jenkins. Ils nous ont envoyé sa tête et ses mains ici, dans une boîte.

Jimmy fit une grimace et porta le verre de Guinness à ses lèvres.

— Dommage, il était sympa. Il faudra que j'aille rendre une petite

visite à sa veuve, je l'ai toujours trouvée à mon goût.

— Je crois que ce n'était pas réciproque.

— T'inquiète pas, je saurai-la convaincre.

— Attends au moins qu'on enterre ce qu'il reste de Trevor.

Ils éclatèrent de rire.

— Pour ce qui est des Chinois, on commence déjà à se venger ou on attend l'Américain ?

— On va pouvoir attendre. Ils n'oseront pas remettre ça tout de suite.

Billy avait à peine fini sa phrase qu'un fracas de fin du monde lui déchira les tympans. Une bombe venait d'exploser au milieu du Rounds and Fox.

Il fut repoussé contre le mur par le choc et eut juste le temps de voir la tête de son frère se détacher de ses épaules et partir vers le ciel comme une comète, suivie d'une gerbe de sang. Il entendit un hurlement de douleur qui s'échappait du bar. Puis une gerbe de feu au milieu du pub. Des membres déchiquetés volèrent tout autour des lustres et la moquette en Nylon commença à s'enflammer. Billy se laissa tomber sous la table, et vit le corps décapité de son frère.

— Jimmy ! Jimmy ! hurla-t-il. Les salauds ! Les salauds !

Les portes du pub s'ouvrirent à ce moment. On arrosait l'intérieur à l'arme automatique. Billy reconnut les détonations d'une arme de guerre, sûrement une kalachnikov.

Il plongea la main sous sa veste et sentit la crosse de son Glock dans la poche intérieure. Il la saisit et se mit à tirer vers la porte sans pouvoir viser. Une épaisse fumée lui cachait la vue. Mais il entendit des cris de douleur de toutes parts et les jurons en anglais lui indiquèrent que ses hommes tombaient, fauchés comme des blés mûrs.

Il rampa à reculons vers la porte dérobée du pub qui donnait sur une petite cour. Il y avait un risque que ses ennemis se soient mis en embuscade. Mais c'était ça ou griller comme un cochon de lait au milieu des flammes. A moins que la fumée ne l'étouffe avant. Il abandonna la dépouille de son jumeau en lui jurant qu'il le vengerait.

Il se mit à ramper en toussant, se releva à la porte et l'ouvrit. L'air frais lui emplit les poumons. Il respira profondément et scruta l'obscurité. Personne. Il sprinta vers le fond de la cour, courbé en deux, monta sur une des deux poubelles contre le mur et regarda la rue. De là, il vit trois de ses hommes qui avaient réussi à se sortir du pub. Mais pas à se sortir d'affaires. Ils étaient entourés de cinq Chinois et les mafieux anglais étaient en mauvaise posture. Visiblement, ils n'avaient pas d'armes à feu et allaient devoir se battre à main nue. L'un d'eux saignait abondamment et même dans l'obscurité on voyait que son T-shirt blanc était devenu tout rouge et lui collait à la peau. Un

des Chinois s'approcha et lança un coup de pied retourné à la tempe du blessé. La tête de l'Anglais partit sur le côté comme si elle allait se dévisser et il tomba en arrière. Billy entendit le choc de son crâne heurtant le pavé.

Un deuxième Chinois lança une étoile aux pointes acérées qui vint se planter dans le ventre gras et flasque d'un deuxième garde. Celui-ci tomba à genoux et arracha l'étoile d'un geste rageur.

Billy Taylor ne connaissait pas les noms exotiques de ces techniques d'arts martiaux ni de ces armes, mais il savait que ça faisait mal. Il préféra rester discret. Il n'allait pas faire feu et attirer sur lui l'attention des Chinois. Même s'il aurait bien aimé les massacrer tous, et lentement.

Le seul Anglais encore valide tendit les bras vers les Chinois. Billy reconnut Tommy Reilly. Ce dernier commença à implorer :

— Hé les gars, attendez, attendez ! On peut s'entendre, les gars ! Arrêtez.

Il reculait le long du mur contre lequel il était aculé. Il frappa à la porte d'une maison, appela au secours. Dans cette rue déserte de l'East End, personne n'allait venir à sa rescousse.

Il regarda les Chinois avec des yeux écarquillés : ils approchaient lentement, comme un troupeau d'hyènes autour d'une proie blessée.

Reilly essaya de forcer le passage, il se lança entre deux de ses assaillants, comme un joueur de rugby s'efforçant de trouer une ligne de défense.

Un des Chinois tendit la jambe et l'Anglais s'étala sur le trottoir de tout son long, ses dents heurtèrent l'asphalte et se répandirent dans le caniveau. Il porta la main à sa bouche ensanglantée. Les Chinois le regardaient en riant. Ils se moquaient de lui !

— Regarde, Zhu, dit l'un d'eux. Les terreurs de l'East End sont des agneaux. Bêle ! Bêle encore un peu ! ajoutèrent-ils en s'adressant à Tommy.

Mais la peur l'emporta sur l'humiliation Reilly saisit le mollet de son tourmenteur et serra sa joue contre lui, en l'implorant encore. Il était en larmes.

— Je vous en supplie ! Je vous en supplie.

Le Chinois brandit un hachoir au-dessus de sa tête, une grosse lame rectangulaire, aiguisée comme un rasoir. Puis il l'abattit d'un coup sec, tranchant le poignet de l'homme qui demandait pitié.

Tommy regarda d'un air ahuri sa main coupée. Son moignon envoyait de puissants jets de sang. Il leva la tête une nouvelle fois vers son bourreau. La dernière chose qu'il vit fut le tranchant du hachoir qui venait vers lui pour s'enfoncer de cinq centimètres dans son front. Le sang gicla en une brume rougeâtre et éclaboussa le Chinois.

Le tueur ne prit pas la peine de récupérer son arme, il la laissa

fichée dans le crâne de Tommy Reilly. Puis il sortit un poignard et se dirigea vers les deux autres blessés. Il commença par le gros qui avait été atteint au ventre par une étoile de combat. Il lui saisit une poignée de cheveux et lui releva la tête. Puis d'un geste sec et précis, il l'égorgea comme un mouton à l'abattoir.

Le troisième Anglais était inconscient, le coup de pied retourné l'avait assommé. Zhu préféra s'assurer qu'il ne sortirait jamais de son coma. Il posa la pointe du couteau encore rouge du sang de la précédente victime et l'enfonça jusqu'à la garde dans la nuque de l'Anglais en remontant vers le haut pour s'assurer de toucher le cerveau.

Puis il se tourna vers ses acolytes et leur ordonna de se retirer.

Billy qui n'avait rien raté de la scène se rendit compte qu'il transpirait comme une vache. Derrière lui, le pub brûlait, les flammes commençaient à gagner les étages.

Il se hissa sur le haut du mur et sauta dans la rue d'un bond. Il regarda de droite et de gauche pour s'assurer que les Chinois étaient bien tous partis, puis il s'enfuit en courant, en enjambant le corps mutilé de Tommy Reilly.

« Il serait temps que Di Pasquale, arrive », songea-t-il, en rangeant le Glock dans la poche intérieure de sa veste, après avoir ralenti sa course.

CHAPITRE PREMIER

Chicago, février 2012

Un vent glacial soufflait en provenance du lac Michigan. 6 heures du soir. La nuit tombait et tous les employés qui avaient fini leur journée cherchaient désespérément à regagner la chaleur de leur foyer le plus rapidement possible.

Bolan était assis dans un snack-bar sur West Randolph Street. Il faisait le guet. Depuis une semaine, l'Exécuteur traquait une proie : Angelo Di Pasquale.

Di Pasquale était un tueur de haut vol au service de la mafia italienne de Chicago qui remplissait aussi à l'occasion des contrats pour les familles de New York.

Une longue limousine noire s'arrêta devant le 202, de l'autre côté de la chaussée. Un homme aux cheveux noirs en descendit, il portait des lunettes noires elles aussi, tout comme son manteau et ses chaussures en cuir. Il jeta un bref regard de droite et de gauche, puis il se dirigea sous l'auvent qui gardait l'entrée.

Bolan observait ses allées et venues depuis six jours déjà. Six mois auparavant, il avait liquidé les principaux complices de Di Pasquale. En conséquence, se sentant poursuivi, le mafieux avait pris des précautions extrêmes. Bolan était alors resté discret. Mais le moment était venu de mettre fin à la traque. C'était l'hallali.

Bolan avait remarqué que tous les jours à 7 heures, Di Pasquale se faisait livrer un dîner italien de chez Don Giovanni. Un employé en veste blanche se présentait à la réception de la résidence et on l'autorisait à monter dans les étages. Le dixième étage pour être précis, où Di Pasquale vivait dans une austérité spartiate.

19 h 23, Bolan vit apparaître le livreur dans sa blouse blanche brodée au niveau de la poitrine et sur laquelle on pouvait lire : Don Giovanni. Il portait une boîte en carton contenant les *fettuccini* qu'avait commandés le mafieux. Bolan traversa la rue et intercepta le jeune homme. L'Exécuteur portait une veste similaire à celle du livreur.

— Excusez-moi, dit-il, c'est bien la commande de M. Di Pasquale ?

— Euh oui, absolument... je... je ne comprends pas.

— J'ai reçu l'ordre de la maison mère de livrer personnellement M. Di Pasquale, expliqua Bolan en désignant le logo de Don Giovanni brodé sur sa veste.

— Mais c'est la première fois qu'une chose pareille...

Bolan sortit de sa poche un billet de cinq cents dollars plié en deux et adressa au jeune homme un sourire en Coin.

— C'est bien la commande de M. Di Pasquale ? demanda-t-il

encore une fois.

Le jeune garçon sentit que la situation le dépassait complètement. Il hocha la tête frénétiquement et tendit la boîte blanche qui contenait le repas.

— Merci, dit Bolan. Et, autre chose...

— Oui ? demanda le livreur, un peu perdu.

— Le patron vous libère pour la fin de la journée.

Du coup, le jeune homme tourna les talons sans demander son reste.

La feinte était un peu grossière, mais le serveur était un jeunot et le billet avait dû lui paraître un trésor. Le Guerrier se dirigea vers les doubles portes vitrées de la résidence. Il alla droit vers la réception et déclara au concierge :

— Pour M. Di Pasquale.

Le concierge hocha la tête d'un air endormi, jetant à peine un regard sur le logo brodé sur la blouse et Bolan se dirigea vers l'ascenseur. Il appuya sur le numéro dix. Au bout de quelques secondes les portes s'ouvrirent et il entra dans le couloir. Il ne vit personne. Il vida le contenu de la boîte dans la poubelle à côté de l'ascenseur et le remplaça par son poignard de combat.

Le Beretta 93-R équipé d'un silencieux, lui, était confortablement installé dans son holster, sous l'aisselle.

Bolan s'arrêta devant la porte de Di Pasquale et sonna. Au bout de quelques secondes, il entendit des pas, puis une voix rauque de fumeur qui demandait :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Don Giovanni, répondit l'Exécuteur.

Un cliquetis de serrure. La porte s'entrouvrit. Di Pasquale avait passé une robe de chambre en lamé.

Il regarda Bolan en fronçant les sourcils.

— Ce n'est pas vous qui venez d'habitude, fit Pasquale.

— Mon collègue est malade aujourd'hui. On m'a demandé de le remplacer.

— Et comment s'appelle-t-il votre collègue exactement ? demanda Pasquale.

C'était un test. Il se méfiait. Le mafieux avait commencé à reculer vers sa table de nuit. Bolan devina qu'une arme à feu était cachée dans le tiroir.

Plus le temps de finasser. Bolan sortit le poignard de combat de sa boîte. Mais Angelo Di Pasquale était déjà sur ses gardes. Il tourna le dos à l'Exécuteur et se précipita vers la table de nuit. Bolan fit virevolter le poignard en l'air et le reprit par la pointe, puis le jeta en direction de Di Pasquale. La pointe s'enfonça dans un des pans de la robe de chambre et cloua le mafieux au mur. Il tira de toutes ses

forces sur l'étoffe pour se dégager, mais l'Exécuteur était déjà sur lui. Il lui assena une magistrale droite à la mâchoire. La tête du tueur partit en arrière. Bolan enchaîna avec une gauche. Puis essaya un uppercut, mais il eut la surprise de voir que son adversaire restait lucide. Di Pasquale avait esquivé le dernier coup au moment où l'Exécuteur s'y attendait le moins. L'Italien tenta de donner un coup de pied dans le genou du Guerrier, mais ce dernier fut trop rapide. Il tourna sur sa jambe arrière, à trente degrés, puis se servit de tout le poids de son corps pour contre-attaquer. Di Pasquale prit le poing de l'Exécuteur dans le plexus. Il tomba à genoux. Il n'avait plus d'air dans les poumons. Plus de force dans les jambes. Il resta plié en deux devant Bolan en essayant de respirer, la bouche ouverte comme un poisson échoué hors de l'eau.

Au bout de quelques secondes, le mafieux put articuler :

— C'est toi qui as tué tous mes amis ?

— Quelqu'un de ton espèce n'a pas d'amis, Angelo, tu devrais le savoir.

— Qu'est-ce que tu nous reproches ?

— D'être ce que vous êtes. Des pourris, des mafieux.

— Tu travailles pour quelqu'un ?

— Non.

— Qu'est-ce que tu vas faire de moi ?

— Je t'ai sur ma liste depuis longtemps. Depuis que tu as massacré toute une famille à Kansas City. Tu te souviens ? La femme ? Les enfants ? Après avoir tué le père sous leurs yeux.

— Et alors ? T'es de leur famille ? demanda Angelo en fronçant les sourcils.

Bolan ne répondit même pas.

— Le père était à genoux, comme toi maintenant, il te suppliait. Tu ne l'as pas épargné.

— Je ne comprends pas.

— Tu ne peux pas comprendre.

Bolan sortit le Beretta 93-R de son holster et posa l'extrémité du silencieux contre le front d'Angelo Di Pasquale. Le mafieux ferma les yeux. Il était curieusement résigné à son sort. Bolan appuya sur la détente. Un petit bruit étouffé puis les yeux du mafieux tournèrent sur eux-mêmes et devinrent tout blancs. Il tomba en arrière comme une masse, dans son peignoir en lamé. Le sang s'écoula de l'arrière du crâne, abreuvant l'épaisse moquette beige.

Bolan inspecta l'appartement, à la recherche d'informations supplémentaires sur les réseaux pour lesquels travaillait Di Pasquale. Il entra dans la chambre à coucher et vit une valise ouverte sur le lit, entourée de vêtements soigneusement pliés et repassés. Sur la table de nuit, un billet d'avion. Destination Londres. Le coin d'une enveloppe

dépassait d'une des poches intérieures de la valise. Bolan la sortit et examina le contenu. Un contrat concernant une certaine entreprise anglaise, Taylor Inc., et une proposition pour l'exportation et l'importation de produits chinois en Angleterre. C'était un code. Bolan connaissait trop la mafia pour ne pas l'avoir vu tout de suite.

Une lettre apparemment très officielle accompagnait le contrat. On signifiait à M. Di Pasquale qu'un des employés de Taylor Inc. l'attendrait à l'aéroport pour l'amener aux bureaux de l'entreprise. La lettre confirmait l'accord sur la somme que toucherait « monsieur » Di Pasquale pour ses services de consultant. Une moue sarcastique se dessina sur les lèvres de l'Exécuteur. Il avait tout le temps. Il décida qu'il tirerait cette histoire au clair. Si Di Pasquale avait pu aller faire du consulting en Angleterre, il se serait servi plus facilement d'un Smith & Wesson que d'un Mac ou un Hewlett Packard.

Bolan se souvint qu'au cours des années quatre-vingt, la mafia italo-américaine avait essayé de s'implanter dans Soho et dans l'est de Londres, pensant que la partie serait facile. Mais ils avaient trouvé à qui parler avec les cockneys, les natifs de l'East End et même du nord de Londres : Whitechapel, Tottenham, Hackney ne produisaient pas que des hooligans. Le Crime organisé y florissait aussi.

Et c'était eux, ces mêmes truands de l'East End, qui avaient demandé l'assistance de Di Pasquale.

Bolan reprit sa lecture. Puis il alla fouiller le cadavre du mafieux qu'il venait d'abattre. Il tomba sur ce qu'il cherchait dans la poche droite du peignoir : un téléphone portable. Di Pasquale attendait sans doute un appel et l'appareil était en mode « veille ». Il n'eut même pas à trouver le mot de passe ou le code secret pour consulter les derniers sms reçus et envoyés par Angelo.

Il lut sur l'écran : « A l'aéroport, le chauffeur qui vous attendra avec une pancarte à votre nom vous demandera si vous avez un itinéraire particulier. Vous direz que vous préférez éviter Leicester Square. »

S'il fallait des codes pour se reconnaître, en conclut l'Exécuteur, c'était que les futurs employeurs de Di Pasquale, les Taylor, ne connaissaient pas son visage. Et puis Leicester Square... le quartier chinois... La référence aux produits chinois d'import-export... Bolan commençait à deviner ce que cachaient ces mystères.

Il se souvint alors que les Taylor étaient une puissante famille mafieuse de l'East End, et ce depuis les années quarante. Ils avaient profité de la guerre pour s'enrichir sur le marché noir, ils étaient très vite passés de la prostitution à la drogue. Ils avaient su éliminer tous leurs concurrents avec une cruauté stupéfiante. Et il semblait même qu'ils avaient à l'époque de la fameuse guerre contre les gangs italo-américains proposé à ces derniers une alliance contre leurs frères anglais. Cette fois-là, la chance ne leur avait pas souri, ils s'étaient

retrouvés du côté des perdants, mais ils s'étaient vite rattrapés. Surtout quand les jumeaux avaient repris les affaires de leur père et de leurs deux oncles, en appliquant les mêmes méthodes. En une version plus violente encore.

Et maintenant, ils faisaient appel à Angelo Di Pasquale.

Une idée commença à germer dans l'esprit de l'Exécuteur. Mais il avait d'abord besoin d'une ou deux confirmations. Un homme était plus que tout autre capable de lui donner les renseignements qu'il lui fallait. Bolan sortit son portable et composa le numéro spécial d'Hal Brognola qu'il était le seul à connaître.

— Allô, Striker ? fit la voix amicale et familière du numéro Un du *Justice Department*. Quoi de neuf ?

— Une ou deux questions, Hal.

— Rien de compromettant, j'espère.

Bolan éclata de rire.

— C'est à propos d'un certain Angelo Di Pasquale.

— Un sacré client, répondit Hal Brognola, ça fait un moment qu'on essaye de lui mettre la main dessus, mais il nous file chaque fois entre les doigts, une vraie anguille.

— Je crois que sa chance a tourné, répondit l'Exécuteur en jetant un regard vers le cadavre avachi au pied du mur du salon.

— Je ne te poserai pas de question, Striker, juste un conseil. Sois prudent.

— Merci, Hal, mais ne t'inquiète pas trop.

Le patron des Black Warriors, une équipe de G men aux ordres du seul président des Etats-Unis, ne répondit pas. Il devinait visiblement que l'Exécuteur avait encore fait des siennes.

— Autre chose, Striker ?

— Oui, est-on au courant d'une collusion possible entre les mafias américaines et britanniques, particulièrement londonienne ?

— A vrai dire nos amis de Scotland Yard et du National Crime Squad ont donné des informations allant dans ce sens au F.B.I.. On ne comprend pas encore très bien quels seraient les tenants et les aboutissants d'une telle alliance. De toute manière nous n'avons encore aucune preuve. Juste de vagues rumeurs récoltées auprès des agents infiltrés. Et des informateurs.

— J'ai une idée, Hal, je crois que je vais partir à Londres.

— Une très belle ville. Mais n'oublie pas ton parapluie.

Bolan sourit.

— Et il me faudrait aussi un passeport. Un authentique passeport américain avec ma photo. Est-ce que Gadgets pourrait s'occuper de ça ?

— Bien sûr. Et à quel nom, cette fois ?

— Au nom d'Angelo Di Pasquale.

Le lendemain, Bolan recevait dans une boîte postale de Chicago un faux passeport parfaitement authentique, envoyé par le génie informatique du Ranch, Herman « Gadgets » Schwarz. L'Exécuteur avait également dans la poche intérieure de son costume les tickets d'avion de sa dernière victime : Angelo Di Pasquale.

Après sa conversation avec Hal Brognola, tous ses soupçons se trouvaient confirmés.

Et il avait un plan. Simpliste, dangereux, mais ce ne serait pas la première fois qu'il se lancerait avec si peu de biscuits. Il allait prendre la place de Di Pasquale et s'infiltrer en électron libre au cœur de la mafia de l'East End londonien. Si ces gangs étaient en guerre avec les Chinois des Triades, l'Exécuteur ferait d'une pierre deux coups et affaiblirait simultanément deux organisations criminelles en guerre.

Il remémorisa les termes du contrat que Taylor Inc. avait envoyé à Di Pasquale, ainsi que les contenus codés des sms qu'il avait trouvés sur le portable de sa victime.

Depuis l'aéroport international de Chicago, tout se déroula sans encombre. Au bout de huit heures de vol en première classe, Bolan débarqua à l'aéroport de Heathrow.

Après avoir passé la douane et le contrôle des passeports, il se retrouva face à un homme au crâne rasé, avec des lunettes de soleil noires, un costume croisé, noir également et de nombreuses bagues en or aux doigts, qui brandissait un panneau sur lequel on pouvait lire : « Angelo Di Pasquale. Taylor Inc. »

Comme prévu.

L'homme prit sa valise et l'escorta jusqu'à une limousine noire dans le parking sous-terrain en lui posant les questions d'usage.

— Vous avez fait bon voyage ? Je m'appelle Trevor Brown, mon patron Billy Taylor vous attend.

Puis il ajouta :

— Vous connaissez Londres ?

— J'ai déjà fait un séjour ici, répondit Bolan.

— Vous avez un itinéraire particulier pour rejoindre votre destination ?

— Je tiens à éviter Leicester Square, répondit Bolan avec un sourire.

Trevor hocha la tête d'un air satisfait. Maintenant, il était convaincu d'avoir affaire au véritable Angelo Di Pasquale.

L'Exécuteur s'assit à l'arrière de la limousine et admira les monuments du paysage londonien à travers les vitres fumées de la voiture. Comme ils passaient devant Tower Bridge avant d'obliquer vers la City, il demanda à son chauffeur :

— Pouvez-vous me dire où nous allons, exactement ?

— Nous allons au pub, monsieur. Après la destruction du Rounds and Fox, M. Taylor a dû se réorganiser et trouver un nouveau... comment dire ? Lieu de rencontre.

Vingt minutes plus tard, la limousine ralentissait dans un des quartiers pauvres de Londres où elle offrait un spectacle incongru. Elle s'arrêta devant un pub qui portait le nom de Lord Nelson.

Le chauffeur ouvrit sa portière, descendit et alla ouvrir à Bolan.

Puis il lui désigna une étroite porte dans une façade en brique juste à côté de l'entrée du bar. La maison n'avait qu'un étage, dans une de ces rues anglaises où toutes les bâtisses sont parfaitement identiques.

— M. Taylor vous attend au premier, déclara Trevor, avant de s'éclipser, au volant de sa limousine.

Bolan monta les marches de l'escalier étroit avec une extrême prudence. Il régnait dans l'atmosphère une odeur d'huile frite et de bière aigre qui s'était imprégnée partout.

Comme prévu, arrivé à l'étage, il frappa à la première porte.

— Entrez ! lui cria une voix avec un fort accent cockney.

Bolan se méfiait, il craignait un piège. Mais il n'avait plus le choix. Il ouvrit la porte lentement.

Trois hommes et une femme étaient attablés au fond de la salle, et fumaient des cigarettes. Ils étaient vêtus de costumes noirs, eux aussi, et couverts de bijoux en or.

La femme devait approcher de la trentaine. Elle avait une magnifique chevelure blonde, un décolleté affriolant, dont elle était visiblement très fière, des lèvres rouges et pulpeuses. Elle passait le bout des doigts sur le rebord de son verre de whisky, et Bolan remarqua qu'elle avait de longs ongles, rouges eux aussi, comme les griffes d'une tigresse couvertes de sang. Il songea immédiatement qu'il faudrait se méfier de cette créature, d'autant qu'il décelait une inquiétante lueur d'intelligence dans son regard.

— Approchez, monsieur Di Pasquale, dit celui qui était assis au milieu. Trevor m'a appelé sur son portable depuis la voiture et m'a donné l'assurance que vous êtes bien l'homme que nous attendons.

— Et qui voulez-vous que je sois ? demanda Bolan.

— Dans notre métier nous avons l'habitude d'être méfiants. Vous désirez boire quelque chose, monsieur Di Pasquale ?

— Non, je vous remercie.

— Vous avez mis beaucoup de temps à venir, fit Billy Taylor.

— Je vous avais prévenu que j'avais un contrat à finir.

— C'est regrettable, remarqua Billy, car si vous aviez pu faire plus vite, mon frère Jimmy serait peut-être encore en vie.

— Toutes mes condoléances, répliqua Bolan, mais les histoires de famille ne me concernent pas directement, je suis ici pour un contrat, il me semble.

Billy Taylor lui lança un regard glacial.

— Permettez-moi de vous présenter Kelly Smith, la veuve de Jimmy en quelque sorte, fit Taylor, en lui caressant la cuisse.

La jeune femme ne semblait pas choquée par cet attouchement déplacé.

— Et voici mes nouveaux lieutenants. Autrefois, je me reposais essentiellement sur mon frère. Stuart Pierce a pris la relève, dit-il en lui présentant l'homme à sa droite, un blond avec une frange et un regard d'illuminé.

Il jouait nerveusement avec une boîte d'allumettes et mâchait un chewing-gum.

— Et à ma gauche, Ronald Knox, alias le prêtre, fit le boss. On l'appelle comme ça parce qu'il fait toujours une courte prière avant de tuer ses victimes.

Knox émit un petit ricanement aigu.

— Enchanté, répondit Bolan, en essayant de ne pas paraître trop sarcastique. Et quand commence-t-on le travail ?

— Le plus vite possible.

— Très bien, c'est ainsi que j'aime traiter les affaires moi-même. Je vais avoir besoin de mes outils habituels.

— Dites-moi ce que vous désirez et nous ferons en sorte de vous fournir le nécessaire.

— Un Desert Eagle et un Beretta 93-R.

Stuart Pierce ne put s'empêcher d'émettre un sifflement admiratif et Knox ricana comme un psychopathe.

Bolan était tenté de rire lui aussi, il appréciait pleinement l'ironie de la situation : ses prochaines victimes allaient elles-mêmes lui fournir les armes dont il avait besoin pour les liquider.

— Trevor nous attend dans la limousine, il va nous emmener chez une de mes connaissances qui vous fournira vos armes. Vous êtes sûr que vous ne voulez rien d'autre ? Kalachnikov, grenades défensives ?

— Pas pour le moment, merci, répondit Bolan.

— Très bien, nous irons ensuite chez un Chinois, anciennement membre des Triades. Hung doit nous fournir les informations nécessaires pour tendre une embuscade mortelle aux hommes qui ont attaqué le Hounds and Fox et causé la mort de mon frère.

— Vous êtes sûr de cet informateur, au moins ?

— Monsieur Di Pasquale, fit Taylor avec un soupir, nous avons besoin d'aide, il est vrai, mais nous ne sommes pas des débutants.

Bolan haussa les épaules.

— Si vous le dites, conclut-il.

Du coin de l'œil, il vit que Kelly Smith croisait et recroisait les jambes, en recrachant la fumée de sa cigarette d'un air songeur.

Il détourna le regard et ne lui rendit pas son sourire. Mais il songea

que c'était effectivement un bel animal. Une tigresse ou un crotale, il n'en était pas encore sûr.

CHAPITRE II

Il faisait nuit. Ils étaient dans le nord de Londres, à Hackney. Mehetabel Road, une impasse parallèle à la voie ferrée surélevée. Un pont sombre et malodorant permettait de passer en dessous.

Trevor gara la limousine sous le pont pour qu'elle ne soit pas trop repérable. Taylor et ses deux lieutenants sortirent, accompagnés de Bolan. Ce dernier remarqua aux seringues écrasées par terre et autres immondices qu'on était sans aucun doute dans un repaire de drogués. Des voitures cabossées ou même sans roues, posées sur des parpaings, étaient garées le long de la chaussée.

Ils se dirigèrent vers le numéro 9. Un rat traversa la chaussée et partit vers le cimetière de l'autre côté de la rue, en direction de l'église plongée dans l'obscurité. Bolan sentit que les mafieux anglais s'étaient soudain tendus. Lui aussi était en alerte. L'odeur de la mort flottait dans l'air.

Ils marquèrent une pause devant la porte de la maison où ils devaient retrouver l'indic chinois. Elle était entrouverte.

Taylor se tourna vers ses complices. Ils échangèrent un regard inquiet. Il monta le perron, poussa le battant qui tourna sur ses gonds avec un grincement sinistre.

Un étroit couloir encombré de sacs poubelle noirs menait à un escalier branlant et poussiéreux.

Aucun des mafieux n'osait entrer le premier. Taylor se tourna vers Pierce et hocha la tête. C'était un ordre. Pierce se tourna vers Knox qui émit un ricanement aigu.

— Le boss a dit que c'était toi qui entrais le premier, fit-il.

— Et lui ? fit Pierce en désignant Bolan. Je croyais qu'il était là pour ça.

— Ecartez-vous, dit Bolan.

Il sortit le Desert Eagle de son holster et pénétra dans la maison. Le plancher craquait sous ses pas.

Il y avait une deuxième porte sur la droite. Bolan l'ouvrit d'un coup de pied et pointa son pistolet vers l'intérieur. Il balaya la chambre avec le canon. Rien. Personne.

Il se dirigea vers l'escalier et monta les marches une à une en levant les yeux vers le palier.

Il se retourna. Les truands s'étaient enfin décidés à le suivre. A leur tour, ils avaient dégainé leurs armes à feu.

Le Guerrier se colla au mur et avança, toujours avec la même prudence. La peur se lisait sur les visages de Taylor et ses complices.

Bolan arriva sur le palier, suivi de Pierce et Knox. Taylor fermait la marche. A tout moment, un coup de feu pouvait résonner dans

l'escalier :

La pièce à l'étage n'était pas fermée. Bolan progressa d'encore quatre marches. Il s'arrêta. Deux marches de plus. Toujours aucune réaction.

Il était certain, maintenant, qu'il n'y avait personne dans la maison. Ou presque.

Il arriva en haut de l'escalier et entra dans la chambre.

Il fit signe aux autres que la voie était libre.

L'informateur chinois était bien là. Mais en plusieurs morceaux. Sa tête était posée sur une table, ses yeux révulsés étaient tout blancs. Et son corps décapité était attaché à une chaise. Son sang avait dessiné une large tache sur les lattes du plancher. Il était entièrement nu. Il avait subi le supplice chinois des mille épées réservé aux traîtres. Ils s'étaient mis à plusieurs pour le taillader à l'arme blanche. Ses membres et son torse étaient blancs, eux aussi, comme une statue de marbre.

Les mafieux rejoignirent Bolan dans la pièce. Ils restèrent sans voix. Knox avait du mal à avaler sa salive. Il ne ricanait plus. La peur se dessinait sur leurs visages. Et pourtant ces hommes avaient eux-mêmes commis des crimes d'une cruauté indescriptible.

— Un informateur de moins, conclut l'Exécuteur.

— Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? demanda Taylor.

— Le but est de nous terrifier, répondit Bolan. Et à vous voir, j'ai l'impression que ça a réussi.

Les trois autres ne répondirent pas. Ils ne pouvaient même pas nier l'évidence.

— A mon avis, ajouta Bolan, ils nous attendent à l'extérieur. Ils veulent nous tuer tous, sauf un, afin que le survivant raconte ce qu'il a vu et transmette sa peur au reste du gang pour qu'on décide d'abandonner la partie.

— Qu'est-ce qu'on va faire maintenant. ? répéta Taylor.

Bolan se tourna vers lui et, d'un air impassible, rétorqua :

— Nous allons sortir, et les tuer jusqu'au dernier.

Knox ricana nerveusement.

Ils redescendirent l'escalier quatre à quatre et s'arrêtèrent dans l'entrée. Puis ils débouchèrent en haut du perron, l'arme à la main.

Bolan entendit un sifflement puis Knox poussa un cri. Un shuriken, une étoile de fer à cinq branches acérées comme des lames de rasoir, venait de passer devant ses yeux en tourbillonnant et en lui coupant le haut du front. Un rideau de sang lui tomba sur les paupières.

— Billy ! Billy ! gueula-t-il, je n'y vois plus rien. Ils m'ont crevé les yeux.

Il tira en l'air puis sur le côté, totalement au hasard, sans aucune efficacité. Il tomba en avant au bas du perron et se tortilla sur le trottoir

en hurlant :

— Je me suis cassé l'épaule !

— Ferme ta gueule, abruti ! lui ordonna Pierce en serrant les dents.

Bolan vit le Chinois en embuscade; celui qui avait lancé son arme. Le gangster était caché derrière une voiture. L'Exécuteur pointa son Desert Eagle dans sa direction et tira une première fois. Le pare-brise de la voiture vola en éclats. Mais Bolan entendit un cri de douleur qui lui indiqua qu'il avait fait mouche.

Il fallait rester prudent. L'homme n'était pas seul. Bolan et ses complices anglais n'avaient pas encore entendu de coups de feu. L'adversaire préférait la discrétion.

Bolan sauta au pied du perron, sur le côté, imité par Pierce. Taylor était resté à l'intérieur, à l'abri.

L'Exécuteur fit signe à son acolyte qu'ils allaient prendre le blessé à revers, en contournant la voiture chacun par un côté différent.

Pierce hocha la tête. Il traversa la rue, plié en deux et se dirigea vers le tunnel sous la voie ferrée. Bolan, accroupi, progressa d'une voiture à l'autre jusqu'à la Ford Escort.

C'est à ce moment-là que les coups de feu éclatèrent. Partant du tunnel. Des langues de flammes déchirèrent l'obscurité. Les balles ricochaient en sifflant sur l'asphalte et le métal des carrosseries. Pierce tourbillonna sur lui-même, il avait été touché. Le sang gicla de son épaule, de son bras droit et de sa cuisse. Tout en tombant, il riposta vers l'entrée du tunnel. Il resta couché sur le côté, une jambe repliée, les deux bras tendus et il vida son Smith & Wesson.

Ils entendirent des ordres criés en chinois. Puis un bruit de course. A son tour, Bolan tira au jugé vers le tunnel.

Il contourna la Ford Escort déglinguée derrière laquelle se cachait toujours le Chinois blessé. Bolan n'entendait rien. Il sprinta. Puis se baissa devant le capot. Il attendit plusieurs secondes et risqua un coup d'œil. Le membre des Triades devait avoir une vingtaine d'années, pas plus. Il regardait la nuit sans la voir. Plutôt que d'être capturé vivant, il avait préféré se trancher la gorge lui-même.

Cet ordre, crié en chinois... son sergent d'armes avait dû exiger qu'il se tue pour que les autres puissent décrocher.

Bolan se dirigea vers l'entrée du tunnel. Il se colla contre le mur et avança, un pas à la fois. Il entendit toutes sortes de bruits difficilement identifiables. Des pigeons qui nichaient sous la voûte, des rats qui remuaient de vieilles boîtes de conserve en produisant un cliquetis métallique. Parfois c'était une goutte d'eau tombant du plafond dans une flaque qui résonnait comme un gong.

Un pas de plus. Deux pas. Une hésitation. Puis trois pas.

Soudain, une forme surgit de l'obscurité avec la vitesse de l'éclair. Bolan sentit une douleur au poignet et lâcha le Desert Eagle. Il venait

de recevoir une manchette; un des Chinois l'avait attendu en embuscade dans un des renforcements du tunnel. Le pistolet fit un bruit de boîte de conserve en tombant par terre. Un autre cri en cantonais retentit à l'autre bout. Par réflexe, Bolan replia son bras, pivota sur lui-même. Son agresseur reçut le coude de l'Exécuteur en plein visage. Sa tête partit en arrière et heurta la paroi de pierre du tunnel. Mais l'homme pratiquait visiblement les arts martiaux et avait l'habitude de prendre des coups. Il encaissa et tenta un coup de pied latéral à la tempe de Bolan. Il fallait lutter à l'instinct, dans le noir. Sentir les attaques sans les voir, deviner et anticiper la tactique de l'adversaire. Comme avec un bandeau sur les yeux.

Bolan se baissa. Le talon du Chinois passa au-dessus de sa tête. Il savait qu'après avoir achevé son geste, l'adversaire était de dos. Bolan releva le genou et détendit la jambe de toutes ses forces. Le Chinois prit le coup de pied en plein dans les reins, il se cambra et jeta les bras au ciel avant de tomber sur le ventre. Il amortit sa chute avec les avant-bras et se retourna immédiatement tout en essayant d'envoyer son talon sur le genou de Bolan.

Mais ce dernier connaissait la manœuvre, il esqua. Et réattaqua avec un coup de pied au visage. Lui aussi rata de quelques centimètres à peine. L'obscurité compliquait tous les gestes. Et l'adversaire était coriace. Un expert en techniques de combat. Mais en reculant, Bolan sentit qu'il marchait sur un objet dur. Le Desert Eagle... Ça ne pouvait être que ça. Malheureusement il était impossible de s'accroupir pour le ramasser. Le Chinois en aurait immédiatement profité pour frapper comme un boxeur qui voit son adversaire baisser les bras ou se déconcentrer ne serait-ce qu'un millième de seconde.

Bolan devait faire mal encore une fois pour se donner un répit suffisant et se saisir de l'arme.

Le Chinois était toujours à terre, il se tourna sur le côté et tenta d'enserrer une des jambes de l'Exécuteur entre ses deux tibias pour le faire basculer. Erreur tactique. Bolan fit semblant de se laisser prendre, il accepta de chuter à son tour et amortit le choc avec son épaule. Il pouvait maintenant reprendre son arme, sans avoir à se baisser et sans que le Chinois se doute de quoi que ce soit.

Bolan tendit la main. Il sentit la crosse sous ses doigts. Le Chinois releva le talon et allait l'abattre de nouveau sur la poitrine de l'Exécuteur, quand Bolan le bloqua avec l'avant-bras. La crosse du Desert Eagle heurta le mollet du Chinois. Il poussa un cri. Bolan lui donna un coup de revers en plein visage avec le canon. Il sentit quelques gouttes de sang qui l'éclaboussaient, le nez du Chinois avait explosé. Bolan décida qu'il voulait le prendre vivant. A ce moment-là un éclair d'acier lui passa devant les yeux. Son ennemi venait de produire une dague. Le Guerrier n'avait plus le choix.

Dans le noir, il ne pouvait pas tenter de lui tirer une balle dans le genou. Toute erreur risquait d'être fatale. Il tira à bout portant en plein dans le visage du mafieux. La détonation résonna comme une bombe atomique, dans ce tube de pierre. La force de l'explosion et la balle le décapitèrent littéralement. Il ne resta plus rien de son visage, quelques lambeaux de chair informes et des os brisés. L'impact le projeta en arrière à deux mètres au moins de Bolan.

L'Exécuteur vit alors deux phares de voiture à l'autre bout du tunnel, comme les yeux d'un dragon qui sort de son antre. Une silhouette se dessina devant les pneus, à peine un dixième de seconde, et un homme appela en mandarin.

Le moteur de la voiture se mit à ronfler. Et les phares se ruèrent vers l'Exécuteur. Il tira furieusement. Le véhicule lancé à pleine vitesse avançait toujours, puis il vit les lumières qui zigzaguaient. Il avait dû atteindre le chauffeur ou faire éclater un pneu. L'avant de la voiture heurta la paroi du tunnel de plein fouet. Un homme sortit par la portière arrière. Bolan releva le Desert Eagle et tira deux fois dans sa direction, il entendit un cri et vit la silhouette qui s'effondrait à côté d'une roue. De la fumée et de la vapeur s'échappèrent du moteur. La portière arrière était restée ouverte et l'intérieur de l'habitacle était éclairé par une loupotte.

Bolan vit le conducteur affalé sur le volant. Il était mort ou inconscient. Un troisième homme était assis à la place du passager à l'avant. Bolan distinguait désormais qu'il s'agissait d'une berline Mercedes E 63 AMG. Dommage d'abîmer un si joli modèle, songea-t-il.

Il entendit un bruit de métal. Le dernier occupant valide de la voiture était peut-être en train de charger une arme à feu. Malheureusement pour lui, assis là, en pleine lumière, il formait une cible idéale.

Bolan se rendit compte que le Chinois était en état de choc. Sans doute, était-il blessé, en tout cas, depuis sa voiture, il ne pouvait rien voir dans le tunnel. Bolan avança vers lui d'un pas déterminé, sans avoir besoin de prendre de précautions. Quand il arriva à hauteur de la fenêtre ouverte, Bolan posa le canon sur la tempe du blessé et déclara :

— Terminus, tout le monde descend. Et avec ordre et discipline, sinon...

Le Chinois leva les bras en l'air. Mais comme sa main droite arrivait au-dessus de son oreille, Bolan remarqua qu'il avait un couteau de lancer caché dans la paume. Le Guerrier fit un écart et sentit la lame acérée qui filait devant ses yeux. Puis d'un mouvement d'épaule, le Chinois essaya d'ouvrir sa portière et d'en heurter violemment les jambes de l'Exécuteur. Bolan fit un bond en arrière. Le passager de la

voiture se baissa pour récupérer son arme à feu. Cette fois, Bolan tira. Presque à contrecœur. C'était le deuxième qui lui échappait en très peu de temps.

Au bout de quelques secondes, il entendit des pas derrière lui. Il se retourna.

C'était Taylor qui se décidait enfin à venir jeter un coup d'œil craintif.

— Tout va bien ? demanda le mafieux londonien.

— Tout va très bien, oui, répondit Bolan sur un ton sarcastique. Et avec vous en renfort, je ne vois pas comment j'aurais pu perdre cette bataille.

— Il va falloir déguerpir, dit Taylor, les flics vont rappliquer d'une minute à l'autre.

— Et vos hommes ?

— Knox est légèrement blessé au front. Mais Pierce...

— Oui ?

— Je crois qu'il ne s'en sortira pas. Il faudrait qu'il aille à l'hôpital.

— Et vous allez le laisser derrière vous ? demanda Bolan.

— Non, vous avez raison, vous devriez aller l'achever.

— C'est votre homme, rétorqua Bolan. C'est votre problème. Moi, je ne suis là que pour m'occuper de vos ennemis.

— Bon, très bien. Je m'en occupe. Je vais demander à Knox de s'en charger. Et puis... Pierce est un tueur, un vrai. Il comprendra, fit Taylor.

Bolan songea que ça ferait toujours un mafieux de moins.

— Voilà une belle oraison funèbre, conclut-il.

CHAPITRE III

Yung Ho remonta Gerrard Street en courant à toutes jambes, tourna dans Dean Street et s'enfonça sur la gauche dans Dansey Place.

Une fois au bout de l'impasse, il jeta un regard par-dessus son épaule et, tout tremblant, passa la petite porte de métal, flanquée de deux poubelles débordant d'immondices. Il marqua une pause au bas de l'escalier. Puis il monta les marches lentement et frappa au premier étage. Il attendit quelques secondes. Une voix posée lui ordonna d'entrer, en chinois.

Yung Ho poussa prudemment la porte. Il ne savait pas à qui il avait affaire. Il n'était qu'un messenger, lui qui rêvait depuis des années de faire partie d'une Triade. Et, en plus, il apportait une mauvaise nouvelle.

Deux jeunes hommes de son âge le toisèrent dès qu'il se retrouva dans la pièce. Un vieillard faisait des comptes à l'aide d'un boulier.

Yung Ho, qui venait là pour la première fois, devina qu'il était dans l'antichambre d'une loge des Triades. Un quatrième homme était assis sur un tabouret dans l'ombre. Yung Ho ne l'avait pas remarqué immédiatement. Il portait une veste et un pantalon noirs de Kung-Fu. Il était âgé d'une quarantaine d'années. Yung Ho en savait assez sur les Triades pour comprendre qu'il était celui qu'on surnomme le Poteau Rouge, un combattant, un maître d'arts martiaux, responsable de la discipline. Un spécialiste en coups durs.

Yung Ho le salua respectueusement.

Le vieillard derrière le boulier ne lui adressa pas un seul regard. Il ne savait pas qui c'était. Yung Ho se tourna vers le Maître d'Arts Martiaux et déclara :

— J'apporte des nouvelles.

— Parle, dit le Poteau Rouge.

— Les nouvelles sont mauvaises.

— Je t'ai dit de parler, je déciderai ensuite si les nouvelles sont bonnes ou mauvaises.

— Les *gweilos*, les fantômes blancs, ont tué les hommes de Peng Li.

C'était ainsi qu'on désignait les Européens. Le Maître d'Arts Martiaux s'efforça de rester impassible. Mais Yung Ho n'eut aucun mal à déceler la fureur dans son regard.

— Et toi, qui es-tu ? demanda-t-il.

Yung Ho baissa la tête.

— Je t'ai posé une question, fit le Maître d'Arts Martiaux.

— Je m'appelle Yung Ho.

— Qui t'envoie ?

— Peng Li.

— Pourquoi n'est-il pas venu lui-même ?

Yung Ho baissa la tête. Il ne répondit pas.

— Comment connais-tu Peng Li ?

— C'est mon oncle, répondit le jeune homme.

Il sentait les regards des deux autres peser sur lui.

— Et où est-il maintenant ?

— Il n'a pas osé venir.

— Il t'a envoyé à sa place ?

Le vieillard releva la tête de son boulier. Tous les membres des Triades présents dans la pièce échangèrent un regard.

— Oui, répondit Yung Ho.

Puis rassemblant son courage, il déclara :

— Je voudrais être des vôtres ! Moi aussi, je voudrais faire partie de votre organisation !

Cette fois, les Chinois éclatèrent de rire. Tous sauf le Poteau Rouge.

— Taisez-vous ! cria-t-il. Combien d'hommes Peng Li a-t-il perdus ?

— Je ne sais pas, répondit Yung Ho. Il a tué le traître, et il s'est fait surprendre par les fantômes blancs.

— Et où se cache Peng Li, maintenant ? demanda le Maître d'Arts Martiaux.

— Je ne peux pas le dire, répondit Yung Ho. Il m'a demandé d'implorer votre pitié.

Le Maître réfléchit quelques instants. Puis il répondit :

— Amène-moi Peng Li et je ferai en sorte que tu sois initié dans notre société.

— Pierce est mort, déclara Taylor à une assemblée d'une douzaine de truands, à l'arrière du Lord Nelson, le pub qui remplaçait désormais le Hounds and Fox dévoré par les flammes.

Les hommes échangèrent des regards inquiets.

— Les Chinois ? demanda l'un d'eux.

— Les Chinois, répéta Taylor.

Puis il se tourna vers Bolan et le présenta à l'assemblée.

— Mais nous avons maintenant un allié précieux. M. Angelo Di Pasquale nous a été envoyé par... des hommes d'affaires italo-américains pour que nous puissions unir nos forces contre ce nouveau danger. Je crois d'ailleurs que nos collègues américains connaissent des problèmes similaires aux nôtres, autant à New York qu'à Chicago, San Francisco, Los Angeles, etc.

Bolan approuva d'un hochement de tête en essayant de se faire

une idée sur cette assemblée de mafieux. Il n'avait aucun doute quant à leurs capacités à voler, tuer, mentir, trahir. Mais il fallait se méfier, surtout quand ils se retrouvaient en horde, comme des hyènes.

— Nous avons subi deux revers importants. Il va falloir passer à la contre-offensive, ajouta Taylor.

Un maigre à cheveux longs avec des tatouages de prison bleu marine sur les bras, du nom de Frankie, s'agita sur sa chaise et déclara :

— Le problème, c'est que nous ne pouvons pas infiltrer ces salauds.

— Exact, lui répondit Bolan. Mais nous pouvons exfiltrer l'un d'eux.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je veux dire qu'il nous faut un prisonnier, ajouta l'Exécuteur.

— Et comment est-ce que nous allons le trouver ? fit Gary, un gros au crâne rasé qui mangeait des chips, effondré sur sa chaise.

— On pourrait leur proposer un rendez-vous, pour parlementer, et leur tendre un piège.

— Ils se méfieront, rétorqua Taylor, trop compliqué.

— On pourrait ouvrir un business dans le quartier chinois et attendre qu'ils viennent nous racketter, dit Gary.

— Pas bête, commenta son voisin de droite.

— Là aussi, c'est dangereux. Et, surtout, ça prendrait trop de temps, objecta l'Exécuteur.

— Alors qu'est-ce que vous suggérez ? demanda Taylor.

— Il faut repérer un commerce déjà existant, expliqua l'Exécuteur, et attendre qu'un de leurs coursiers se présente pour aller chercher l'argent de protection. Le suivre et le capturer.

— Même s'il est accompagné de gardes du corps ?

— Même s'il est accompagné de gardes du corps, confirma l'Exécuteur. Vous irez à plusieurs pour tendre votre embuscade. L'autre possibilité est d'aller leur acheter de l'héroïne à Soho ou autour de Leicester Square.

— On pourrait en profiter pour leur piquer de la marchandise, ajouta Taylor.

Un murmure approuvateur s'éleva de l'assemblée.

— Vous connaissez le Pavillon du Bonheur, dit Taylor.

— Le restaurant ? demanda Gary.

— Exact. Frankie, tu te feras passer pour un junkie.

— Pourquoi moi ?

— Parce que t'as la tête de l'emploi.

Ils éclatèrent tous de rire et Frankie leur lança des regards assassins. Il se leva pour aller mettre un coup de poing à Gary mais Bolan s'interposa :

— Ça suffit. On n'est pas là pour une bagarre de pub. On a des

affaires sérieuses à traiter.

Frankie se rassit.

— Tu leur achèteras une dose, dit Taylor. L'échange ne se fera pas dans le restaurant. Ils t'emmèneront dans l'impasse derrière. Gary et William attendront Frankie et le dealer.

William se gratta la gorge. Un petit maigre avec des yeux de fouine et la lèvre constamment déformée par une grimace.

— Prévoyez qu'il est difficile de circuler dans ce quartier. Prenez plutôt une moto qu'une voiture pour cet enlèvement, ajouta Bolan.

— Et rappelez-vous qu'il nous le faut vivant, fit Taylor en frappant du poing sur la table. Un peu abîmé, peut-être, mais vivant.

Encore une fois, ils éclatèrent de rire tous en chœur. Frankie et Gary échangèrent un clin d'œil.

Yung Ho éprouvait une profonde affection mêlée d'admiration pour son oncle Peng Li. Il rentra chez lui le cœur lourd. Il mourait d'envie d'être un membre des Triades. Mais il ne pouvait pas trahir Peng Li. Toutefois, l'idée de ce qu'il lui arriverait s'il désobéissait au Poteau Rouge le remplissait d'effroi. Il erra dans Chinatown en retournant le problème dans tous les sens, il ne voyait pas de solution.

Yung Ho songea à ce qui était arrivé à son propre père. Lui aussi avait subi un échec et avait payé le prix fort. Depuis ce jour-là, il avait décidé d'intégrer le 14K, la plus importante Triade du monde et de rétablir l'honneur de sa famille. Mais il ne pouvait le faire que de l'intérieur. Il se rappelait encore le jour où on avait ramené le corps mutilé de son père. Les Triades lui avaient coupé les deux mains et crevé les yeux. La haine et la peur avaient envahi Yung Ho. Il était paralysé par les milliers d'obligations que sa famille avait tressées autour d'elle. Il se sentait coincé, impuissant.

Puis, soudain, comme ses pas l'avaient mené jusqu'à Leicester Square, il crut entrevoir ce qu'il fallait faire. C'était de plus en plus clair dans son esprit. Il fallait que son oncle Peng Li se rachète aux yeux des Triades et c'était lui qui allait le faire à sa place. Il allait attaquer les fantômes blancs, les gweilos du East End, et rapporter un trophée au Maître d'Arts Martiaux. Comme ça, son oncle serait pardonné pour son échec, et lui, Yung Ho, deviendrait un membre à part entière du 14 K.

Yung Ho se rendit directement chez son oncle. Il savait que Peng Li serait absent à cette heure de la journée et que de toute manière après son échec il n'allait pas attendre dans son appartement que les Triades viennent lui donner une leçon. Yung Ho sonna à l'Interphone.

Ce fut sa cousine qui lui répondit et lui ouvrit la porte. Il monta les marches quatre à quatre. Il la salua à peine et traversa l'appartement à grands pas vers la chambre. Là, il ouvrit la garde-robe et trouva ce qu'il cherchait. Un Glock, deux chargeurs et un nunchaku. Il mit le

Glock dans sa ceinture et sortit sa chemise du pantalon pour le camoufler. Puis il enfonça un chargeur dans la crosse de l'arme et mit l'autre dans sa poche. Il traversa la cuisine et prit un sac en plastique pour emporter le nunchaku. Il ressortit de l'appartement sous le regard médusé de sa cousine et se retrouva dans la rue.

Il appela un taxi et lui demanda de l'emmener dans l'East End. Arrivé dans la rue voisine de celle où se trouvait le pub qui servait de quartier général à Taylor, il demanda au chauffeur de s'arrêter et descendit.

Il se mit à marcher lentement, passa devant le bar sans s'arrêter une première fois, puis il revint sur ses pas. Il n'osa pas entrer. Il attendit encore, se demanda s'il fallait patienter jusqu'à la nuit.

Deux hommes sortirent du Lord Nelson. Il leur emboîta le pas. Il sentit comme un tremblement au bout des doigts. Puis il se ravisa. Ce n'était pas le moment de tuer des passants innocents. Dans sa nervosité, il fit tomber le sac en plastique qui contenait le nunchaku, il le ramassa précipitamment, au moment où deux autres hommes sortaient du pub. Le premier, John Catskill, portait un bomber noir, avec des tatouages à l'encre bleue sur les mains. Il avait des Doc Martens aux pieds et des grosses bagues à chaque doigt qui, en cas de besoin, servaient de poing américain.

Le deuxième était Bolan.

Ils restèrent interdits quelques secondes tandis que Yung Ho essayait maladroitement de ramasser son nunchaku. Puis le type au bomber noir réagit le premier en se précipitant vers le jeune Chinois. Ce dernier sortit son Glock de sa ceinture et tira. Il atteignit le gangster anglais au genou. Catskill poussa un hurlement et tomba en arrière. Il plongea la main dans le bomber pour en sortir un Smith & Wesson, mais Yung Ho tira une deuxième fois, l'atteignant au coude.

Tout s'était déroulé trop vite pour Yung Ho. Il regarda par-dessus son épaule.

Bolan passa à l'action. Il fit un bond sur ses appuis, puis releva la jambe droite et d'un mouvement circulaire donna un coup de talon sur la tempe du Chinois. Yung Ho partit en arrière, il vit des étincelles danser devant ses yeux. L'instant d'après, il reçut le poing de l'Exécuteur. en plein visage. Yung Ho tenait toujours le Smith & Wesson enserré dans son poing crispé. Il appuya sur la détente. La balle ricocha contre le trottoir. Le jeune Chinois avait l'arcade sourcilière ouverte et le sang qui coulait abondamment sur ses yeux l'aveuglait. Il tira encore une fois. La deuxième balle alla se loger dans le pneu d'une voiture de l'autre côté de la rue. Bolan lui écrasa le poignet sous le talon. Il poussa un hurlement et grimaça.

Deux autres mafieux étaient sortis du pub en entendant les coups de feu. Ils s'approchèrent de Catskill et le relevèrent sans

ménagement. Il fallait l'évacuer avant l'éventuelle arrivée de la police. Les détonations du Smith & Wesson avaient peut-être encouragé les voisins à avertir les forces de l'ordre même si dans ce quartier la collaboration entre la Metropolitan Police et les habitants était plus que rare.

Bolan saisit Yung Ho par la chemise et le releva, puis il le ramena à l'intérieur du pub. Il le rejeta sur une banquette. Un des truands s'approcha, le poing fermé et serrant les dents, et s'apprêta à tabasser le prisonnier.

Bolan l'arrêta.

— C'est moi qui m'en occupe, dit-il. Je vais l'interroger.

Le gangster hésita. Taylor intervint.

— C'est bon, dit-il en désignant Bolan. On va laisser faire notre ami.

— Et moi ? gueula Catskill. Qui va s'occuper de moi ? J'ai une balle dans le genou et une dans le bras. Il me faut une ambulance.

— Pas d'ambulance pour toi ! On ne veut pas que les flics viennent foutre le nez dans nos histoires. On va t'emmener chez le Dr Pritchard. Stephen, tu diras au doc qu'on lui donnera des doses d'héroïne s'il ferme sa gueule et s'il soigne Catskill dans son cabinet. Un grand gaillard comme toi, ajouta-t-il en s'adressant au blessé, tu ne vas pas pleurnicher pour deux petites égratignures.

Puis Taylor se tourna vers Bolan.

— O.K., dit-il, vous pouvez emmener le prisonnier dans une pièce en haut.

Pendant que le tueur était évacué chez le médecin véreux qui s'occupait des blessés du gang Taylor, Bolan saisit Yung Ho par le bras et le poussa violemment vers l'escalier au fond du pub, qui menait à la partie privée.

— N'essaye pas de faire le malin, dit-il, je t'ai à l'œil.

Tête basse, le jeune Chinois monta les marches comme sur un échafaud. Bolan vit qu'il tremblait. La sueur de son front se mêlait maintenant au sang qui lui rougissait le visage. Il était terrifié.

Ils entrèrent dans une pièce meublée uniquement d'une vieille table de bois et d'une chaise.

— Assois-toi, dit Bolan.

Le jeune homme obéit. Il n'osait pas regarder l'Exécuteur dans les yeux. Une larme coula le long de sa joue.

— Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? demanda Yung Ho au bout d'un moment.

— Ça va dépendre.

— De moi ?

— Oui. Toi, tu n'es qu'un amateur, je l'ai tout de suite vu. Tu as agi seul et n'importe comment. Tu ne fais pas partie d'une Triade.

Le jeune homme releva les yeux vers Bolan et le regarda, stupéfait.

— Qu'est-ce que t'essayais de faire exactement ?

Yung Ho avala sa salive avec difficulté. Il était perdu.

— Si tu ne me fais pas confiance, je vais être obligé de te livrer aux autres en bas et ce sera beaucoup moins drôle.

Cette fois-ci le prisonnier hocha la tête.

— J'ai voulu attaquer votre gang pour sauver mon oncle, répondit Yung Ho.

— Ton oncle ?

— Peng Li. C'est lui qui devait vous tuer à Mehetabel Road.

— Continue.

— Il va devoir payer très cher pour son échec.

— C'est son choix. Personne ne l'a forcé à entrer dans une Triade.

Yung Ho baissa la tête.

— Et toi, tu voulais faire le même choix ?

— Non. Plus maintenant, répondit Yung Ho. Je le jure. Je comprends mon erreur. Ils se vengeront maintenant sur ma sœur. Ils m'ont demandé de leur livrer Peng Li.

— Tu ne peux plus rien pour lui, répondit l'Exécuteur. Mais toi, tu peux encore te sauver. Où est Peng Li ?

Même s'il avait essayé de tuer un homme ce jour-là, Yung Ho ne s'était finalement attaqué qu'à des mafieux. Il s'était fourvoyé, mais Bolan sentait qu'il avait encore une chance de s'en sortir :

— Je ne sais pas. Il se cache. Mais vous... qui êtes-vous ? demanda le jeune Chinois en proie à la perplexité.

— Il vaut mieux que tu ne le saches pas. Ne dis rien à personne. Et obéis à mes ordres.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Tu vas devenir un membre de la Triade et tu vas m'aider à retrouver mon oncle Peng Li.

— Vous allez le tuer ?

— Je pourrais, il le mérite. Mais je vais le livrer à la justice. Toi, tu seras mon agent au sein du 14K.

CHAPITRE IV

William et Frankie garèrent leur voiture à trois cents mètres environ du Pavillon du Bonheur. William, avec ses cheveux longs et gras, sa barbe de trois jours et sa veste en jean déchirée sortit le premier et se dirigea vers le restaurant.

Il entra et s'assit à une table. Une serveuse s'approcha et lui demanda ce qu'il voulait. Il fit semblant de consulter le menu, jeta un coup d'œil vers les cuisines où trois Chinois obèses dans des tabliers blancs tachés d'huile l'observaient en faisant chauffer les plats.

Un jeune Chinois en chemise hawaïenne s'assit en face de lui à une autre table le long du mur.

William le regarda, lui sourit. L'homme resta impassible. William se passa une main sur la veine du coude. C'était un signal. Le Chinois en chemise hawaïenne hocha la tête et vint se mettre à sa table.

— Vous mangez souvent ici ? demanda-t-il.

— C'est la première fois, répondit William avec un sourire en coin. Mais c'est le neveu de Li Peng qui m'a conseillé l'adresse.

— Le neveu de Li Peng ?

— Oui, Yung Ho. Vous ne connaissez pas ?

— Si. Et qu'est-ce que vous voulez ?

Williams fit semblant de lire la carte encore une fois et répondit :

— Vous n'auriez pas du pavot au menu ?

— En sachet ?

— Oui, en sachet d'un gramme.

— Attendez-moi derrière la boutique. Vous voyez, les toilettes sont au fond de la cour. Il faut ressortir et passer par l'allée : On s'occupe de vous.

— Très bien, répondit William.

Le téléphone sonna à ce moment-là.

— C'est pour toi, Chang, dit la serveuse au dealer chinois.

Il prit le portable qu'elle lui tendit et écouta en hochant la tête. Une voix occidentale lui parlait au bout du fil. Il posa une question en anglais puis en chinois mais n'obtint pas de réponse.

A plusieurs kilomètres de là, vers Whitechapel, Bolan venait de refermer son portable mettant fin à sa conversation avec Chang. Ce soir il y aurait au moins trois gangsters de moins dans l'est de Londres, songea-t-il. Il venait de prévenir les hommes des Triades que le soi-disant drogué qui s'était présenté au pavillon du bonheur pour acheter de l'héroïne était un des hommes du gang Taylor.

William était sorti du restaurant, il aperçut de l'autre côté de la rue

Gary et Frankie, attablés à la terrasse d'un café italien de Soho. Ils buvaient de la bière. William espéra qu'ils n'auraient pas le cerveau trop embrumé pour ce qu'ils avaient à faire.

Il se retourna et se demanda pourquoi le dealer prenait tant de temps. Est-ce qu'il se méfiait ?

Au bout de quelques secondes, il apparut. Il se dirigea droit vers William, il eut à peine le temps d'entendre un sifflement qu'il sentit une étrange sensation. Le Chinois avait agi avec une rapidité stupéfiante. William vit un jet rouge passer devant ses yeux, puis il comprit que c'était son propre sang et que le dealer venait de lui trancher la gorge.

Paniqué, il porta la main à son cou. Sa vue se brouilla, ses doigts se couvrirent de sang épais, chaud, visqueux. La jugulaire était tranchée. Le sang n'irriguait plus le cerveau. Il aperçut Gary et Frankie qui arrivaient enfin à l'entrée de l'allée. Puis plus rien. Un voile noir tomba sur ses paupières, il sentit ses jambes fléchir, il n'avait plus aucune force, il s'effondra. Sa tête heurta l'asphalte tandis que le sang sortait de sa gorge à gros bouillons.

Frankie et Gary s'arrêtèrent net.

William était par terre inerte, le dealer en chemise hawaïenne tenait un poignard dégoulinant. Et ce n'était pas du sang de canard qui s'écoulait dans le caniveau.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit Gary à voix basse.

Ils s'étaient maintenant engagés dans l'allée derrière le restaurant.

Frankie se retourna. Les trois cuisiniers obèses leur coupaient la retraite. Deux d'entre eux tenaient un hachoir à la main et le troisième un immense couteau de boucher.

— Je peux te promettre une chose, fit Frankie entre ses dents, s'adressant à Gary. Ils ne m'auront pas vivant.

Il sortit un Glock de la poche intérieure de sa veste et fit feu vers le dealer en chemise hawaïenne. La balle se logea dans le mur derrière lui en faisant un trou dans les briques.

Chang jeta son couteau en l'air, le rattrapa par le manche encore collant du sang de William et le lança avec autant de facilité et de vitesse que s'il avait eu une fléchette à la main. La lame pointue et acérée traversa l'épaule de Frankie.

Celui-ci laissa tomber son Glock qui rebondit sur le macadam avec un bruit métallique. Il vit son arme à terre et se demanda si le Chinois avait fait exprès de le désarmer pour le prendre vivant comme il le craignait.

Il hésita à se baisser pour ramasser le Glock. Gary avait lui aussi une arme. Un simple poing américain. Il n'avait plus d'autre choix que d'accepter le corps à corps. Il comprit qu'il n'avait aucune chance.

A moins qu'il n'arrive à se saisir du Glock. Les trois cuisiniers avancèrent vers lui, lentement, sûrs d'eux. Il entendit Frankie qui

respirait lourdement à côté de lui. Qui n'osait pas se baisser pour ramasser le pistolet. Puis Gary vit que son compagnon tournait de l'œil. Frankie venait de s'évanouir. La sueur perlait sur son front.

Gary perdit la notion du temps, tout se déroula autour de lui comme au ralenti. Finalement, il accéléra ses mouvements et tendit le bras, du coin de l'œil il vit un des hachoirs lancé par un des cuisiniers obèses. Le rectangle de métal acéré tourbillonnait sur lui-même en suivant une ligne droite. Il eut juste le temps d'imaginer la lame s'enfonçant dans son crâne, entre les deux yeux.

Gary s'aplatit contre le sol, la lame lui déchira le cuir chevelu et continua son chemin sans pénétrer l'os. Le sang coula le long de sa tempe, lui repeignant le profil en rouge. Il ressemblait à un arlequin sorti de l'enfer.

Mais il mit la main sur le revolver et le releva. Cet imbécile de Frankie avait laissé la sécurité. Il était en train d'appuyer sur le cran quand le dealer dans sa chemise hawaïenne s'éleva dans les airs, d'un bond. Comme un aigle qui va fondre sur sa proie. Puis le Chinois tendit la jambe et Gary eut l'impression d'avoir reçu un coup de bélier en plein visage. Son nez explosa sous l'impact. Sa tête était maintenant toute rouge. Il appuya sur la détente du Glock. La balle partit dans le ciel. Il était acculé contre le mur. Le Chinois s'apprêtait à enchaîner un deuxième coup de poing. Gary tira encore une fois et rata encore une fois. La semelle de caoutchouc des chaussons de Kung-Fu du dealer lui déboîta l'épaule. Il hurla. Les cuisiniers armés de hachoirs se rapprochèrent.

Gary eut juste le temps de relever l'arme une dernière fois et de faire feu. La balle de 9mm transperça un coussin de graisse pour aller se loger dans l'estomac du Chinois le plus proche, laissant une étoile rouge de sang au milieu de son tablier. Le cuisinier tomba à genou en se tenant la panse. Puis il roula sur le côté comme un panda à l'agonie.

Son collègue aux cuisines, furieux devant ce spectacle, se rua vers Gary, le hachoir levé, et l'abattit sur la main qui tenait le pistolet. Le gangster anglais vit son arme et son poing tranché à côté de lui, comme des objets absurdes dans un musée des horreurs. Il ferma les yeux et attendit le coup final. Au bout de cinq secondes, toujours rien. Les Chinois voulaient le prendre vivant. Il regarda sa main coupée sur la crosse du Glock, la promesse d'échapper à des douleurs atroces, était là à quelques centimètres de lui, comme une blague sinistre.

Puis soudain, il crut qu'il délirait, qu'il était pris dans un rêve. Une sirène de police ! Un sourire se dessina sur son visage. Les coups de feu avaient dû alerter les flics. C'était la première fois qu'une sirène de police lui inspirait une telle joie. Les Chinois se retournèrent tous en même temps vers l'entrée de l'allée, ils virent la voiture bleu et blanc

de la Metropolitan qui passait, puis freinait avec un crissement de pneus à faire exploser les tympan des badauds qui s'étaient arrêtés pour regarder.

Le dealer en chemise hawaïenne donna un ordre en chinois. Et Gary mourut heureux. Alors qu'il se croyait sauvé par l'arrivée de ses pires ennemis, les flics de Londres, le même cuisinier qui lui avait tranché le poignet releva son hachoir et l'abattit sur le haut de son crâne. La lame s'enfonça de treize centimètres dans le cerveau de Gary. Il expira le sourire aux lèvres et tomba sur le côté comme une bûche de bois avec la hache du bûcheron encore plantée dedans.

Les autres cuisiniers soulevèrent le corps inerte de Frankie et l'évacuèrent dans le restaurant par une porte dérobée.

Les jeunes recrues de la Metropolitan police restèrent horrifiées devant le spectacle du cuisinier obèse mourant, atteint d'une balle en plein ventre et de Gary, gisant à côté de sa main coupée, un sourire sur les lèvres.

Trois heures plus tard, le téléphone sonnait au Lord Nelson.

— Je te parie que c'est les gars qui nous disent qu'ils ont leur prisonnier, fit Taylor, occupé à jouer avec la machine à sous au fond du pub.

Kelly Smith était pendue à son bras. Elle mâchait un chewing-gum en introduisant des pièces dans la fente.

Le barman répondit.

— Allô, fit-il d'un ton jovial. Vous livrez du chinois à domicile ?

Et il éclata de rire à sa propre plaisanterie, imité par Taylor et Kelly Smith.

Bolan les observait sans rien dire. Il savait que très vite leurs rires allaient leur rester coincés en travers de la gorge.

— Allô ? répéta le barman.

Toujours le silence au bout du fil, puis une voix au fort accent asiatique qui lui dit :

— Je vais vous donner une adresse. Un squat à Shoreditch. 13 Wellington Row. Votre ami William vous y attendra ce soir.

L'interlocuteur du barman donna l'adresse du hangar et raccrocha.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Taylor alors qu'il allait glisser une autre pièce dans la fente de son jouet.

— Je sais pas, répondit le barman.

— Comment ça, tu sais pas ?

— Ben c'est bizarre, c'est un type qui parle comme un Chinois qui m'a donné une adresse à Shoreditch et qui m'a dit que William nous attendait là.

— Pourquoi c'est bizarre ?

— Parce que si William a fait un prisonnier chinois, pourquoi est-ce

que c'est pas lui qui nous le dit au lieu d'un autre Chinois, tu vois ?

— Ce que je vois, c'est que tu es le roi des imbéciles. C'est un Chinois qui nous appelle parce que Frankie, William et Gary se sont fait avoir. Et à mon avis on va le retrouver dans un sale état, notre ami Frankie.

— Et vous allez y aller ? demanda soudain Bolan.

— On ne va pas le laisser là, intervint le barman.

— Toi, tais-toi ! aboya Taylor.

— Un gang ennemi vous dit de venir à telle adresse à telle heure et vous y allez ? reprit Bolan avec un sourire en coin.

Taylor regarda Bolan en se mordillant la lèvre inférieure.

— Et qu'est-ce que vous suggérez, vous, puisque vous avez tant de bonnes idées ? répondit-il finalement sur un air de défi.

— Je vais y aller moi-même.

— Quoi ? Tout seul ?

C'était au tour de Bolan de se montrer sarcastique.

— Je ne voudrais pas vous vexer, mais après ce que j'ai vu des compétences de vos hommes, je n'aurais pas l'impression d'être particulièrement bien protégé en compagnie d'une de ces brutes décervelées. Je préfère effectivement m'occuper seul de cette affaire.

— Au moins, ton nouveau copain n'a pas froid aux yeux, commenta Kelly Smith en regardant Bolan d'un air langoureux. Et c'est la première fois qu'on ose te parler comme ça.

Bolan vit que Taylor était de plus en plus exaspéré. Mais le chef mafieux n'avait pas d'autre choix que de lui obéir. D'autre part, l'Exécuteur s'inquiétait aussi un peu de la suite de revers que subissaient les Londoniens. Il ne fallait que les Triades prennent définitivement le dessus avant d'avoir subi de lourdes pertes. De très lourdes pertes, même.

Il se demanda aussi quel jeu jouait Kelly Smith. Le jeu de la séduction, évidemment, mais peut-être pas seulement.

— C'est comme vous voulez, répondit Taylor. Mais n'oubliez pas que vous êtes une précieuse créature. Nous vous avons déjà remis une somme très importante. Votre mort ne m'importe pas tellement, vous ne m'êtes pas sympathique. Mais j'aimerais voir des résultats en échange de l'argent que je vous ai versé.

— Ne vous inquiétez pas, je vous promets une amélioration très bientôt. Mais c'est moi qui prends les choses en main. Et d'ailleurs je ne serai pas exactement seul.

— Qui vous accompagne ? Vous ne comptez quand même pas sur moi pour...

— Rassurez-vous. Je vais me rendre à Shoreditch en compagnie de mon prisonnier. Il me servira d'otage. J'ai un plan.

La nuit tombait. Bolan ordonna qu'on aille chercher Yung Ho dans la pièce où il était prisonnier. Quelques secondes plus tard, le jeune homme descendit l'escalier, les mains liées derrière le dos. Une Lexus noire attendait dans la contre-allée derrière le pub. Les vitres étaient teintées en noir et la carrosserie avait été renforcée.

— Mettez-le dans le coffre.

Yung Ho commença à se débattre, il se crut trahi, mais Bolan lui adressa un regard et un hochement de tête à peine perceptible pour lui faire comprendre qu'il n'avait rien à craindre. Yung Ho mima la résignation et se laissa guider jusqu'à la voiture.

— Vous êtes sûr que vous ne voulez même pas au moins un chauffeur ? demanda Taylor alors que Bolan s'apprêtait à se rendre au rendez-vous de Shoreditch.

L'Exécuteur secoua la tête de droite et de gauche en enfilant ses gants en cuir noir.

— Je suis un excellent conducteur. Je n'ai jamais eu de contraventions, fit Bolan avec un sourire en coin.

Il monta au volant de la voiture, enclencha la première et la Lexus fila dans la nuit londonienne comme une anguille noire dans l'eau d'un marais brumeux.

Bolan sentit le Desert Eagle sous sa veste et le Beretta 93-R.

Enfin seul, ou presque, songea-t-il. La présence permanente des mafieux autour de lui avait fini par lui peser. Mais il allait maintenant compenser en éliminant quelques-uns.

CHAPITRE V

Arrivé à Islington, au bout d'une dizaine de minutes, Bolan arrêta la voiture et alla ouvrir le coffre. Yung Ho respira profondément, sortit et s'étira.

— Dépêchons-nous, fit Bolan, il est important de capturer Li Peng le plus vite possible.

Le jeune Chinois se glissa sur le siège du passager et la Lexus fila vers Leicester Square.

A cette heure de la nuit, un samedi soir, le quartier était très animé. Des groupes de filles et de garçons se croisaient sur la place, des hamburgers et des cornets de frites à la main, des vendeurs de rue tâchaient d'appâter le client avec leurs ballons de baudruche, leurs souvenirs de Londres, et leurs T-shirts. Toute une faune de branchés et de drogués se dirigeaient vers Soho.

Au cas où des membres des Triades montant la garde devant les épiceries, les restaurants et les magasins de vidéo-chinois reconnaîtraient Yung Ho, l'Exécuteur marchait à quelques mètres derrière lui. Comme s'ils ne se connaissaient pas.

Yung Ho passa le portail de style chinois qui marque l'entrée de Chinatown et tourna dans la ruelle à droite. Bolan lui emboîta le pas. Yung Ho ralentit son allure. Un étrange sentiment s'empara de lui. Bolan le sentit à quelques signes à peine perceptibles, une hésitation dans la démarche, un changement de posture, les muscles des épaules soudain tendus,

L'Exécuteur jeta un regard par-dessus son épaule avant de s'engager à son tour dans la ruelle. Une foule dense se promenait dans les rues. Impossible de laisser entendre des coups de feu dans ce décor. Si un combat s'engageait, ce serait à mains nues, ou à l'arme blanche. Mais Bolan disposait aussi du Beretta 93-R équipé d'un silencieux concocté par Gadgets Schwarz, l'inventeur génial du Black Warriors Ranch.

Bolan ne s'engagea pas dans la ruelle. Il attendit au coin. Yung Ho crut voir une ombre qui bougeait dans l'embrasure d'une porte. Il jeta un regard de droite et de gauche puis continua. Il arriva devant la porte de la maison de Li Peng et appuya sur l'Interphone. Pas de réponse. Rien.

Tout d'un coup, des pas précipités résonnèrent dans l'allée. Yung Ho se retourna d'un bond. Il se mit en garde comme un karatéka : une main à hauteur du plexus, l'autre devant le visage. Rien de bien impressionnant pour l'homme qui arrivait vers lui, car ce dernier était armé d'un Uzi. Bolan avait vu l'éclat du métal dans le rayon de la lune qui tombait sur l'allée. Il plongea la main sous le revers de sa veste et

sortit le Beretta 93-R.

L'inconnu à l'Uzi releva son arme, pointa le canon sur la tête de Yung Ho. Bolan prit en joue le nouveau venu. Il ne pouvait même pas jeter un regard par-dessus son épaule pour s'assurer que les fêtards de Soho ne remarquaient pas tout ce ménage impensable. Son index se recourbait déjà autour de la détente, le canon allait lâcher trois abeilles de plomb qui iraient butiner la cervelle du tueur à l'Uzi, quand un cri retentit dans la nuit et l'inconnu baissa son arme.

— C'est toi ! fit-il

Peng Li venait de se rendre compte qu'il avait pris son neveu en joue.

Bolan abaissa son arme, lui aussi.

Mais, au même moment, une autre exclamation résonna dans la nuit. Une ombre venait de surgir dans l'allée, suivie de deux autres.

Un nunchaku fendit l'air, puis un hurlement de douleur.

Tout était confus. Impossible de se servir d'une arme à feu, même avec un silencieux. Bolan sprinta vers le groupe des trois hommes au fond de l'allée. Peng Li était à terre, il se tenait le crâne. C'était lui qui avait reçu le coup. Le sang s'égouttait entre ses doigts.

Bolan se mit en garde. Deux Chinois lui firent face tandis que le troisième tournait autour de Yung Ho, attendant le moment de bondir.

Bolan observa les deux hommes à la fois, il les vit s'écarter légèrement pour lancer une attaque simultanément. Mais ils hésitaient. Aucun des deux ne voulait être le premier à encaisser la puissance des coups de cet homme. Ils voyaient à sa garde et à ses mouvements félins que Bolan n'était pas un amateur. Eux-mêmes le jugeaient en experts.

Bolan comprit qu'il fallait lancer l'assaut au risque d'être débordé, il fit mine de se jeter sur celui de gauche, puis par un passément de jambe repartit sur la droite. Il vit en une fraction de seconde la surprise qui se dessinait sur les traits de l'adversaire, puis son poing écrasa le nez du Chinois. L'autre réagit, mais trop tard.

L'attaque avait donné un répit à Bolan, il fit face au deuxième combattant, à un contre un cette fois, le temps que l'autre se remette de la droite fracassante qu'il avait reçue en plein visage. Bolan calcula que même si le gangster chinois avait l'habitude du combat, il lui faudrait au moins sept secondes avant de pouvoir repartir à l'attaque. C'était beaucoup pour appliquer quelques enchaînements.

Le deuxième combattant chinois arma sa jambe et tournoya sur son pied avant. Bolan vit son talon qui passait à quelques centimètres de son nez. Il avait réussi à esquiver en pliant très légèrement la jambe arrière et il s'en servait maintenant comme d'un ressort pour contre-attaquer. Bolan bondit. Il pivota et avec toute la force de son corps asséna un coup de coude à la mâchoire de son adversaire. Il

entendit l'os qui craquait et il vit la tête qui partait sur le côté. Mais celui-ci était plus coriace encore que le premier, malgré la douleur, il roula en arrière sur son épaule gauche et se redressa dans le mouvement.

Il fit un pas en avant. Il était de nouveau sur ses appuis, en garde. A peine si une légère grimace trahissait la douleur que lui infligeait sa mâchoire brisée. Les secondes s'égrenaient. Du coin de l'œil Bolan vit le premier de ces combattants qui se relevait lentement et serait bientôt prêt à reprendre la lutte. Se sentant amoindri par sa mâchoire fracturée, le Chinois passa à l'attaque, il lui fallait finir le combat. Bolan esqua son coup de pied droit et dans le mouvement lui envoya une gauche dans l'estomac, suivie immédiatement d'une droite au sternum. Le Chinois n'avait plus de souffle. Il tomba à genou. Bolan en profita pour achever le premier qui faisait mine de se relever. Une manchette sur la nuque lui cassa les cervicales. Il tomba face contre terre, paralysé des quatre membres. Le deuxième essaya encore une fois de se relever. Mais il avait déjà perdu le combat. Cette fois ce fut Bolan qui lui asséna un coup de pied droit en plein visage. Le nez du gangster lui remonta dans la cervelle. Il était mort.

Yung Ho, de son côté, était en difficulté. Il manquait de pratique. Son adversaire lui avait fait une clé de bras. Le coude risquait de sauter à tout moment. Bolan s'apprêtait à intervenir quand Peng Li, remis de sa blessure au crâne, se releva et envoya un coup de coude dans la colonne vertébrale de l'assaillant. Ce dernier se cambra et lâcha prise. Yung Ho se dégagea. Mais l'adversaire de Peng Li pivota d'un mouvement de hanche digne d'un danseur. Un saï, un long poignard effilé muni d'une garde recourbée, sortit de sa manche. La lame étincela une fraction de seconde avant de s'enfoncer dans la poitrine de Peng Li. Elle avait transpercé le poumon.

Bolan sortit son Beretta mais il ne pouvait pas faire feu, Yung Ho était dans son champ de tir.

L'assassin ressortit immédiatement le saï pour l'enfoncer une deuxième fois. Peng Li s'effondra. L'arme avait touché un point vital. Bolan poussa violemment Yung Ho sur le côté et appuya sur la détente du Beretta 93-R, trois balles vinrent se loger dans le ventre du gangster chinois avec des bruits de bouchons de champagne. Il tournoya sur lui-même en se tenant les tripes, avant de se retrouver à genou. Yung Ho saisit le saï qui était tombé à terre et le planta dans la gorge de l'assassin de son oncle. Puis il s'approcha du paralysé qui gisait la face contre le bitume et lui donna le coup de grâce. Le saï s'enfonça dans la nuque du blessé et ressortit tout rouge par le haut du crâne, accompagné d'un jet de sang épais et gluant.

Yung Ho se pencha au-dessus de son oncle et écouta sa respiration. Rien. Il colla son oreille contre son cœur. Peng Li était

mort, lui aussi.

— Vite, fit Bolan, il faut évacuer votre cousine et votre tante.

Yung Ho leva les yeux vers lui. Une larme coula le long de sa joue. Il hocha la tête. Puis il se redressa et sans un mot entra dans la maison.

Il monta les marches quatre à quatre jusqu'à l'appartement de Li Peng, suivi de Bolan.

La femme et la fille de Peng Li étaient cachées dans la chambre à coucher, recroquevillées dans un coin, tremblantes et en larmes.

Bolan se tourna vers Yung Ho.

— Il faut les mettre à l'abri, déclara-t-il. Je sais que tu éprouvais de l'affection pour ton oncle et sa famille malgré la vie criminelle qu'il menait. Il a payé maintenant.

Yung Ho hocha la tête.

— Tu te présenteras aux Triades, continua Bolan, et tu prétendras que c'est toi qui as tué Peng Li.

Le jeune homme le regarda, stupéfait.

— Ecoute-moi, fit l'Exécuteur en levant la main. Tu auras ainsi gagné ton entrée dans l'organisation. Et là, tu pourras accomplir ta vengeance. Tu diras que des gangsters anglais sont tombés sur les trois autres en bas, qui attendaient Peng Li devant chez lui pour le punir. Mais que tu as pu sortir vainqueur du combat.

Le jeune homme le regarda droit dans les yeux.

— Je comprends, répondit-il enfin. J'accepte.

— Tu connais un endroit sûr où elles pourront se réfugier ? demanda Bolan en désignant les deux femmes.

— Il faut qu'elles quittent Londres. Elles devront partir d'abord à Liverpool, puis à San Francisco, Nous y avons de la famille.

— Est-ce qu'elles y seront totalement hors de portée de la mafia ? demanda Bolan d'un air sceptique.

— Il faut l'espérer, répondit Yung Ho. C'est notre seule solution.

— Très bien, conclut Bolan. Alors il faut faire vite.

Puis il tendit un téléphone portable à Yung Ho.

— Dès que tu auras été initié, contacte-moi.

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

— J'ai un rendez-vous à Shoreditch, répondit l'Exécuteur.

Il tourna les talons et s'enfonça dans la nuit londonienne.

Les Triades s'attendaient sans doute à voir débarquer un commando de skinheads avec des tatouages de prisonniers sur les mains. Certainement pas un homme seul. Ça permettait à Bolan d'aller et venir dans Shoreditch sans se faire repérer.

Il était déjà passé plusieurs fois devant l'adresse où attendait William. Sûrement dans un sale état. Mais Bolan n'avait encore

remarqué aucune présence suspecte. Ils étaient pourtant là, cachés.

Au bout de quelques minutes d'observation, Bolan vit sortir les habitants de la maison en face du squat. Une jeune couple branché en pleine scène de ménage.

— On va être en retard, encore une fois, disait l'homme. Si, au moins, tu te maquillais un peu plus rapidement, on n'aurait pas à s'excuser chaque fois qu'on va quelque part.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? répondit-elle. Déjà, j'ai pas envie d'y aller, et on ne sera sûrement pas rentrés avec 1 heure du matin. Je les connais, ces soirées.

Bolan les vit monter dans une MG après s'être brièvement disputés pour savoir qui allait conduire à l'allée et au retour.

La voiture s'éloigna, tourna à gauche et disparut.

La maison de ces deux Londoniens allait rester déserte pendant les quatre prochaines heures. Un poste d'observation idéal.

Bolan se dirigea vers la porte d'entrée, comme si c'était la sienne. Il sortit le petit bidule informatique créé par Gadgets et capable d'ouvrir toutes les serrures et ouvrit avec la dextérité d'un cambrioleur expérimenté. Il referma derrière lui après avoir jeté un coup d'œil sur la rue pour s'assurer que personne n'avait remarqué son manège.

Il n'alluma pas la lumière. Il attendit dans le couloir de l'entrée en retenant son souffle. Il y avait encore le risque qu'ils aient laissé là un ou plusieurs enfants en compagnie d'une baby-sitter. Il ne s'agissait pas de faire peur à qui que ce soit.

Il avança lentement jusqu'au pied de l'escalier. Tout le rez-de-chaussée était plongé dans le noir. Il monta les marches une à une. Toujours aucune réaction. Pas une lumière à l'étage. Il n'y avait personne.

Il ne remarqua pas de jouets d'enfants dans aucune des pièces. Les habitants de la maison ne se rendraient même pas compte que quelqu'un était venu chez eux.

Bolan s'approcha de la fenêtre de la chambre à coucher qui donnait sur la rue. Il n'y avait pratiquement plus aucun passage à cette heure de la soirée. Il sortit ses jumelles à vision nocturne qui tenaient discrètement dans la poche de sa veste malgré des lentilles superpuissantes et les dirigea vers le squat juste en face.

Là aussi, tout était plongé dans le noir.

Au bout de dix minutes d'observation, il vit la porte d'entrée du squat qui s'entrouvrait. Une ombre arriva en courant puis se glissa à l'intérieur. Peut-être un messenger qui apportait un contre-ordre. Ou plus simplement, la relève. Puis le gars ressortit au bout de quelques minutes. Bolan le suivit avec les jumelles. Le gus portait un chapeau et une écharpe. A cette distance il était impossible de deviner qu'il s'agissait d'un Asiatique. Il ouvrit un journal. Mais dans les pages se

dissimulaient deux miroirs de taille importante qui lui servaient de rétroviseur. Il faisait le guet.

Quelques secondes plus tard, il perçut une lueur jaunâtre derrière la seule fenêtre du squat qui n'était pas murée. Une bougie. Bolan se demanda si les Chinois, perdant patience, allaient mettre le feu à la maison.

Puis la flamme de la bougie s'approcha d'une espèce de sac de forme étrange accroché au plafond. Bolan plissa les yeux, tendit imperceptiblement le cou et comprit que ce n'était pas un sac, mais le corps de William, pendu par les pieds comme un cochon qu'on venait de saigner. A la lueur de la chandelle, Bolan vit que son visage était entièrement rouge de sang. Il était bâillonné avec du chatterton. Mais si on approchait une bougie de son visage, c'était qu'il était encore vivant. Avec horreur et dégoût, Bolan comprit alors qu'on voulait lui brûler les yeux. Le corps du malheureux se tortillait dans tous les sens comme un poisson au bout d'un hameçon. Mais aucun son ne put sortir de sa bouche.

Malgré la haine qui l'animait envers tous les mafieux, y compris les pourris de l'East End, Bolan ne pouvait s'empêcher d'être révolté par tant de cruauté gratuite. Il savait pour quelles raisons les Triades agissaient ainsi. Pour terrifier l'ennemi. L'Exécuteur n'était pas terrifié. C'était la colère qui s'emparait de lui. Il vérifia que le silencieux était bien vissé au bout du canon du Beretta 93-R.

CHAPITRE VI

Bolan descendit l'escalier, referma la porte d'entrée avec un calme parfait et salua poliment une voisine qui rentrait chez elle et le considérait d'un air étonné.

Puis il traversa la chaussée. Il fit un long détour pour arriver de face par rapport à la sentinelle qui observait la rue grâce aux deux miroirs cachés dans les pages de son journal.

Mais celui-ci était trop occupé à surveiller ce qui se passait derrière lui. Quand Bolan ne fut plus qu'à quelques centimètres, il leva les yeux. Il n'eut pas le temps de demander ce que voulait le nouveau venu. Le poignard de l'Exécuteur s'enfonça sous son menton et ressortit en haut du crâne sous le chapeau. La pointe avait traversé le cerveau. Il était mort sans dire un mot. Bolan l'allongea sur le banc et posa le journal déplié sur son visage.

Il ressemblait à n'importe quel clochard londonien, abruti de bière et de gin, inconfortablement installé pour la nuit

Bolan avait maintenant l'avantage de la surprise. Il n'hésita pas.

Il arriva devant la porte du squat et donna un coup de pied de toutes ses forces, le battant s'ouvrit et il aspergea l'entrée d'une rafale de Beretta 93-R. Trois autres rafales de trois balles se succédèrent. Il couvrit toute la surface du rez-de-chaussée, mais il n'entendit pas le moindre cri.

Ils étaient tous à l'étage. Visiblement ces pourris connaissaient leur sale boulot. Il entra et se plaqua contre le mur en laissant la porte ouverte. Des pas résonnèrent au-dessus de sa tête et il entendit des murmures en chinois.

Puis un des tueurs descendit les marches prudemment. Bolan visa et tira sur la cheville, lui sectionnant le pied. Le Chinois tomba en avant dans l'escalier en poussant un cri de douleur. Cette fois c'était la panique à l'étage. Ils ne s'imaginaient pas un seul instant qu'ils pouvaient avoir affaire à un combattant isolé. Ils pensaient que le gros des forces de Taylor venait les attaquer.

Une décharge de kalachnikov arrosa le haut de l'escalier. Bolan resta parfaitement immobile. Tôt ou tard, le tireur viendrait constater le résultat. Il retint son souffle, les muscles tendus, et, effectivement, il décela au bout d'une quarantaine de secondes une sorte de frottement, un froissement de tissu, en haut des marches : un des Chinois venait voir en rampant s'il avait fait mouche.

Bolan pivota sur lui-même et se retrouva dos au mur sous les planches du palier. Il releva le Desert Eagle et le tint à bout de bras, à deux mains. Il enroula l'index autour de la détente et la fit venir à lui. Un rugissement de fauve furieux résonna dans le squat vide. Une balle

de calibre 45 propulsée par le gaz déchira les planches et entra directement dans le ventre du mafieux allongé avant de ressortir entre ses deux omoplates avec une gerbe de sang.

Des cris en chinois résonnèrent partout à l'étage. Puis une cavalcade effrénée. Des pas qui s'éloignaient. Les membres des Triades battaient en retraite. Ça ne leur ressemblait pas. Bolan songea qu'il s'agissait peut-être d'un repli stratégique. Ils devaient l'attendre dans une pièce au fond de la maison.

Il commença à monter prudemment les marches. Des gouttes de sang tombèrent à travers le plafond, s'écoulant de la poitrine du truant mort, et tombant par le trou pratiqué par le Desert Eagle. A mi-chemin de l'étage, le Guerrier se coucha sur le ventre et continua l'ascension en rampant. Il s'arrêta, releva les yeux, juste au-dessus de la dernière marche. Il ne vit que le regard morne et les yeux révulsés du Chinois qu'il venait d'abattre à travers les planches.

Encore quelques secondes.

Bolan entendit alors un objet qui roulait sur le sol comme si on jouait aux quilles un peu plus loin. Le bruit se rapprocha, il regarda encore une fois : une grenade !

Il baissa la tête, et une fraction de seconde plus tard, l'engin explosa à cinq mètres de lui à peine. Une boule de feu emplit la pièce, une détonation assourdissante lui boucha les oreilles. Il n'entendit plus qu'un bourdonnement, comme si mille frelons s'attaquaient à lui simultanément.

Le cadavre allongé devant lui fut secoué de spasmes tandis que des milliers de particules de métal le pénétraient, semblant lui donner une deuxième vie tout en le déchiquetant de toutes parts. Son crâne éclata en morceaux, aspergeant la pièce de bouts de cervelle. Il saignait de toutes parts, et le liquide rouge et visqueux descendait le long des marches en cascade.

Une épaisse fumée succéda au feu, bloquant le champ de vision de l'Exécuteur. Un incendie s'était déclaré au milieu de la pièce.

Des flammes s'élevaient en éclairant la scène.

Elles commençaient à lécher le corps de William pendu par les pieds. Ses cheveux ressemblaient à la pointe d'un pinceau d'aquarelliste, alourdis par le sang qui s'écoulait de milliers de petites coupures pratiquées sur son corps avec un rasoir. Il avait les yeux brûlés et ne voyait plus rien. Mais il devait sentir la chaleur, car le corps se tortillait silencieusement. Il avait aussi sans doute reçu des éclats de grenade. Bolan avait rarement vu un spectacle aussi cruel.

Pourtant, l'heure n'était pas à la pitié.

L'Exécuteur resta vigilant. Une épaisse fumée noire rendait l'atmosphère opaque. Il serait bientôt impossible de respirer. Les Chinois étaient peut-être repartis par une porte dérobée, mais il ne

fallait pas trop y compter. Au moins, il leur coupait la retraite s'il n'y avait pas d'autre issue à l'arrière de la maison.

C'était maintenant à qui supporterait le plus longtemps la fumée et la chaleur.

Une détonation, puis une volée de plomb passa au-dessus de la tête de Bolan. L'homme à la kalachnikov tirait de nouveau. C'était un test : il voulait voir si l'adversaire riposterait. Bolan n'en fit rien pour lui donner une fausse impression de sécurité.

Le canon du Desert Eagle reposait sur la poitrine déchiquetée du gangster mort qui formait une sinistre barricade.

Les flammes et la lumière qu'elles projetaient jouaient maintenant contre les Chinois. Ils avaient été pris à leur propre piège.

Bolan pouvait percevoir les ombres qui se mouvaient au-delà du brasier. Il attendit qu'ils se rapprochent encore un peu. Une nouvelle rafale de kalachnikov traversa la fumée comme un vol d'abeilles mortelles. Ils restaient nerveux. Il y avait deux Chinois en tout. Bolan songea qu'ils venaient en éclaircur. Il hésita une fraction de seconde. Fallait-il attendre qu'ils disent aux autres de s'avancer ou éliminer ces deux-là immédiatement ?

Il choisit la deuxième solution.

Il mit en joue le tueur à la kalachnikov, puisqu'il était le plus lourdement armé. Le Desert Eagle cracha comme un dragon, comme si le rugissement du canon essayait d'intimider l'incendie. Bolan vit le Chinois partir en arrière en vol plané, les bras en croix. Il retomba deux mètres plus loin, projeté par l'impact de l'ogive brûlante qui lui avait enfoncé le sternum et broyé les vertèbres.

L'autre Chinois plongeait à plat ventre en poussant un juron.

Bolan tira immédiatement. Mais cette fois la balle passa au-dessus de sa cible. L'homme n'avait toujours pas riposté, peut-être n'avait-il même pas d'arme à feu. Bolan décida de battre en retraite. Dans très peu de temps, les secours allaient arriver : la police, les pompiers, les ambulances. Il ne fallait pas traîner.

Mais avant de partir, par compassion, il ajusta la forme inerte et douloureuse de William, pendu par les pieds, à une dizaine de mètres de lui. Le silencieux était au bout du Beretta 93R. Bolan n'eut besoin que d'une balle. Même à travers la fumée il savait où tirer. Le corps de William tourna sur lui-même comme un sac de frappe victime d'un assaut particulièrement féroce. Le pourri londonien avait fini de souffrir.

Bolan, toujours dans le haut de l'escalier, partit à reculons, ses deux armes brandies devant lui. Il évitait de respirer et se mit en apnée.

Il rejoignit le rez-de-chaussée. L'air était plus respirable, il prit une brève inspiration par le nez et recracha l'air lentement. Il sentait la

chaleur gagner ses poumons. Enfin, il arriva à la porte et se retrouva dans la rue.

Une sirène résonna dans le lointain, se rapprochant à chaque seconde. Comme il s'apprêtait à partir en courant, il entendit un choc à quelques mètres de lui. Le dernier Chinois avait sauté par la fenêtre et était retombé sur ses deux pieds. Il roula sur son épaule au moment de se réceptionner et se releva sur ses deux jambes du même mouvement. Il se mit en garde.

Bolan vit qu'il s'apprêtait à faire un bond, le pied en avant pour lui fracasser les os du visage. Le Chinois s'éleva dans les airs, presque sans élan en déployant ses bras, comme un oiseau qui prend son envol en ouvrant ses ailes. Bolan releva le Beretta avec une vitesse stupéfiante, une première balle de 9mm heurta le karatéka en plein vol, comme un avion touché par la D.C.A. Le sang jaillit de son ventre, il tomba en arrière, deux mètres plus loin. Bolan entendit le bruit creux que produisit son crâne en retombant sur le trottoir.

La sirène se rapprochait toujours. Bolan décida de se cacher, il sentait la fumée, il était couvert du sang du Chinois qui avait été déchiqueté par la grenade à l'intérieur du squat. Il ne pouvait que paraître suspect.

Il consulta sa montre et regagna la maison du jeune couple, dans laquelle il s'était introduit plus tôt. Ils ne reviendraient pas avant au moins une heure. Sauf s'ils décidaient d'écourter leur soirée. Mais l'Exécuteur n'avait pas vraiment le choix.

Il se dirigea vers la porte, et l'ouvrit. Comme il la refermait, une voiture de la Metropolitan Police débouchait dans la rue, suivie de près par un fourgon d'incendie.

Bolan observait le désastre, comme il avait observé les mafieux, depuis la chambre du premier étage. Les pompiers commençaient à dérouler leurs tuyaux pour les raccorder à l'hydrant le plus proche, tandis que les policiers regardaient stupéfaits le cadavre du Chinois allongé sur le trottoir, une plaie béante au niveau de l'estomac. Ils n'étaient pas au bout de leurs surprises et de leurs découvertes macabres.

Un binôme d'exploration était entré dans le squat, munis d'appareils respiratoires; ils ne tarderaient pas à trouver les autres cadavres. La police allait sûrement frapper chez les voisins et boucler le quartier.

Bolan se rendit immédiatement dans une des chambres à l'arrière de la maison. Il trouva un T-shirt propre dans la garde-robe, l'enfila et laissa assez d'argent sur la table de nuit pour que le propriétaire se rachète trois costumes de soie. Il imaginait avec amusement la perplexité sur le visage de ces deux jeunes gens chez lesquels il s'était invité par nécessité. Puis il alla dans la salle de bains pour se

riciner le visage et enlever les traces de suie et de sang qui lui faisaient comme un camouflage de commando en rouge et noir.

Il ouvrit la fenêtre, elle donnait sur un petit jardin rectangulaire. Il jeta un regard de droite et de gauche. Personne ne regardait par là. Tout le voisinage devait être occupé à admirer le drame qui se jouait de l'autre côté.

Bolan posa les deux pieds sur le rebord de la fenêtre. Pour plus de sécurité, il avait décidé de s'échapper par les toits.

Il agrippa la gouttière et pria pour qu'elle soit suffisamment bien accrochée. Il se hissa à la force des bras, donna un coup de reins, et posa un talon sur les tuiles. Puis en contractant les muscles de la jambe il parvint à atterrir sur le toit. Il rampa jusqu'au faîte sous le regard étonné d'un chat lové à côté de la cheminée.

Dans la rue, c'était encore le chaos. Un pompier était ressorti du squat et vomissait dans le caniveau. Bolan en conclut qu'il avait trouvé William et son bourreau chinois.

Le bilan était plutôt encourageant. Après cette soirée, il savait qu'il avait mis le doute dans l'esprit des Triades. Ils allaient avoir l'illusion que les truands anglais contre-attaquaient. La guerre allait monter d'un cran. Pour l'Exécuteur c'était la situation idéale. Il avait l'impression de tenir dans la main un arrosoir plein d'huile, qu'il allait verser sur le feu pour le regarder croître et dévorer les mafieux.

Il rampa le long du faîtage. Il sauta le mètre qui le séparait du toit suivant. Le fracas dans la rue entre les sirènes, les cris, et les rugissements des flammes aurait couvert tous les bruits qu'il aurait pu faire. Il se laissa glisser jusqu'au bord du toit et sauta à pieds joints. Un bond de plus de quatre mètres. Il tomba accroupi, se laissa rouler. Puis il sprinta jusqu'au mur du fond et l'escalada. Il passa ainsi de jardin en jardin jusqu'à se retrouver à quatre rues de Wellington Row où se trouvait le squat.

Il fit signe à un taxi de s'arrêter et lui demanda de le conduire à son hôtel.

— Il va falloir faire un détour, lui dit le chauffeur, les rues sont barrées autour de Wellington Row, je ne sais pas ce qu'ils fabriquent. Encore tout un tas d'histoires pour rien.

— Sûrement, répondit Bolan avec un sourire.

Le Guerrier était à peine entré dans sa chambre d'hôtel à Kensington qu'il sentit son téléphone portable vibrer dans sa poche. On lui envoyait un sms et il savait déjà qui en était l'expéditeur. Bolan lut le message : « Je serai reçu par le Poteau Rouge et le Maître de l'Encens, ce soir, au numéro 51 de Dean Street », disait le message. C'était signé Yung Ho.

Son instinct ne l'avait pas trompé. Il avait pu infiltrer les Triades

grâce à un jeune Chinois qu'il avait récupéré au bord du gouffre.

Il effaça le message et le téléphone sonna juste à ce moment-là. Ça ne pouvait être qu'une seule personne.

— Allô Hal ? fit Bolan. Ravi de t'entendre.

Un sourire éclaira le visage de Bolan quand il entendit la voix du numéro Un du *Justice Department*, devenu avec le temps son complice secret et son meilleur ami.

— Moi aussi, Striker, ravi de t'entendre. Alors tu es à Londres.

— On ne peut rien te cacher, Hal.

— C'est surtout Gadgets qu'il faut remercier. Je sais exactement où tu es chaque fois que je t'appelle grâce à une application qu'il a ajoutée à mon portable.

— Entre de mauvaises mains, ça pourrait s'avérer dangereux, répondit Bolan.

— Tout à fait. On ne saurait mieux dire, mais il n'y a aucun danger que ce téléphone puisse être utilisé par « de mauvaises mains », chaque touche est équipée d'un détecteur tactile qui reconnaît l'ADN de l'unique utilisateur autorisé. Si quelqu'un d'autre que moi devait essayer de composer un numéro ou même d'allumer cet appareil, avec ou sans gants, ce serait impossible. Il se bloquerait immédiatement.

Bolan ne put retenir un sifflement admiratif.

— Voilà qui est rassurant, fit-il.

— En effet, mais j'ai des nouvelles moins rassurantes.

— J'écoute.

— Nous avons appris par nos amis de Scotland Yard et du National Crime Squad qu'une furieuse guerre des gangs vient d'éclater dans l'East End de Londres. Je sais d'autre part que tu es en Angleterre et plus précisément à Londres. Et comme je sais encore que deux et deux font quatre...

— Sacré Hal ! fit Bolan en éclatant de rire.

— Plus sérieusement, reprit Hal Brognola, je tenais à te prévenir. Un des membres des Triades établies dans le quartier de Leicester Square, le Chinatown londonien, est un flic infiltré, un vétéran de la police de Hong Kong.

— Ça complique les choses.

— En effet.

— Y a-t-il un moyen de l'identifier ?

— Non, nous n'avons pas pu connaître son identité. Je suis sûr que tu es en partie responsable de l'aggravation de cette guerre entre Chinois et Londoniens. Je ne veux pas connaître le détail, même si tu sais que tu peux toujours compter sur moi.

— Exact, Hal. Il n'y a pas le moindre indice ?

— Rien du tout, Striker; crois-moi, je le regrette bien

— La situation n'est pas désespérée cependant, car j'ai moi aussi un infiltré chez les Triades.

— Digne de confiance ?

— L'avenir nous le dira.

— J'aurais aimé que tu puisses être plus rassurant. Mais je commence à avoir l'habitude avec toi. En attendant, sois prudent et fais attention à ne pas te tromper de cible.

CHAPITRE VII

Yung Ho sentait son cœur battre à tout rompre comme il montait l'escalier de bois qui menait au bureau du Poteau Rouge. Il ne savait pas encore s'il allait vivre ou mourir.

Deux hommes aux visages impassibles montaient la garde devant la porte. Ils considérèrent Yung Ho avec l'air de supériorité de l'initié pour le néophyte.

— Je viens voir le Poteau Rouge, déclara Yung Ho. Il m'attend.

L'un des deux sbires hocha la tête sans rien dire, puis il ouvrit la porte et s'écarta pour le laisser passer.

Au moment où il entra dans la pièce, Yung Ho eut le souffle coupé. Il pensa que c'était la fin. Sept hommes lui faisaient face derrière une longue table. S'ils étaient aussi nombreux, c'était pour le liquider, pensa-t-il. Ils allaient tous lui enfoncer un poignard dans le cœur, l'un après l'autre, ou lui réserver des sévices inimaginables.

Yung Ho essuya ses mains moites sur son pantalon. Il essaya d'avalier sa salive. Il avait l'impression d'avoir des cailloux dans la bouche.

Un simple tabouret était disposé devant la table. Sans un mot, le Maître d'Arts Martiaux lui fit signe d'y prendre place. Enfin, après un long silence :

— Tu es Yung Ho ? demanda le Maître de l'Encens, un vieillard en habit traditionnel, avec une sorte de toque sur la tête, surmontée d'un petit pompon noir.

Il avait une longue barbe fine et blanche qui descendait jusqu'à sa poitrine.

Le jeune homme hocha la tête. Il aurait voulu parler, dire quelque chose. Impossible. Il avait la langue sèche.

— Parle ! ordonna le Maître d'Arts Martiaux.

— Oui, fit timidement Yung Ho.

— Tu sais qui je suis ? demanda le vieillard.

— Vous êtes le Maître de l'Encens, répondit Yung Ho en s'inclinant respectueusement.

— Le Poteau Rouge m'a dit beaucoup de bien de toi, déclara le Maître de l'Encens.

Yung Ho ne put s'en empêcher : un soupir de soulagement s'échappa d'entre ses lèvres.

— Où est Peng Li ? demanda le Maître de l'Encens.

— Peng Li est mort, répondit Yung Ho.

Le Maître de l'Encens haussa un sourcil.

— Tu en es sûr ? demanda-t-il.

— Je l'ai tué de mes propres mains, répondit Yung Ho.

C'était comme si un souffle glacial passait sur l'assemblée.

— Peng Li était ton oncle.

— Oui, maître.

— Alors pourquoi l'as-tu tué ?

Cette fois, Yung Ho baissa la tête pour répondre, il ne pouvait se résoudre à regarder le Maître de l'Encens droit dans les yeux.

— Il avait trahi l'organisation à laquelle il appartenait et je voudrais moi-même en faire partie. J'ai agi pour vous prouver ma bonne foi.

— De quelle organisation veux-tu parler ? demanda le Maître avec un sourire à peine perceptible sur les lèvres.

— Les Triades, répondit Yung Ho en un murmure.

Le Maître hocha la tête.

— Peux-tu me raconter les faits dans le détail ? demanda le maître.

— J'ai suivi Peng Li, maître, et j'ai vu qu'il avait trahi pour le gang de Taylor. J'ai alors prévenu les hommes du Pavillon du Bonheur qu'ils allaient être attaqués par des fantômes blancs, les *gweïlos*, puis je me suis rendu chez Peng Li. Vos hommes sont tombés dans une autre embuscade, ils ont été liquidés par les complices de Taylor mais Peng Li ne s'est pas méfié de moi.

Puis Yung Ho plongea la main dans la poche de son pantalon et en sortit une bague qu'il montra à l'assemblée.

— Ceux qui connaissaient Peng Li reconnaîtront sa bague, dit-il. Il ne s'en séparerait jamais.

Puis il sortit de sous sa chemise un long poignard.

— Et voici sa dague.

Encore une fois, le Maître de l'Encens hocha lentement la tête.

— Nous savons par les rapports de police que ton oncle Peng Li est mort. Tu dis la vérité, Yung Ho. Demain, quand le soir viendra, un des nôtres viendra te chercher et t'amènera dans notre loge. Tu seras initié.

— Merci, Maître de l'Encens, dit Yung Ho.

— Tu peux maintenant repartir.

Yung Ho se releva et quitta la salle à reculons après s'être incliné respectueusement. Il songea que la situation ne manquait pas d'ironie. Pendant de nombreuses années, il avait rêvé d'infiltrer une loge des Triades, d'être membre du K14. Son rêve se réalisait, mais il l'accomplissait maintenant pour se venger parce qu'il avait enfin compris que tous ces mafieux n'étaient que des assassins et des pourris.

Assis dans un pub du nom de The French House, au 49 de la rue, un homme buvait une bière sans rien rater de leur manège : Mack Bolan.

Il vit Yung Ho qui tournait vers la gauche et s'enfonçait vers Soho,

suivi quelques secondes plus tard par deux mafieux. Visiblement ils le filaient pour s'assurer qu'il n'aille pas faire un rapport à un clan ennemi et que l'on n'avait pas affaire à un traître.

Bolan vit que Yung Ho s'arrêtait et composait un numéro sur son portable. Trois secondes plus tard, le téléphone vibra dans la poche de Bolan. Il n'eut même pas besoin de lire l'écran pour comprendre ce qui se passait : le jeune Chinois contactait l'Exécuteur pour lui faire son rapport; Bolan répondit.

— Attention, tu es suivi, dit-il. Deux de tes « amis » t'ont emboîté le pas, quand tu es sorti de la maison où avait eu lieu la réunion. Je te vois. Je suis assis au pub en face. Ne regarde pas dans ma direction et ne dis rien d'incriminant, ils peuvent peut-être t'entendre.

Yung Ho était resté figé. Puis, à haute voix, pour être entendu des deux hommes qui le suivaient, il déclara :

— Non, je ne serai pas libre ce soir. Je suis fatigué et je vais rentrer chez moi.

Il referma son portable et se remit en chemin.

Bolan constata qu'à ces mots, les deux Chinois hésitèrent une seconde, puis soudain, changèrent d'itinéraire. Le jeune homme allait se coucher, ils pouvaient retourner à leurs affaires.

Il songea que c'était là l'occasion d'affaiblir encore un peu plus les clans chinois, qui prenaient trop l'ascendant sur les anglais, malgré leur défaite de la veille au soir. Il fallait rééquilibrer les forces en présence pour que la guerre se prolonge encore et fasse un maximum de victimes chez les mafieux.

Il repensa aux avertissements d'Hal Brognola : il fallait être certain de liquider un pourri et de ne pas tuer le flic infiltré.

Il quitta son tabouret de bar et emboîta le pas aux deux hommes. Ils traversèrent Leicester Square, puis s'enfoncèrent dans une rue adjacente. Ils entrèrent dans une boutique de vidéos chinoises importées de Taïwan.

Le premier entra dans la boutique referma la porte derrière lui et baissa le store. Mais Bolan pouvait quand même voir ce qui se passait à travers la vitrine encombrée d'objets de toutes sortes, d'affiches de cinéma et de DVD.

Le deuxième Chinois prit une étagère et la renversa. La jeune femme-derrière le comptoir se retourna immédiatement et porta les mains à sa bouche, terrifiée. Bolan avait observé assez longtemps les agissements de la mafia pour comprendre ce qu'ils étaient en train de faire : ils venaient chercher l'argent qu'ils exigeaient pour leur « protection ».

Une vieille femme apparut alors, sortant de l'arrière-boutique. Le premier Chinois qui portait un T-shirt blanc lui assena un violent coup de poing en plein visage. La commerçante fut projetée en arrière, elle

tomba à la renverse.

Bolan n'attendit pas plus longtemps, il fit sauter la serrure de la porte d'un coup de pied, dans un tintement de sonnette et de verre brisé. Les deux tueurs chinois se retournèrent simultanément. Le plus proche de l'Exécuteur n'eut pas le temps de se remettre de sa stupeur, une manchette à la gorge lui coupa le souffle et lui fit avaler son cri d'étonnement. Bolan enchaîna d'un coup de talon sur le pied du pourri qui lui brisa les os. Le deuxième sortit un nunchaku de sous son T-shirt, il le fit virevolter au-dessus de sa tête et le lança vers le visage de Bolan. Ce dernier esquiva en s'accroupissant, puis du même geste, il se releva, la semelle de sa chaussure en avant et tandis que la deuxième moitié du nunchaku était encore dans le dos de l'assaillant, Bolan tenta de lui faire sauter le genou. Mais la chaussure glissa, le tueur tomba, sans se briser les os.

La jeune femme qui s'était portée auprès de sa mère observait le combat, stupéfaite, incapable de réagir.

Le mafieux au pied cassé s'était adossé au comptoir et essayait de se relever. Il sortit un poignard de sa ceinture. La jeune Chinoise tendit le bras vers le téléphone pour prévenir la police, le truand lui cloua la main sur le comptoir avec son couteau. Elle poussa un hurlement de douleur. Bolan voulait se porter à son secours, mais le nunchaku fendait de nouveau l'air en venant vers lui, il esquiva encore une fois en fléchissant sa jambe arrière, et comme le fléau perdait de la vitesse, il le saisit à pleine main. Il tira dessus de toutes ses forces et, entraînant le mafieux vers lui, il lui assena un coup de tête en plein visage. Le nez éclata, et le mafieux lâcha son nunchaku. Bolan qui en tenait encore l'extrémité le retourna vers l'autre. Avec une grande précision, le bois atteignit le blessé à la tempe. L'arcade sourcilière se brisa et, avec la violence du choc, l'œil sortit de son orbite.

La jeune chinoise trouva la force de tirer elle-même sur le poignard qui l'avait clouée au comptoir et, le serrant dans son poing, elle l'enfonça dans la gorge de celui qui venait de l'agresser. Un jet de sang chaud sortit de la carotide du pourri, éclaboussant des statuettes en jade sur le comptoir.

Voyant qu'elle n'avait plus besoin de son aide, Bolan décida d'achever le premier pourri, encore sonné par le coup qu'il venait de prendre. Il replia le nunchaku et l'enfonça droit dans le sternum de son adversaire.

Le Chinois en eut le souffle coupé. Il n'avait plus d'oxygène dans les poumons. Ses jambes cédèrent et il tomba à genoux. Un coup de pied à la tête finit de l'assommer. Il s'effondra comme une masse sur le côté.

Bolan se dirigea vers la jeune femme.

— Laissez-moi examiner votre main, dit-il.

Elle était en état de choc et sanglotait sans pouvoir se contrôler.

— Ma mère, il faut d'abord s'occuper de ma mère ! cria-t-elle.

— Ne vous inquiétez pas, calmez-vous, répondit Bolan. Le choc a été rude, surtout à son âge, mais elle n'a pas perdu connaissance.

La jeune femme se précipita vers sa mère encore allongée au sol et la serra dans ses bras.

— Ils venaient vous réclamer de l'argent ? fit Bolan.

La jeune femme hocha la tête.

— Ils vont revenir, dit-elle.

— Vous aurez droit à la protection de la police.

— Vous êtes de Scotland Yard ?

Bolan secoua la tête.

— Non, je... je passais par là. Appelez une ambulance.

La jeune femme obéit et alla décrocher le téléphone.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle.

— C'est sans importance, répondit Bolan.

Il se pencha au-dessus du corps du Chinois qui avait perdu son œil et posa deux doigts sur la carotide.

— Celui-ci est mort, dit-il. L'autre ira en prison.

Il se releva et, passant la porte de la boutique, il désigna le battant brisé et déclara :

— Excusez-moi pour la casse.

Puis il disparut dans le dédale des rues de Soho.

Yung Ho retint son souffle. Il vit la voiture noire arriver lentement vers lui au fond de l'impasse où on lui avait dit d'attendre. A travers les vitres fumées, il ne pouvait pas voir les visages des hommes à l'intérieur. La grosse Lexus lui faisait penser à un monstre marin qui allait ouvrir sa gueule pour le dévorer avant de s'enfoncer de nouveau dans les profondeurs de l'océan. Deux hommes sortirent, ils étaient vêtus de vestes traditionnelles chinoises, l'un d'eux avait un dragon brodé sur la manche. Ils s'avancèrent lentement.

— Yung Ho ? demanda l'un d'eux.

Le jeune Chinois hocha la tête.

— Suis-nous, dit l'autre, mais avant...

Il sortit un bandeau de sa poche et fit signe à Yung Ho de se retourner pour le lui attacher sur les yeux.

Yung Ho obéit, et le monde disparut derrière ce voile noir.

Puis ils le menèrent à l'intérieur de la limousine.

Au bout d'une heure de route la voiture s'arrêta. Yung Ho soupçonnait le conducteur d'avoir fait de nombreux détours à travers Londres pour qu'il ne devine pas sa destination. D'après les bruits, notamment les sirènes des bateaux, il devinait qu'il était près de la Tamise, sans doute dans le coin des docks.

Yung Ho entendit les portes s'ouvrir, il avança, aveugle, se laissant guider. On le fit monter des escaliers. Puis il entendit un de ses deux protecteurs lui dire :

— Tu es maintenant à l'entrée de la loge.

Et il lui enleva le bandeau qu'il avait sur les yeux. Un spectacle à la fois magnifique et terrifiant s'offrit à lui.

Le Maître de l'Encens, vêtu d'une robe blanche, était assis à côté du Maître de la Loge vêtu d'une robe rouge comme celle des moines bouddhistes. Ils étaient tout deux devant un autel.

Les autres, assis par terre tout autour, étaient en noir, coiffés de turbans. Ils portaient tous une sandale d'herbe tressée au pied gauche. Etaient présents l'Eventail Blanc qui joue le rôle de conseiller, ainsi que le Maître d'Arts Martiaux que Yung Ho avait déjà croisé, et enfin le Messager.

Un membre de la Triade se présenta au centre de la pièce et entama une danse rituelle : il faisait des gestes compliqués avec les mains dont Yung Ho ne comprenait pas encore la signification.

— Tu vas maintenant entrer dans la Forêt des Saules, c'est ainsi que nous appelons notre société secrète, déclara le Maître de l'Encens en s'adressant à Yung Ho. Pour cela tu devras franchir la Montagne des Couteaux.

Les hommes en noir se levèrent et formèrent une voûte avec des épées. Yung Ho baissa la tête et s'avança sous les lames tranchantes d'un pas lent. Au-delà des épées un voile de gaze jaune avait été suspendu. Yung Ho passa dessous encore une fois, puis le Maître de l'Encens décapita un jeune coq et recueillit le sang dans un bol.

— Voici ce qu'il advient de ceux qui se montrent déloyaux envers notre société, expliqua le Maître de l'Encens.

Un des Triadistes s'approcha de Yung Ho avec une longue épingle.

— Tends la main, dit-il.

Yung Ho obtempéra.

L'initié lui piqua le doigt puis il lui tendit un bol contenant du vin, des épices, des cendres et le sang du coq, pour que Yung Ho y trempe son index et y mêle son sang. Le bol fut alors lâché sur le sol où il se brisa.

— La mort pour les traîtres, déclara le Maître d'Arts Martiaux.

Un frisson parcourut la colonne vertébrale de Yung Ho. Un traître... C'était bien ce qu'il était. Un infiltré. Et il sentit un picotement sur la nuque à la pensée du sort que ces hommes lui réserveraient si seulement ils savaient qui il était vraiment devenu.

Puis le Maître de l'Encens se mit à psalmodier des vers relatant l'histoire de la Triade depuis ses origines qui se perdaient dans les brumes du Moyen Age et l'époque des empereurs Ming.

— Tu apprendras maintenant nos codes pour reconnaître un autre

des membres des Triades et aussi pour t'identifier auprès de tes nouveaux frères, déclara le Maître de l'Encens.

Quand le nouvel initié sortit dans la rue avec le Maître des Arts Martiaux, un jeune Chinois vint à leur rencontre en courant.

— Maître ! Maître ! fit-il en s'adressant à l'officier des Triades.

— Ne m'appelle pas comme ça ici, répondit le Maître, furieux. Qu'y a-t-il ?

— On vient d'apprendre la mort de la femme et de la fille de Li Peng.

Yung Ho sentit un frisson lui parcourir la colonne vertébrale. Il blêmit, mais il ne fallait pas que ses nouveaux compagnons s'en rendent compte.

— Qui les a tuées ? demanda le Maître d'Arts Martiaux.

— Elles se sont suicidées, répondit le gamin.

Yung Ho crut que ses genoux allaient le trahir, qu'il allait s'effondrer sur place.

— Comment le sait-on ?

— Elles ont laissé un mot. C'est Chang qui les a trouvées. Elles disaient que où qu'elles aillent les Triades les retrouveraient. Et qu'elles préféreraient mettre fin tout de suite à leur calvaire.

Un sourire en coin se dessina sur les lèvres du Maître d'Arts Martiaux.

— Au moins, ce sont des femmes intelligentes.

Yung Ho produisit un effort surhumain pour sourire, lui aussi.

Il était plus que jamais décidé : il allait ronger cette organisation maléfique de l'intérieur, et détruire un maximum de ses membres.

Le Maître d'Arts Martiaux se tourna vers lui et déclara :

— Je vais t'indiquer maintenant quelle sera ta première mission.

— Oui, Maître, répondit Yung Ho.

Mais il était plein de haine.

CHAPITRE VIII

Mack Bolan sentit le téléphone portable vibrer dans la poche de sa veste. Il consulta l'écran : Yung Ho.

— Quelles nouvelles ? fit-il.

— Je suis dans la place, répondit Yung Ho. Je marche maintenant dans la Forêt des Saules, comme il disent.

— Félicitations ! fit Bolan sur un ton sarcastique.

— Et je viens de recevoir ma première mission.

— J'écoute.

— Un cargo chinois doit arriver demain soir dans le port de Londres. A Broadness Point. C'est là qu'ils vont décharger. L'héroïne se trouve dans des jouets en peluche et des briques de mah-jong.

— Quel sera ton rôle ?

— Je dois monter la garde et conduire le camion dans lequel l'héroïne sera ensuite chargée. C'est ma première mission.

— Quel est le nom du cargo ?

— Le *Nanchong City*. Il bat pavillon chinois.

— Très bien, je vais faire le nécessaire. Sache seulement qu'il y aura du grabuge et fais attention à toi.

— Compris.

Bolan raccrocha et consulta sa montre. 19 h 30. Il savait que Taylor serait au Lord Nelson. Il était temps de passer à l'étape suivante. Restait la question du flic infiltré. Il y avait un risque, mais on pouvait compter sur le fait qu'il s'esquiverait dès les débuts de la bataille. Un représentant de l'ordre n'allait pas prendre le risque de tuer des mafieux pour le compte d'autres mafieux s'il voulait ensuite témoigner au cours d'un procès.

Bolan quitta son hôtel, arrêta un taxi et donna au chauffeur l'adresse du Lord Nelson.

Vingt minutes plus tard, il entra dans le bar. Comme prévu, Taylor était assis au fond sur une banquette entourée de deux acolytes, occupés à boire de la bière, et de Kelly Smith. Il aurait préféré qu'elle ne soit pas là. Il devinait quel type d'intimité existait entre elle et Taylor, en revanche il ne parvenait pas à mesurer l'influence qu'elle pouvait exercer sur lui. Était-elle une sorte de *consiglieri* en bas résille ? En tout cas, elle avait le don de dire ce qu'il ne fallait pas quand il ne fallait pas, et sa sensualité alourdissait considérablement l'atmosphère. Grâce à elle, toutes les questions devenaient épineuses.

— Tiens ! fit Taylor, en voyant arriver Bolan. Notre ami Angelo Di Pasquale. Le justicier masqué.

Un des complices de Taylor éclata de rire. Bolan le fusilla du regard et le pourri raval sa bonne humeur immédiatement.

— J'ai appris que vous avez fait du grabuge chez les Chinois. Bien joué, ajouta Taylor.

— Ce n'était que le début. Vous aurez la possibilité de leur porter un grand coup. Et de vous remplir les poches par la même occasion.

— Intéressant.

— Demain vous vous organiserez pour attaquer un cargo chinois qui porte le nom de *Nanchong City*. Il sera amarré à Broadness Point. Et il transporte de l'héroïne. Beaucoup d'héroïne.

— Quelle quantité exactement ? demanda Taylor dont la cupidité s'éveillait.

— Ça, je ne le sais pas, dit Bolan. Je sais seulement que ça vaut le coup. Il y en a plusieurs dizaines de kilos, cachés dans des jouets.

— Et on peut savoir comment vous avez appris tout ça ? demanda un des deux hommes qui entourait Taylor.

— Je ne révèle jamais mes méthodes. Mais vous savez déjà qu'elles sont efficaces.

— J'aimerais quand même des garanties parce que...

— C'est bon, Trevor, fit Taylor en l'interrompant. Notre ami Angelo a déjà offert toutes les garanties nécessaires.

Bolan songea qu'il mordait à l'hameçon. La perspective de mettre la main sur des kilos d'héroïne qui rapporteraient des centaines de milliers de livres dans la rue endormait sa méfiance.

— Il y a combien de membres d'équipage ? demanda Gary, le deuxième lieutenant de Taylor.

— Ça non plus, je n'ai pas pu le savoir. Mais c'est un simple cargo. Je serais étonné s'ils étaient très nombreux. D'ailleurs, ça ne devrait pas poser de problèmes. Les douanes et la police des frontières vont vérifier les passeports des hommes d'équipage. Vous passerez à l'action quand les marins et les flics auront quitté le bord.

— Vous ne participerez pas à l'opération avec nous ? demanda Taylor.

— J'assurerai vos arrières. Au cas où les Chinois appelleraient du renfort. Ou si les flics se pointent. Vous, dit Bolan, vous devrez attendre que les Chinois soient sur place. S'il y a des dizaines de containers sur ce bateau, vous n'allez pas vous amuser à les fouiller les uns après les autres pour trouver la marchandise.

— Très juste, approuva Taylor.

— L'idéal serait que vous attendiez le départ des douanes, puis que vous montiez sur le bateau pour tendre un piège aux Chinois.

— Comment ça ?

C'était Kelly Smith qui avait posé cette question. Bolan s'en doutait, malgré ses airs de call-girl désœuvrée, elle ne perdait rien de la conversation et finirait par en reparler avec Taylor quand ils seraient seuls. Elle lui indiquerait la marche à suivre.

— Vous pourriez vous procurer un uniforme d'officier des douanes, répondit Bolan sans la regarder. Ça ne doit pas être aussi difficile que ça.

Taylor et ses complices hochèrent la tête.

— Ensuite, après le départ des véritables officiers, votre homme déguisé en douanier, accompagné de deux ou trois autres en costume, dans le style flics en civil, montent sur le cargo. Ils font semblant d'avoir oublié quelque chose, n'importe quelle excuse fera l'affaire. Ensemble, ils neutralisent le capitaine et les quelques officiers qui seront restés à bord. Et là, ils attendent les Triades.

— Et s'ils viennent demander au capitaine où se trouve la marchandise ?

— Ça m'étonnerait qu'ils agissent ainsi, objecta Bolan. Vous connaissez comme moi les techniques pour importer de la dope. Je suis prêt à parier que le capitaine ne sait même pas ce qu'il transporte. Ce serait trop risqué, il pourrait prendre peur et dénoncer les Triades aux autorités, à moins qu'il ne soit membre lui-même d'une loge, mais c'est peu probable. A tous les coups, on aura indiqué aux Triades depuis Hong Kong l'endroit où il faut chercher dans le bateau.

— Ça tient debout, conclut Taylor. Gary, occupe-toi de l'uniforme de douanier. Préviens Mike et Nigel. Ils feront les flics en civil.

— Les Chinois viendront en camion pour prendre la marchandise, suggéra Gary. On pourrait leur piquer leur véhicule.

— Excellente idée, enjoignit Taylor.

Bolan se souvint à ce moment-là que Yung Ho devait être le conducteur. Il se mit à craindre pour la sécurité du jeune Chinois.

— C'est moi qui m'occuperai de capturer le camion, fit Bolan.

— Je croyais que vous étiez responsable du soutien, remarqua Trevor qui restait méfiant. C'est moi qui me chargerai du camion.

— Trevor a raison, fit Taylor. Il était conducteur poids lourds dans l'armée, il a l'habitude.

Il se tourna vers Kelly Smith d'un air interrogateur, et Bolan vit qu'elle approuvait d'un hochement de tête.

— Très bien, répondit l'Exécuteur.

Il savait que ce n'était pas le moment de créer un antagonisme. Il saurait quoi faire de Trevor plus tard.

— Rassemblement ici demain, conclut Taylor. A 9 h 30. Prévenez les dix hommes en qui vous avez le plus confiance. On prendra trois voitures. Vous mettrez des plaques d'immatriculation volées. Comme d'habitude. Et venez armés, les gars, ça ne sera pas une balade de santé.

Puis il se tourna vers Bolan et lui dit :

— A demain, Di Pasquale.

« Tu peux y compter ! » songea le Guerrier.

Une petite bruine tombait sur Londres. Trois limousines noires glissaient sur l'asphalte mouillé, dans la nuit, sous la lumière des réverbères. A l'intérieur de chaque voiture : quatre hommes armés. Ils suivaient le cours de la Tamise vers Broadness Point.

Taylor, équipé d'un talkie-walkie, appuya sur le bouton sur le côté de l'appareil et déclara :

— A tous les véhicules, éloignez-vous les uns des autres, il ne faut pas qu'on forme un convoi.

— Bien reçu, chef, répondit une voix, vite imitée par une autre.

— Arrête-toi, ordonna Taylor à son chauffeur.

Il regarda les autres voitures s'éloigner devant lui.

— Et s'il y a du grabuge ? demanda le chauffeur.

— On est là pour ça, c'est nous qui allons en faire.

Au bout de cinq minutes, une autre voix sortit du talkie-walkie de Taylor.

— La cible est en vue.

— Tu es sûr que c'est le bon bateau, demanda Taylor.

— Le *Nanchong City* ? C'est écrit dessus en gros, en anglais et en chinois.

— Parfait. Faites-vous discrets pour le moment. D'après la carte, il y a un hangar à cinq cents mètres. Allez vous garer là.

— Hé, chef !

— Oui, quoi ?

— Les douanes sont en train d'arriver.

— Parfait. Planquez-vous et faites revenir un gars en arrière, avec un walkie-talkie, pour nous prévenir quand les flics seront repartis.

— Entendu.

Puis Taylor s'adressa au chauffeur :

— Continue mais lentement, on va rejoindre les autres au parking en passant derrière les hangars.

La voiture repartit.

Installé seul au volant d'un 4x4 noir, Bolan écoutait tous les échanges qui se faisaient par talkie-walkie. Il guettait l'arrivée du camion des Chinois qui serait conduit par Yung Ho, pour le prévenir et l'aider à prendre la fuite au cas où il serait victime d'une attaque.

Il sentait le Desert Eagle sur sa hanche gauche dans son holster. Le Beretta 93-R était posé sur le siège du passager à portée de la main. Il avait aussi trois grenades que lui avaient fournies les hommes de Taylor pour protéger leur retraite.

Le walkie-talkie du Guerrier se mit à grésiller. Il écouta la conversation entre les mafieux anglais.

— Trevor à voiture centrale.

— Parle, répondit Taylor.

— Je vois un camion qui vient dans la direction du cargo.
— Tu distingues le conducteur ?
— Pas encore.
— Tu crois que c'est les Chinois ?
— Je n'en suis pas sûr, mais c'est probable.
— Laisse-les approcher pour le moment. Il est trop tôt pour lancer l'attaque, on aurait tout à perdre; attends que les flics aient quitté le bateau.

Bolan poussa un soupir de soulagement. Il obtenait un répit supplémentaire pour prévenir Yung Ho.

Tous les pions étaient maintenant en place, comme sur un échiquier, il suffisait de laisser la partie se dérouler.

L'atmosphère était pesante comme une chape de plomb.

Au bout d'une demi-heure qui passa comme un siècle, Bolan entendit un nouveau message dans le walkie-talkie :

— Les officiels repartent.

— On passe à l'action, répondit la voix de Taylor.

Une demi-heure à bord... c'était bien court, pensa l'Exécuteur, même si le temps avait paru long, on pouvait parier que les employés des douanes n'étaient pas au-dessus de tout soupçon. Ils étaient restés juste ce qu'il fallait pour aller rendre visite au capitaine, prendre un pot et repartir.

— Gary, fit la voix de Taylor dans le walkie-talkie, monte avec les autres et demande à voir le capitaine.

Les mafieux anglais sortirent de leur limousine. Gary était affublé d'un uniforme de douanier et accompagné de deux autres en costume et imperméable.

Les Chinois aussi guettaient depuis un moment le départ des douaniers. Ils se mirent en mouvement au même moment. Sortant de l'arrière du camion blanc conduit par Yung Ho, ils se dirigèrent à pas feutrés vers le cargo.

Les Anglais étaient déjà sur la passerelle et se dirigeaient vers le pont. Un des marins coréens les remarqua, escortés par un employé des douanes. Il crut avoir affaire à une hallucination.

— Capitaine ! Capitaine ! cria-t-il en se précipitant vers le pont supérieur. Ils reviennent !

Le capitaine plissa le front. Est-ce qu'un inspecteur des douanes s'était rendu compte que ses subalternes étaient corrompus ? Il regarda de droite et de gauche. Ils étaient déjà à mi-chemin de la passerelle. L'un d'eux l'aperçut et lui fit signe de la main. Impossible d'appeler les membres des Triades qui devaient venir prendre le chargement d'héroïne d'un moment à l'autre.

Il crut déceler quelques mouvements furtifs derrière les hangars. Les Chinois arrivaient, c'était eux, il en était sûr. Puis il vit un camion

blanc qui faisait marche arrière vers le bateau. Impossible de les prévenir.

Il se porta au sommet de la passerelle, comme les faux douaniers menés par Gary y arrivaient et les accueillit avec son plus beau sourire.

— Messieurs, fit-il avec un fort accent chinois, je crois que vos collègues sont déjà passés et que toutes les formalités ont été remplies.

— Formidable, répondit Gary en sortant un Colt 45. Recule !

— Mais...

Le capitaine du *Nanchong City* pensait encore être en état d'arrestation. Il leva les mains en l'air et partit à reculons.

Les Chinois étaient au bas de la passerelle.

Le premier fit signe aux autres de s'arrêter, il leur désigna le pont supérieur.

Les quatre hommes restèrent interdits. Ils ne savaient plus que faire.

Tout d'un coup, sur le pont supérieur, le capitaine remarqua quelque chose d'étrange. Un des policiers en civil avait un tatouage sur les phalanges. A l'encre bleue. Ce type n'était ni un douanier, ni un flic.

Sur le quai, les Chinois hésitaient toujours.

— Qu'est-ce qu'on fait, Ming ? demanda l'un d'eux à son chef.

Il y en avait pour des centaines de milliers de livres sterling en héroïne dans ce bateau. Peut-être plus. Ming savait quelle punition l'attendrait s'il échouait à ramener la marchandise au chef de la loge. Il savait aussi que les Triades préféraient corrompre les policiers plutôt que de les tuer, comme elles l'avaient fait avec succès tout au long de leur histoire. S'il attirait sur sa loge l'attention de la police, le châtiment serait aussi terrible.

— Alors, Ming ? insista l'homme sur sa droite.

— On y va, répondit Ming, mais assurez-vous que pas un seul de ces flics n'en réchappe. Ensuite, on liquidera l'équipage. Personne ne doit parler.

Et ils s'engagèrent sur la passerelle.

CHAPITRE IX

Les Chinois montèrent à bord, comme des chats suivant une gouttière, le dos rond, sans faire de bruit. Mais le capitaine du *Nanchong City* avait l'oreille trop aiguë et il connaissait trop les mouvements et les vibrations de son bateau, comme un joueur de xylophone devant son instrument, pour ne pas se rendre compte que des nouveaux venus montaient à bord à leur tour.

Il était certain qu'il s'agissait des Triades. Ils voulaient prendre livraison de leur héroïne. Il songea que si les types qui le tenaient en respect n'étaient pas des flics, il avait de bonnes chances d'y rester.

— Tu vas nous amener au poste de commandement bien gentiment, dit Gary, et tu ne vas pas broncher.

Le capitaine hocha la tête.

Quelques marins philippins avaient quitté leur quartier pour venir voir ce qui se passait. Les mafieux anglais sortirent leurs armes et les mirent immédiatement en joue.

— Dis-leur qu'on ne bouge plus !

Le capitaine traduisit en chinois.

Les hommes levèrent les mains à leur tour.

— Dis-leur de se mettre contre les containers.

Le capitaine traduisit encore une fois et les marins obéirent.

— Il y a combien d'hommes d'équipage ?

— Huit, répondit le capitaine.

— Et où est le huitième ?

— Je ne sais pas.

— Tu me prends pour un imbécile ?

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase, une détonation déchira le silence de la nuit.

Le huitième homme d'équipage, un Sri Lankais, se tenait debout sur un container et avait ouvert le feu sur les Anglais.

Gary vit un de ses complices se prendre le ventre à deux mains et tomber à genoux sur le pont de métal du *Nanchong City*.

Les hommes d'équipage en profitèrent pour s'éparpiller sur le navire entre les couloirs formés par les containers de métal sur le pont. Ils couraient dans ce labyrinthe comme des désespérés. Le Sri Lankais tira une deuxième fois, Gary releva son Colt 45 et l'abattit d'une seule balle dans la tête. Elle traversa l'œil et ressortit à l'arrière du crâne, emportant la moitié de sa matière grise.

Le corps du Sri Lankais retomba sur le toit du container avec un bruit de gong.

Dans le silence de Broadness Point, tous les protagonistes avaient entendu ces trois détonations. Les Chinois, les Anglais de l'East End

et Bolan. Tous se raidirent. Ces coups de feu n'étaient pas prévus dans le scénario.

Taylor se jeta sur son talkie-walkie et appela ses hommes.

— Qu'est-ce qui se passe sur le bateau ? cria-t-il.

Il entendit Kevin qui répondait :

— Je ne sais pas, chef, Gary est monté à bord, ils devaient se faire passer pour des agents des douanes. Je n'ai pas vu arriver les Chinois. Ils étaient peut-être déjà à bord.

Les Chinois qui étaient en train de remonter la passerelle au moment des faits se mirent à sprinter vers le haut. Ils sortirent tous leurs armes.

La bataille commençait.

Bolan décida que le moment était venu de passer à l'action. Il quitta son 4x4 et partit en courant vers la camionnette des Chinois. Il avait le Desert Eagle dans une main et le Beretta 93-R dans l'autre.

Il arriva à une dizaine de mètres du véhicule, quand il entendit une voix qui l'appelait.

— Hep ! Hep ! Di Pasquale !

Il se retourna tout d'un coup.

Deux des hommes de Taylor étaient cachés au coin d'un hangar et guettaient la camionnette blanche.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda l'Exécuteur.

— Ordres de Gary, répondit un des deux mafieux.

— Chinois ont quitté le camion, expliqua l'autre. Il ne reste que le chauffeur.

Puis, il lui désigna d'un signe de tête Yung Ho, debout à côté du véhicule.

— On va liquider celui-là, dit-il, et leur piquer le camion.

— Et comment est-ce que vous allez faire ça ? demanda Bolan.

— A l'arme blanche, répondit le mafieux, on ne va pas rameuter tout le quartier.

— Vous avez raison, répondit Bolan, avec un sourire. Laissez-moi faire.

Il se pencha et sortit son poignard de combat de son étui attaché à son mollet. Puis tout en se relevant, d'un mouvement de rotation de la hanche, il l'enfonça sous le menton du mafieux qui se trouvait juste à côté de lui. Un coup sec et nerveux. La pointe du coutelas apparut toute rouge au sommet de crâne. Le pourri n'avait pas eu le temps d'émettre le moindre cri. L'Exécuteur retira violemment le couteau. Le deuxième mafieux resta bouche bée, il ne comprenait pas ce qui se passait. Il prit le coutelas en plein ventre, son cri s'étouffa dans sa poitrine. Puis Bolan lui trancha la gorge. Il tomba à terre et regarda Bolan d'un air ahuri, puis au bout de quelques secondes, comme le sang n'apportait plus d'oxygène au cerveau, sa vue se brouilla. Il

mourut sans avoir pu émettre le moindre son.

Mais Yung Ho, en poste à côté du camion, avait perçu le bruit des corps qui tombaient au sol. Il se raidit et approcha la main du Sig qu'il avait à la ceinture, caché sous un pan de sa chemise.

— Chut, Yung Ho, c'est moi ! fit l'Exécuteur.

— Qu'est-ce que vous faites là dit Yung Ho. Soyez prudent, les Triades sont montées sur le bateau.

— Je sais. Une fusillade a éclaté là-haut. Il faut que je retourne m'en mêler.

— Je veux venir avec vous.

— Non, c'est impossible. Ce qu'il faut faire, expliqua Bolan, c'est repartir immédiatement avec le camion pour que personne ne puisse charger la marchandise ni battre en retraite.

— Mais...

Emporté par sa fougue, le jeune homme voulait participer au combat. Bolan l'interrompt :

— Je compte sur toi, Yung Ho.

Le Chinois hocha la tête, monta dans la cabine du camion et démarra. Il baissa la vitre, puis se penchant à l'extérieur, murmura :

— Bonne chance.

Bolan regagna sa voiture à toutes jambes. Il souleva le hayon et en sortit une caisse rectangulaire. A l'intérieur : un Barrett M98 B équipé d'une lunette avec vision nocturne. Une merveille. Un fusil de sniper capable d'envoyer une balle de 338 Lapuma magnum au cœur d'une cible à sept cent cinquante mètres.

Il referma le coffre, plongea le bras à l'intérieur de la voiture et prit le walkie-talkie sur le siège du passager qui lui permettrait de suivre le déroulement des opérations comme une pièce radiophonique.

Au moment où il se retourna, il entendit une nouvelle rafale d'arme automatique. Il reconnut le lourd toussotement d'un canon qui crache le plomb : on avait affaire à une arme de guerre de gros calibre. Les mafieux ne faisaient plus semblant. La guerre était déclarée.

Il courut l'arme à bout de bras, penché en avant. Il avait retiré sa veste et son pantalon de costume. Il était maintenant vêtu de sa sinistre combinaison noire avec un bonnet noir sur la tête comme un commando.

Quatre cents mètres environ le séparaient du *Nanchong City*. Une furieuse fusillade avait éclaté sur le navire. Les détonations des armes à feu étaient suivies par les bruits métalliques des balles qui ricochaient sur les containers.

Il entendit la voix de Taylor qui sortait de son talkie-walkie et qui gueulait :

— Mais qu'est-ce que vous foutez ? Qui vous tire dessus ?

Et Gary, furieux, qui lui répondait :

— A ton avis ? C'est les Chinois. Vite on a besoin de renforts.

— On arrive, répondit Taylor.

Bolan aurait été très surpris si le chef de gang de l'East End avait eu le courage de se porter lui-même au secours de ses complices.

Et effectivement, à peine deux secondes plus tard, Taylor ajoutait :

— La voiture numéro deux ? Vous m'entendez ? Bob, t'es là ?

— Je suis là, chef.

— Allez vite sur le bateau, ça chauffe pour Gary et allez-y armés.

— Il y a combien de Chinois ? demanda Bob.

— Je ne sais pas, tu verras bien quand tu compteras les cadavres, répliqua Taylor, exaspéré.

— Et nous, qu'est-ce qu'on fait ? demanda le chauffeur de Taylor en se tournant vers son patron.

— On attend, Greg, ça ne se voit pas ?

— Il y a mon frère là-haut, chef. Et je me dis qu'ils ont peut-être besoin d'aide.

— On ira en renfort quand je le déciderai, Greg, conclut Taylor.

Bolan arriva au pied d'une grue sur rails juste devant le cargo. Personne ne l'avait vu. Il songea que depuis la cabine, il aurait un poste d'observation idéal. Il pourrait surveiller les allées et venues des hommes de Taylor et suivre la bataille qui se déroulait sur le pont du *Nanchong City*.

La petite bruine londonienne qui tombait sans relâche n'améliorait pas sa visibilité. Entre les containers bleus, rouges, orange, alignés de façon symétrique se livrait une partie de cache-cache mortelle. Les hommes qui s'affrontaient ressemblaient à des jouets fous dans un jeu de Lego.

Bolan aperçut deux Chinois qui pourchassaient un Anglais. Les deux Asiatiques étaient armés de hachoirs à viande. A travers sa lunette à vision nocturne, il put voir que les lames des ustensiles de cuisine étaient rouges de sang. Du sang humain. L'Anglais trébucha. Les Chinois le rattrapèrent. L'homme à terre leur lança son pistolet au visage. Il avait dû utiliser sa dernière cartouche. L'arme atteignit un des Chinois à la face mais le deuxième enfonça son hachoir dans l'épaule du pourri de l'East End. Bolan vit sa grimace dans la lunette. L'Anglais leva la main vers son agresseur qui lui trancha trois doigts d'un revers du bras. Bolan ajusta le Chinois. Il tenait le gars dans la cible dessinée sur sa lunette. Une croix, quelques cercles... il ne lui fallait rien de plus. Bolan sentit la phalange de son index se gonfler sur la détente du Barrett M98B, puis une balle de 338 magnum déchira le ciel pour aller faire exploser la tempe du tueur.

L'Exécuteur vit la brume rougeâtre qui s'élevait au-dessus des épais cheveux noirs du Chinois. Son complice plissa les yeux. Il se

tenait le front, là où le pistolet de l'Anglais l'avait atteint. Il se plaqua contre un des containers et chercha de droite et de gauche pour savoir d'où était parti le coup.

Il ne savait pas qu'il formait une cible idéale, là, les bras en croix contre la paroi de métal bleu. Bolan le mit en joue. Le trafiquant ne bougeait pas. L'Exécuteur visa le cœur.

Il vit le mafieux agité d'un ultime soubresaut. Le Chinois glissa lentement le long de la paroi, laissant une trace rouge visqueuse sur le fond bleu.

L'Anglais était resté allongé par terre. Il regardait, paralysé par l'horreur, ses mains sans doigts d'où s'écoulait le sang en abondance.

Bolan le reconnut. C'était un dealer qui se spécialisait dans les sorties d'école. Il aimait en rire, faire des plaisanteries. L'Exécuteur le plaça au centre de son viseur. La balle entra derrière la tête, soulevant la calotte crânienne et répandant son cerveau sur le sol.

La deuxième limousine pleine de pourris anglais arriva devant la passerelle et s'arrêta. Les quatre portières s'ouvrirent en même temps. Le chauffeur abandonna son volant et les trois passagers à l'arrière sortirent l'arme à la main. L'un d'eux était armé d'une kalachnikov, les autres de pistolets. A cette distance et dans l'obscurité, Bolan avait du mal à voir, mais il reconnut un Glock et un 48. Special. On pouvait être certain que leur arsenal ne se limitait pas à ça.

Il aurait été tentant de les descendre pendant qu'ils remontaient la passerelle. Mais Bolan ne voulait pas risquer de se faire repérer. Et il songea que les Chinois, déjà sur le bateau, se chargeraient de les affaiblir.

Il ne s'était pas trompé. A peine les mafieux anglais arrivèrent-ils sur le pont qu'une volée de balles les accueillit. Le premier reçut 9 mm de plomb en pleine tête. Son crâne explosa comme une pastèque trop mûre. Les trois autres battirent immédiatement en retraite et se réfugièrent derrière un container.

— Faites attention qu'ils ne passent pas par-derrière en contournant le container ! cria un Anglais.

Des hommes couraient en tous sens dans ce dédale en faisant feu sur tout ce qui bougeait. La mort était devenue un jeu de hasard au cœur d'un labyrinthe de métal.

Comme un détachement de trois Anglais partait se poster au coin du container bleu pour ne pas être pris à revers par les Chinois, Bolan les mit en joue. Il visa entre les omoplates du troisième qui hésitait à se joindre aux deux autres.

Il appuya sur la détente, vit sa victime projetée en avant, levant les bras au ciel. L'homme avait lâché son pistolet. Les deux autres se retournèrent. Ils ne comprenaient pas d'où était parti le coup. Ils se collèrent contre le container. A ce moment-là, les Chinois

débouchèrent au coin du rectangle de métal. Le chef des Anglais ne s'était pas trompé. Les membres de Triades voulaient les prendre entre deux feux.

Bolan changea de cible : il visa un Chinois cette fois. Le coup partit, la balle de 338 magnum fendit l'air à une vitesse prodigieuse et vint dessiner un trou rouge sur le front du premier Chinois. Celui-ci dodelina de la tête puis tomba en arrière. Personne n'avait encore tiré. Les Chinois et les Anglais ne comprenaient plus rien. Mais ils n'avaient pas le temps de se poser des questions. Une fusillade d'une violence inouïe éclata alors. Un des deux Anglais fut criblé de balles. Il se mit à danser comme un pantin sous l'effet des impacts successifs. Il avait dû être touché quinze fois.

Miraculeusement pour lui, l'autre n'avait rien. Il ouvrit le feu à son tour, tuant un Chinois sur le coup et blessant un deuxième. Comme cet Anglais était seul face à trois autres combattants, Bolan décida de rétablir momentanément l'équilibre. Alors que les Chinois battaient en retraite, il visa le cœur de celui qui se trouvait devant les autres et appuya. Le fusil de sniper Barrett M98B ne décevait jamais : le mafieux mourut avant de heurter le sol. Il tomba sur le dos et fit trébucher celui qui le suivait immédiatement. L'Anglais se retourna, il pensa que ses camarades étaient venus lui porter secours. Personne. Il tira à son tour, en reculant. Mais une balle chinoise l'atteignit à l'épaule. Il grimaça de douleur. Il fit un effort désespéré pour appuyer de nouveau sur la détente de son Glock, et vit un autre Chinois qui tombait devant lui. Il ne savait pas que c'était Bolan qui l'avait abattu depuis la grue, sur le quai.

Il recula jusqu'au coin du container pour se réfugier auprès de ses complices. A leur place, il trouva cinq Chinois. Les Anglais étaient tous morts, leurs cadavres jonchaient le sol. Le mafieux de l'East End essaya encore une fois de relever le canon de son arme. Une étoile de métal fendit l'air pour venir se ficher dans sa gorge. Puis l'homme qui commandait ce groupe de pourris s'avança et avec un couteau lui trancha la gorge. L'Anglais tomba de tout son long dans des gargouillements qui firent office de dernières paroles.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant, Chang ? demanda un des membres des Triades.

— On ne peut pas repartir sans la drogue.

— Où est l'équipage ?

— Je crois qu'ils sont avec le capitaine dans sa cabine.

Bolan était tenté de tirer sur le groupe de Chinois. Mais il préféra attendre. Il savait que les Anglais survivants étaient coincés dans une bataille avec les membres de l'équipage.

Bolan entendit la voix de Taylor qui sortait du talkie-walkie.

— Gary ? Gary ? Qu'est-ce qui se passe ? Répondez !

Gary ne pouvait pas répondre, il était mort. Ce fut une autre voix qui s'en chargea.

— Il nous faut de l'aide, Boss, et vite. On est assiégés par l'équipage dans la cabine du capitaine.

— Où est Gary ?

— Je ne sais pas.

— Vous avez la dope ?

— La dope ? Tu rêves, Boss. On récolte du plomb ici, pas du pavot. Je ne comprends même pas ce qui se passe. Sauf qu'on va tous y passer. Envoyez-nous de l'aide.

L'Exécuteur baissa le canon de son fusil. Inutile de tuer Chang tout de suite, le lieutenant des Triades allait repartir à l'assaut des cabines pour récupérer son héroïne. L'Exécuteur savait qu'ils s'entretueraient. Ce n'était que la première phase de la bataille qui s'achevait.

CHAPITRE X

Taylor éteignit son talkie-walkie. Il se tourna brièvement vers Kelly Smith sans rien dire. Elle le regarda avec un visage impassible. Il tapota l'épaule de son chauffeur.

— On se tire ! dit-il.

— Mais, Boss, et les copains, le message de...

— Tu m'as entendu ? On se tire. Et en vitesse.

Le chauffeur hésita encore une demi-seconde. Taylor sortit un pistolet automatique de sa poche et le braqua sur la nuque du conducteur.

— On se tire, pour la troisième et dernière fois, tu piges ? On a perdu la partie, je ne sais toujours pas comment ni pourquoi. Si tu veux crever avec les autres, tu me laisses les clés de la voiture et t'y vas ; ou, si ça t'arrange, je te flingue tout de suite, tu perdras moins de temps. Maintenant, démarre !

Kelly Smith n'avait toujours rien dit. Les deux hommes assis à l'avant de la voiture eurent le sentiment d'être des lâches et d'abandonner leurs camarades dans la bataille. L'atmosphère était de plomb dans l'habitacle de la Lexus noire.

Le chauffeur vit du coin de l'œil son complice qui longea subrepticement la main sous la veste de son costume. Il comprit immédiatement qu'il était tenté de flinguer le boss et de repartir au combat. C'était de la folie. Le chauffeur posa la main sur l'avant-bras du garde du corps et hocha la tête, comme pour lui faire comprendre que Taylor ne perdait rien pour attendre.

Puis il tourna au coin d'un hangar et s'arrêta.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-il.

Les corps de Trevor et de son complice étaient allongés devant eux, à l'endroit où ils avaient essayé de prendre d'assaut le camion conduit par Yung Ho. Là où l'Exécuteur les avait laissés.

— T'arrête pas, ça sert à rien, fit Taylor après avoir reconnu les corps.

Puis, il ajouta d'un air songeur :

— Vous savez quoi, les gars ? Il y a un traître parmi nous.

A une cinquantaine de mètres derrière eux, ils entendirent de nouvelles détonations.

Le lieutenant de Chang se tourna vers son chef :

— Tu sais où est la drogue. Le mieux serait de prendre le chargement, dis à Yung Ho d'approcher le camion. On en ramène un maximum et...

— C'est impossible, fit Chang en l'interrompant.

— Et pourquoi ?

— Parce que je sais que le chargement d'héroïne est caché dans des jouets, des pandas en peluche, et des briques de mah-jong, mais je ne sais pas dans quel container. C'est le capitaine qui devait me dire ça.

Le lieutenant de Chang, Meng, jeta un coup d'œil alentour. Ils étaient perdus au milieu d'une ville entière composée de containers de toutes sortes.

— Et où se trouve le capitaine ? demanda-t-il.

— On va aller voir dans les deux endroits les plus évidents : sa cabine et la salle de commandement.

— Très bien.

— On se divise en deux groupes, pour ne pas tomber dans une embuscade, ajouta Chang.

Puis il désigna deux hommes.

— Toi, tu seras l'éclaireur de notre groupe.

— Bien, répondit l'homme en inclinant la tête comme un robot.

— Et toi, ajouta Chang, tu seras l'éclaireur du groupe de Meng. Vous avancez deux allées plus loin.

Bolan vit le groupe se scinder en deux. Un guerrier de son expérience n'avait pas besoin d'un dessin pour comprendre ce qui se mettait sur place. Il décida de laisser faire pour le moment. Il était en mesure de leur couper la retraite et de les tirer comme des lapins quand ils reprendraient la passerelle pour sortir du cargo.

Les Chinois progressèrent lentement et prudemment sur le pont. Ils se dirigèrent vers l'ensemble des cabines et salles de contrôle du vaisseau qui formait comme un immense immeuble posé au bout d'une péniche démesurée. Quand soudain ils s'arrêtèrent. Des coups de feu venaient d'éclater à l'intérieur du bâtiment.

Simultanément Chang et Meng firent signe à leurs hommes d'attendre.

A l'intérieur, les Anglais, coincés dans la cabine du capitaine par l'équipage avaient tenté de faire une sortie. Une fusillade avait éclaté dans le couloir. Ils avaient été refoulés par les tirs nourris des cinq marins. Deux Sri Lankais, deux Coréens et un Chinois de Taïwan.

Un des Anglais avait été légèrement blessé au cours des échanges de tirs.

— Bon, ça suffit maintenant, fit-il. Martin ! Amène-moi ce capitaine !

L'officier de marine était attaché à une chaise, les mains derrière le dos. Il avait le visage tuméfié, sa lèvre inférieure saignait, il lui manquait une dent et il avait l'œil gauche fermé en raison des coups que les mafieux anglais lui avaient donnés avec le canon d'un pistolet.

Martin prit la chevelure du capitaine à pleine main et lui rejeta la tête en arrière.

— Ecoute-moi bien, le Chinetoque, dit-il. Tu vas dire à tes hommes de se barrer et de nous laisser sortir d'ici. T'as compris. Sinon, je te tranche la tête avec un canif.

Le Chinois ne réagit pas.

— Peut-être qu'il ne parle pas l'anglais, suggéra un des pourris.

— Un capitaine au long cours ? Tu te fous de moi ?

Le mafieux saisit les revers de la veste du capitaine et le secoua de toutes ses forces.

— Arrête, fit un de ses complices du nom de Craig, tu vas le tuer.

— C'est pas l'envie qui m'en manque.

Martin arma le chien de son pistolet et posa le canon contre le front du marin.

— J'ai une meilleure idée, dit Craig.

— J'écoute.

— On va s'en servir comme bouclier. Tu le fais passer devant, tu montres à ses hommes qu'il a un canon sur la tempe. Ensuite, on les oblige à jeter leurs armes et à se retirer.

— C'est risqué.

— Tu vois une autre solution ?

— Et puis, ça nous oblige à abandonner la drogue. Je me disais que s'ils n'ont pas appelé la police en renfort, c'est qu'ils sont tous dans le coup. Ils savent tous qu'il y a de la dope dans ce cargo, et ils ne veulent pas se faire prendre.

Juste à ce moment-là, une violente fusillade éclata dans le couloir de l'autre côté de la porte. Des cris retentirent. Des râles de douleur s'élevèrent, suivis de nouveaux tirs.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est Taylor ! C'est Billy ! s'exclama Martin, extatique. Ils viennent à la rescousse. Tu vois, ils ne nous ont pas laissés tomber. On est sauvés !

— Méfie-toi quand même.

Cet avertissement arriva trop tard. Martin avait ouvert la porte. Il fut immédiatement projeté en arrière, reçut le battant en pleine figure et sentit que sa pommette se cassait sous la violence du choc.

Il s'était lourdement trompé.

Ce n'était pas Taylor qui venait à la rescousse.

C'étaient les hommes de Chang et de Meng qui venaient de neutraliser l'équipage du navire.

Craig tira et toucha le premier Chinois qui s'était engouffré dans la brèche. Il l'atteignit à la hanche. Le blessé tourna sur lui-même, Craig appuya de nouveau sur la détente et lui envoya trois balles dans le dos. Le Chinois s'effondra dans les bras du complice qui le suivait

immédiatement se transformant en bouclier. Ce dernier leva son pistolet vers Craig tout en maintenant son frère d'arme contre lui pour se protéger. Il tira et atteignit Craig à l'œil gauche. La balle de gros calibre ricocha à l'intérieur du crâne avant de ressortir par le haut avec un plumeau de sang. Craig était mort.

Il ne restait plus que deux Anglais face à cinq Chinois. Le plus vieux des deux, un vétéran de la Guerre des Malouines dévoyé dans le crime, se rappela les conseils de Craig. Il pointa le canon de son revolver sur la tempe du capitaine et arma le chien.

— Du calme, tout le monde ! cria-t-il. Si vous faites le moindre geste, ajouta-t-il en s'adressant aux Chinois, je descends le capitaine.

Chang leva la main pour signifier à ses hommes de cesser le feu. Puis il décida de bluffer.

— Et qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, si tu le tues ?

Un sourire en coin se dessina sur les lèvres du vétéran. Il n'aurait pas dû être aussi sûr de lui. Il ne vit pas le mouvement d'un Chinois au fond de la pièce qui d'un geste furtif du poignet venait de lancer vers lui une étoile de combat.

La pointe se ficha dans le front de l'ancien soldat. Il regarda Chang bouche bée. Mais sa main se crispa sur la crosse du pistolet, l'index s'enroula autour de la détente et la balle partit, elle traversa la tête du capitaine, allant d'une tempe à l'autre avant de s'enfoncer dans le cadavre de Craig, avachi contre le mur.

Les coups de feu éclatèrent de toutes parts. Tous les Chinois tiraient en même temps. Le dernier Anglais debout n'eut même pas le temps de se servir de son arme. Une nuée d'abeilles de plomb venait de lui butiner la peau. Il reçut une décharge de kalachnikov en pleine poitrine et recula de cinq mètres avant de s'effondrer sur une table de contrôle, l'inondant de son sang.

Chang poussa un juron.

Il alla secouer le capitaine en lui ordonnant de ne pas mourir. Peine perdue. Il se tourna vers Meng, le visage défait.

— Et comment allons-nous trouver la drogue maintenant ?

Meng n'avait pas de réponse à cette question.

— Il va falloir évacuer le navire, ajouta Chang. Les flics vont bien finir par revenir.

Tous ses hommes le regardaient. Ils attendaient qu'il prenne une décision.

— Appelle Yung Ho, dit-il. Nous partons.

Ils se dirigèrent vers la passerelle, tandis que Meng tâchait de contacter Yung Ho sur son portable.

— Ça ne répond pas.

Ils arrivèrent devant la passerelle sous le regard de l'Exécuteur. Un sourire se dessina sur les lèvres de Bolan. Il comprit immédiatement

que ça ne tournait pas rond pour les mafieux des Triades.

Ils étaient cinq à repartir. Le camion n'était pas venu prendre le chargement. Bolan allait les liquider eux aussi. Il prit le premier en joue. Il ajusta son tir pour tenir compte de la trajectoire de la balle. A cette distance, avec le fusil qu'il avait entre les mains, il était impossible de rater sa cible. Le cœur du mafieux chinois était dans le viseur.

Bolan attendit qu'ils soient au milieu de la passerelle. Là, il libéra la balle de 338 magnum. A travers la lunette, il vit la brume rouge qui s'élevait de la poitrine du criminel et la grimace sur son visage. Le Chinois s'effondra.

Les autres Chinois s'accroupirent immédiatement et brandirent leurs armes.

Mais la passerelle ne les protégeait pas assez. Bolan prit le deuxième en joue. Il visa la tête cette fois. Au dernier moment, le Chinois se retourna. La balle heurta la rambarde et ricocha, blessant légèrement un autre Chinois au bras.

— Il ne faut pas rester groupés ! cria Chang. Remontez ! Remontez sur le pont !

Mais le blessé désobéit à ses ordres. Il sauta par-dessus le corps du camarade que Bolan avait abattu et dévala jusqu'au quai.

Chang leva son pistolet vers le fuyard et fit feu. Sa balle passa à quelques centimètres de la nuque du Chinois qui courait toujours.

— Qu'est-ce que tu fais ? cria Meng. Tu ne peux pas tirer sur un des nôtres.

— Il a désobéi ! répondit Chang en serrant les dents.

Il leva de nouveau son pistolet, mais Meng l'empêcha de tirer en lui assenant une droite à la mâchoire.

Bolan observa la scène sans réagir. Il voulait en savoir plus. Toute dissension au sein du Crime organisé fait plus de morts qu'une seule balle. Ou même que tout un chargeur.

Chang resta allongé sur la passerelle, stupéfait. Il porta la main à sa bouche et vit qu'il saignait.

— Toi aussi tu désobéis ? fit-il.

Puis sans attendre la réponse, il envoya trois balles dans la poitrine de son fidèle lieutenant qui avait aussi été un ami.

Sur le quai, le fuyard s'était retourné et avait vu la scène.

Bolan aurait pu le tuer facilement, mais il songea qu'il serait sans doute plus efficace de le laisser partir pour qu'il raconte à ses petits camarades la scène dont il avait été le témoin. Dans le milieu, ce genre de scène menait toujours à des purges sanglantes.

Bolan vit alors Chang qui remontait sur le *Nanchong City*. Il le suivit à la lunette. Quelques secondes plus tard, le Chinois disparut dans les entrailles du navire. Bolan songea qu'il pouvait toujours l'attendre

depuis la cabine de la grue. Il ne comprenait pas encore ce que manigançait Chang.

Le Chinois se dirigea vers la cabine de commandement. Il fit un tas de papier sous le bureau, puis alluma un briquet. Il approcha la flamme des documents officiels et vit avec satisfaction toute cette paperasse s'enflammer.

Puis il descendit dans la salle des machines et déversa de l'huile et du mazout sur le sol. Il dessina une longue ligne entre l'escalier menant au pont et les machines en laissant s'échapper un filet de matière inflammable d'un bidon. Il alla à reculons jusque vers la sortie. Il alluma son Zippo encore une fois et le laissa tomber dans les flaques d'essence. Il remonta les marches de l'échelle le plus vite possible et se retrouva sur le pont.

Chang ne voulait pas reprendre la passerelle pour quitter le navire. Il craignait que le sniper qui leur avait causé d'aussi lourdes pertes soit encore là en embuscade. Il se dirigea vers un des canots de sauvetage à l'autre extrémité et commença à le détacher.

Bolan vit les flammes à travers les fenêtres de la salle de commande. Il comprit que le seul Chinois encore vivant à bord du *Nanchong City* sabordait le navire en provoquant un incendie. L'Exécuteur ne voulait pas se retrouver coincé dans la cabine de sa grue. Les pompiers et la police finiraient forcément par arriver et très bientôt. L'isolement de ces quais avait permis à la bataille de se dérouler. D'autant plus que tout s'était passé en une dizaine de minutes à peine. Mais très vite, une épaisse fumée noire allait s'élever dans le ciel, il était aussi à prévoir que plusieurs explosions éventreraient le navire.

Il mit le Barrett M98 B sur son épaule et redescendit les échelons jusqu'au quai.

De l'autre côté du bateau, Chang avait fait tomber un canot sur la surface de la Tamise en provoquant un spectaculaire jet d'eau sale. Il se laissa glisser le long d'un filin, puis s'aida d'une rame pour s'éloigner de la coque et produisit un effort prodigieux pour se camoufler dans le silence et l'obscurité de la Tamise.

Les flammes éclairaient maintenant la salle des commandes de l'intérieur. Elles allaient bientôt gagner les cabines. Dans la salle des machines, c'était l'enfer qui se déchaînait, mais personne ne le savait encore.

Bolan arriva au bas de la grue. Il courut le long du quai et arriva à la poupe du bateau. Une odeur de brûlé se répandait déjà dans l'atmosphère. Dans la salle des commandes, les vitres avaient explosé sous la pression des fumées et une boule de feu s'échappa du haut du cargo comme un gros nuage noir et orange qui éclaira la nuit.

Grâce à cette lumière, Bolan put apercevoir la silhouette d'un canot

et un Chinois qui ramait vers la rive opposée.

Il devina que c'était l'homme qui avait abattu un de ses camarades sur la passerelle.

Depuis son embarcation, le Chinois aussi avait aperçu Bolan. Il arrêta de ramer. Ils restèrent un long moment à s'observer dans l'obscurité. Puis le long gémissement d'une sirène résonna dans le ciel. Les pompiers, ou la police. Ou les deux.

Bolan resta encore une seconde à regarder le mafieux qui s'éloignait dans son canot de sauvetage.

« Tu es un homme mort », songea l'Exécuteur.

CHAPITRE XI

Taylor aussi était un homme mort. Il n'avait plus aucun pouvoir, sa garde rapprochée avait été décimée. Il avait perdu la bataille et la guerre. Mais Bolan se méfiait de la capacité des pourris à renaître de leurs cendres.

Le Guerrier retrouva sa voiture, rangea le Barrett M98 B dans le coffre et vérifia que le Desert Eagle et le Beretta 93-R étaient chargés et en bon état de fonctionnement.

Il prit la direction du Lord Nelson. L'Exécuteur savait qu'il ne supprimerait pas tous les mafieux, mais la mort de Taylor était devenue indispensable. Elle susciterait de surcroît une guerre de succession extrêmement nocive à l'organisation de tous les mafieux de l'East End.

Il était 5 heures du matin quand il arriva devant le pub. Le jour ne s'était pas encore levé.

Bolan gara la voiture et se dirigea vers la porte. Le bar était quasiment vide, l'atmosphère qui y régnait plutôt sombre.

Taylor était assis à sa place habituelle, mais il ne buvait pas.

— Tiens, fit-il quand Bolan entra dans le pub. Notre cher ami italo-américain, M. Angelo Di Pasquale en personne.

L'adversité était palpable dans ce pub. Bolan avançait lentement vers la table de Taylor. Il sentit la présence du barman derrière lui. Le chef mafieux était entouré de Greg, le chauffeur qui l'avait ramené, et de Johnny, qui lui avaient reproché tous les deux d'abandonner leurs camarades.

Kelly Smith fit son apparition à ce moment-là; sortant de l'arrière-salle et s'adossa au bar.

— On ne peut pas dire que cette soirée a été un succès retentissant, n'est-ce pas..., Di Pasquale, fit Taylor, avec une hésitation perceptible.

— Nous avons dû mal calculer notre coup, répondit Bolan en haussant les épaules. J'ai rempli ma partie du contrat. Je crois que vous devriez mieux entraîner vos hommes.

— C'est comme ça que vous voyez les choses, Di Pasquale ? Angelo Di Pasquale ? demanda Taylor toujours en insistant lourdement sur le faux nom de l'Exécuteur.

Bolan resta sur ses gardes. Il évaluait ses chances dans le combat qui s'annonçait.

— Asseyez-vous, Di Pasquale, fit Taylor.

Bolan obtempéra. Il n'avait pas le choix.

— Nous avons reçu récemment un coup de fil des Etats-Unis, reprit Taylor.

L'homme à sa droite, Greg, sortit un Glock et le pointa sur la poitrine de l'Exécuteur.

— Qui êtes-vous, exactement ?

— Je m'appelle Angelo Di Pasquale, comme je vous l'ai toujours dit, répondit l'Exécuteur. Et...

— L'heure n'est plus aux petits jeux, hurla Taylor. Vous êtes un imposteur. Nous le savons. Angelo Di Pasquale a été retrouvé mort dans son appartement à Chicago, hier soir, alors que nous affrontions les Triades : Je répète la question. Qui êtes-vous ? Un flic infiltré ?

— C'est bon, fit Bolan. Vous gagnez.

Taylor et ses deux acolytes restaient pendus à ses lèvres.

— Je suis...

L'Exécuteur ne finit pas sa phrase. Il bascula sur sa chaise en arrière et souleva la table devant lui d'un violent coup de pied.

Elle heurta les trois mafieux assis en rang d'oignons et souleva le bras de Greg, qui tira mais dont la balle alla se perdre dans le plafond.

Bolan plongea la main sous le revers de sa veste et la ressortit armée du Desert Eagle, il visa Greg. La balle passa au-dessus de la tête. Il tira de nouveau, cette fois avec plus de succès. La deuxième balle de calibre 50 déchiqueta la main du gangster anglais. Le Glock qu'il brandissait un peu plus tôt tomba de lui-même. Greg n'avait plus qu'un moignon sanglant au bout du bras.

Taylor était tombé sur le côté et Johnny essayait de se saisir de son arme.

L'Exécuteur partit en roulade arrière, à la force de ses abdominaux. Il sentit un souffle chaud accompagné d'un sifflement à quelques centimètres à peine de sa joue. Le barman s'était saisi d'une arme à feu et venait à la rescousse des pourris.

Du coin de l'œil, Bolan vit Kelly Smith qui sortait à son tour un pistolet automatique de la ceinture de sa jupe.

Mais, au lieu de le pointer vers Bolan, elle mit en joue le barman. Bolan plissa les yeux. Il était déjà en trépied prêt à se défendre face à la jeune Anglaise. Il entendit la détonation une fraction de seconde avant d'appuyer sur la détente. Il s'arrêta juste à temps. La balle de Kelly Smith avait traversé la gorge du barman. Celui-ci partit à reculons en titubant, essaya de se rattraper à une étagère et fit tomber deux douzaines de bouteilles qui se brisèrent en mille éclats de verre. Les alcools et les liqueurs se répandirent en cascade sur le sol. Il glissa. Elle tira de nouveau, dans la poitrine, cette fois. Et il fut projeté à un mètre. Un jet de sang sortit de sa cage thoracique et se mêla aux alcools pour former un cocktail inédit. Il retomba les bras en croix.

Puis une autre détonation répondit au deuxième tir de Kelly Smith. C'était Johnny qui avait enfin pu mettre la main sur son arme et prenait

la jeune femme pour cible. Bolan entendit l'Anglaise crier. Il la vit grimacer et plonger derrière le bar pour se mettre à l'abri.

Le Guerrier ouvrit le feu sur le pourri. La table derrière laquelle il s'était barricadé dévia la trajectoire de la balle du Desert Eagle, qui alla s'enfoncer dans le plâtre du mur. Un bloc s'en détacha, qui heurta Taylor sur la tête.

Il était allongé sur le flanc. Comptant sur la protection de ses hommes, le chef mafieux n'était que très rarement armé. Il tendit le bras vers la main déchiquetée de Greg qui gisait inconscient à quelques centimètres de lui, et essaya de retirer les bouts de chair et d'os encore attachés à la crosse pour se servir du Glock.

Johnny tira sur Bolan maintenant que Kelly était hors de portée. D'autant que le faux Di Pasquale représentait un plus grand danger. Johnny était un bon tireur, sa balle effleura l'Exécuteur, déchirant le haut de la manche de son costume. Bolan répliqua. Mais Johnny s'était jeté derrière le corps inerte de Greg. Ce n'était toutefois pas assez pour arrêter les balles d'un Desert Eagle. La première traversa la cage thoracique de Greg et fit exploser la clavicule de Johnny. Bolan vit le visage de son adversaire déformé par la douleur. Johnny releva son arme, sous l'aisselle de Greg. C'était comme si ce dernier avait soudain deux têtes et trois bras. Mais le pourri ne fut pas assez rapide. Le Guerrier avait tiré une deuxième balle de Desert Eagle. Celle-ci fit exploser la tête de Greg et entra dans l'œil gauche de Johnny, le tuant sur le coup. On aurait dit que son visage était maquillé, ou qu'un corbeau lui avait picoré le globe oculaire.

Greg et Johnny étaient désormais assis l'un sur l'autre comme deux vieux pantins oubliés sur une étagère. Sauf que ces deux poupées de chiffon étaient couvertes de sang.

Taylor avait profité de la fusillade pour ramper de l'autre côté du bar, armé du pistolet de Greg et avait surpris Kelly Smith.

Il lui mit le canon du Glock dans la bouche et lui fit signe de se taire.

— Alors toi aussi, t'essaies de me flinguer maintenant ? Qu'est-ce que t'es, salope ? Une flicesse ? On t'a payée pour me buter ? siffla-t-il aux oreilles de la jeune femme.

Puis élevant la voix, il s'adressa à l'Exécuteur de l'autre côté du bar.

— Hé ! toi ! Ecoute-moi bien. Tu ne voudrais pas avoir la mort d'une jolie fille sur la conscience, non ? cria-t-il. J'ai le canon de mon pistolet dans sa bouche. Et mon doigt sur la détente. Le moindre geste, le moindre bruit suspect, sa jolie petite tête va exploser, il va y avoir de la cervelle au plafond. Compris ?

— Compris, répondit Bolan.

Taylor saisit la chevelure de Kelly à pleine main et l'attira vers lui.

Le canon du Glock heurta le fond de la gorge de la jeune fille qui s'étrangla et se mit à tousser.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria l'Exécuteur.

Il ne pouvait pas voir la scène de l'autre côté du bar.

— Ne t'inquiète pas, fit Taylor. Rien de grave. Elle a juste avalé de travers. Fais glisser ton arme sur le parquet. Là, jusqu'au bar, pour que je la voie.

L'Exécuteur hésita.

— Allez ! vite ! Ou je lui envoie neuf millimètres de plomb dans la gueule et ça va être encore plus dur à digérer.

Bolan prit le Desert Eagle par le canon et le fit tourner sur le sol jusqu'à ce qu'il arrive à la hauteur du bar.

Il avait encore le Beretta 93-R sur lui, mais il savait qu'il ne pouvait pas s'en servir sans risquer de blesser ou tuer Kelly Smith.

Il était maintenant intrigué par l'identité de cette jeune femme. Quelques heures auparavant, il la considérait comme une vulgaire fille à mafieux, une groupie pour criminels. Il se rendait compte qu'il s'était trompé. Ou plus exactement que Kelly l'avait trompé comme tous les autres, en cachant bien son jeu. En cela, ils se ressemblaient. Elle ne s'appelait peut-être pas plus Kelly Smith qu'il ne s'appelait Di Pasquale.

— Tu vas te lever lentement, dit Taylor, et nous allons nous faire face de part et d'autre du bar. Tout doucement, sans s'affoler. N'oublie pas que je tiens toujours mon arme au fond de sa bouche.

Quand ils furent debout, Taylor plaqua Kelly Smith contre lui, il lui passa un bras autour de la gorge, puis après avoir retiré le canon de sa bouche, le posa contre la tempe de la jeune femme.

— Ces pistolets partent tout seuls, fit-il à Bolan, alors fais attention. Moi je suis foutu, ça ne me dérange pas de vous emmener en enfer avec moi.

Bolan restait parfaitement calme. Mais il ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter pour la jeune femme. L'Exécuteur vit qu'elle avait été blessée à l'épaule et que la manche de son chemisier était trempée de sang et lui collait à la peau. Il fallait d'abord gagner du temps.

— Qu'est-ce que tu veux, Taylor ?

— D'abord, je vais essayer de sauver ma peau, répondit le mafieux. Il me reste peu de chances, mais je vais tout tenter jusqu'au bout. Ensuite, j'aimerais bien savoir qui tu es. Et toi aussi d'ailleurs, fit-il en appuyant de toutes forces le canon de son pistolet contre la tempe de Kelly.

Bolan craignit qu'il ne perde le contrôle de son arme et que le coup parte tout seul.

— Vous êtes de mèche ? demanda Taylor. Vous vous êtes arrangés pour me détruire, espèces de salauds.

— Je n'avais jamais vu cette femme avant d'entrer dans ton pub, dit Bolan.

Taylor émit un ricanement sarcastique.

— De toute manière, ça n'a plus d'importance maintenant.

Soudain, Taylor sentit le corps de Kelly Smith qui lui glissait entre les bras. Ses jambes cédaient, comme si elle s'évanouissait. Mais en même temps, elle adressa un regard à Bolan lui indiquant qu'il ne s'agissait que d'une ruse.

Taylor essaya de la maintenir debout, pour se servir de son corps comme d'un bouclier. Mais il était empêtré de son pistolet, et il manquait de force. Il la maintenait sous les aisselles en essayant de la relever.

Toutefois, le pourri n'était toujours pas suffisamment exposé pour que Bolan tente de lui tirer dessus avec le Beretta 93-R sans risquer de blesser Kelly Smith.

Tout d'un coup, la jeune femme se redressa, elle se déhancha légèrement et de la paume de sa main assena un violent coup entre les jambes du gangster. Il eut une grimace grotesque, puis sentit une douleur glaçante dans tout le bas-ventre. Il se cassa en deux, et ce fut à ce moment-là qu'elle redressa son coude, l'atteignant sous la mâchoire.

La tête de Taylor partit en arrière. Kelly Smith enchaîna avec un deuxième coup de coude au plexus. Mais le doigt du mafieux se crispa sur la détente de son pistolet. La balle partit toute seule et traversa le pied de l'Anglaise qui s'effondra sur le sol.

Taylor pivota sur lui-même et mit en joue Bolan qui s'élançait vers lui. Trop tard, la balle passa au-dessus de l'Exécuteur. Taylor reçut la tête de Bolan dans l'estomac, comme un boulet de canon, le truand en eut le souffle coupé et, parti en arrière, il se fracassa le dos contre le bar.

Il tira encore une fois, mais c'était sans espoir. Cette fois, la balle se logea dans la moquette.

Bolan appuya son avant-bras contre la gorge de Taylor. Le mafieux devint bleu. Il regarda l'Exécuteur avec des yeux exorbités. Celui-ci vit à son expression de terreur qu'il se rendait. L'autre laissa tomber son pistolet à terre.

Bolan se redressa et donna un coup de pied dans l'arme qui alla rouler à l'autre bout du bar.

— Allonge-toi, face contre terre, mets les deux mains sur la tête et ne bouge pas, ordonna le Guerrier. Au moindre geste je te mets une balle dans la nuque.

Puis l'Exécuteur se porta auprès de la jeune Anglaise et lui enleva sa chaussure. La balle avait brisé plusieurs os du pied. La douleur devait être extrêmement pénible, pourtant la jeune femme serrait les

dents sans se plaindre. Quelques gouttes de sueur perlaient sur son front. La blessure à l'épaule était moins grave, même si elle allait en garder une vilaine cicatrice.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— J'allais vous poser la même question, répondit l'Exécuteur.

— Très bien, je vais commencer les présentations, fit-elle. Joan Hills, du National Crime Squad, en mission spéciale. A vous, maintenant, et ne me dites pas que vous vous appelez Angelo Di Pasquale.

— Gagné, répondit Bolan avec un sourire. Matt Johnson, du F.B.I. en mission spéciale.

— Décidément vous avez du mal à dire la vérité. Comment voulez-vous que je vous croie ?

— Et si je vous dis que je vous ai sauvé la vie, fit Bolan, vous allez me croire.

Kelly Smith baissa les yeux. Un sourire timide éclaira son visage.

— C'est bon, c'est vous qui gagnez cette fois, dit-elle.

— Il vous faut une ambulance, déclara Bolan. Je vais appeler les services de secours.

Il se dirigea vers les vieilles cabines téléphoniques au fond du pub, quand il perçut un mouvement derrière lui. Il se retourna à la vitesse de l'éclair. Le barman, qui n'était plus qu'une masse de chair sanguinolente, avait rampé jusqu'au Desert Eagle.

Il le tenait à bout de bras et visait Bolan. L'Exécuteur fit un bond de côté. Il roula sur lui-même, et plongeait la main sous sa veste pour sortir le Beretta 93-R et riposter. Le mafieux dirigea alors son canon vers Kelly Smith. Bolan avait sorti son arme, il tira sans viser, sans perdre une seconde. Une rafale de trois balles alla broyer le poignet du barman. Il tira une dernière fois. Taylor s'était relevé à ce moment, il espérait profiter de la confusion créée par cette dernière fusillade pour prendre la fuite.

Mais la dernière balle du barman l'atteignit en plein milieu du front. Kelly Smith et Bolan virent sa tête partir en arrière. Il était bouche bée et ses yeux sans vie regardèrent vers le ciel avant qu'il ne s'effondre inerte, face contre terre.

— Non ! cria Kelly Smith.

Bolan tourna sur ses talons. Le barman vivait encore, il rampait en direction de Kelly Smith comme un monstre sorti des abysses. Bolan appuya de nouveau sur la détente. La balle entra dans la nuque. Un jet de sang s'échappa de la bouche du blessé et il s'immobilisa, raide mort.

— Vous n'avez rien ? demanda Bolan à Kelly Smith.

— Rien de plus, répondit-elle avec un petit sourire froissé.

Bolan se dirigea de nouveau vers le téléphone et composa le

numéro des services d'urgence.

— Ça faisait deux ans que j'avais infiltré l'organisation de Taylor, expliqua Kelly Smith. C'est un beau gâchis. On allait pouvoir l'arrêter, le juger et en apprendre plus sur le Crime organisé dans l'ensemble de Londres.

— Je suis désolé pour vous, répondit Bolan. On ne pouvait pas faire autrement.

Quelques secondes plus tard, la sirène d'une ambulance retentit à quelques rues de là.

— Excusez-moi, fit l'Exécuteur, il faut que je m'éclipse. Je dois... continuer ma mission.

La jeune femme hocha la tête.

Elle jeta un regard circulaire sur la scène de carnage dans le pub. Puis elle demanda :

— Comment pourrais-je vous recontacter si...

Elle ne finit pas sa phrase.

L'Exécuteur avait déjà disparu.

CHAPITRE XII

Il y a un traître parmi nous, déclara le Maître de la Loge.

Yung Ho sentit son sang se glacer. Avait-il été découvert ? Il avait le sentiment que le regard du Maître d'Arts Martiaux s'appesantissait sur lui. Il fit un effort surhumain pour ne pas baisser les yeux et rester imperturbable. Le Maître de l'Encens était parfaitement immobile, telle une statue.

Ils étaient assemblés en demi-cercle, derrière leur table. Les initiés de la Triade étaient assis devant, sur des chaises.

— Nos ennemis de l'East End ont été prévenus de l'arrivée de la cargaison d'héroïne, expliqua le Maître d'Arts Martiaux. C'est la triste confirmation d'une information qui nous est parvenue de Taïwan. Elle vient du Très Grand Maître lui-même. Nous avons été infiltrés par un flic, conclut-il en sifflant entre ses dents.

Un frisson parcourut l'assemblée.

— L'homme sera rattrapé, affirma le Maître de l'Encens.

— Et il subira le châtiment des traîtres, ajouta le Maître d'Arts Martiaux.

Tous hochèrent la tête, partagés entre le désir de vengeance et la peur qu'éveillait en eux la perspective de cette terrible exécution.

— Un homme, un seul, a fui le combat, continua le Grand Maître. Un homme que j'aimais comme mon fils et qui avait toute ma confiance. Un homme que j'avais moi-même fait entrer dans les Triades. Et auquel j'ai confié une mission et une position de grande importance. Cet homme, ce lâche, ce traître s'appelle Chang.

Cette fois, ce fut un murmure de consternation qui s'échappa de l'assemblée. Ça paraissait impossible. Chang était un des meilleurs soldats de la loge.

— Chang n'est pas venu ici s'expliquer de son échec. Nos réseaux de renseignements nous ont permis de savoir que Chang était le seul à avoir survécu au désastre de Broad Point.

Une voix s'éleva alors du fond de la salle. Tous les mafieux se retournèrent.

— Grand Maître, permettez-moi de parler.

— Je t'écoute, répondit le Grand Maître au vieillard qui venait de demander la parole.

Tous sauf Yung Ho l'avaient reconnu. Et tous devinaient ce qu'il allait dire. C'était un vieux Chinois, membre des Triades depuis plus de trente ans et dont l'aspect frêle cachait une cruauté spectaculaire. Trois longs fils blancs pendaient de son menton et lui servaient de barbe.

— Je refuse de croire à la culpabilité de mon fils, dit le vieux

Chinois. Je suis un membre de cette organisation depuis assez longtemps pour savoir que jamais Chang n'aurait trahi. Chang est mon fils, comment pourrait-il travailler pour la police ?

— Je comprends que tu sois en état de choc, Ping, concéda le Maître de l'Encens. Je conçois aussi que tu veuilles prendre sa défense. Comme tu l'as dit toi-même, c'est ton fils.

Puis, après un silence menaçant, il ajouta :

— Mais je ne voudrais pas que ton amour paternel ne t'égare. N'oublie pas que tu n'as qu'une seule famille désormais : la Triade.

— Je n'oublie pas, Maître, répondit le vieillard, en baissant les yeux.

— Même si Chang n'est pas forcément un policier, il a pu être retourné par la police, comme ça arrive souvent. Ton fils est un gros joueur, Ping. Il a de lourdes dettes.

— Je sais, Maître.

Yung Ho écoutait cet échange, fasciné, et soulagé à la fois.

Personne ne le soupçonnait, lui, d'être un traître, et d'autre part, il était convaincu qu'il devait livrer ces informations au géant au regard d'acier qui l'avait sauvé à la fois des mafieux anglais et des Triades dans lesquelles il allait se perdre.

— Si ton fils Chang te contactait, ordonna le Maître d'Arts Martiaux, s'il venait auprès de toi, ton devoir serait de le tuer de tes propres mains. Compte tenu des services que tu as rendus à cette Triade de par le passé, nous ne t'y obligerons pas. Mais tu devras nous signaler ses mouvements. Tu nous préviendras immédiatement. Tu as compris, Ping ?

— Oui, Maître.

— Sinon, tu seras considéré comme un traître au même titre que Chang.

Le vieillard hocha la tête une dernière fois.

— Mettez-vous tous en chasse, et ramenez-moi Chang, pour qu'il subisse le châtiment qu'il mérite, conclut le Maître de la Loge.

Les hommes se levèrent et quittèrent la salle. Ping avançait tête basse, à petits pas.

Yung Ho imita les autres. Arrivé dans la rue, il vit un groupe de cinq mafieux qui entouraient Ping, et il entendit l'un d'eux qui disait avec un sourire carnassier :

— Nous allons t'accompagner chez toi, Ping. Je suis sûr que le petit Chang va venir voir son cher papa.

Ping lui renvoya un regard haineux. Et, sans répondre, il se mit en route.

Yung Ho décida immédiatement de les suivre.

Il n'eut pas à aller très loin. Ping qui était un criminel endurci vivait au cœur du quartier chinois, juste derrière Leicester Square.

Les six hommes passèrent une porte et disparurent. Yung Ho nota l'adresse et appela immédiatement Bolan sur son portable.

— J'ai assisté à de nouveaux développements extrêmement intéressants, déclara-t-il dès que l'Exécuteur eut décroché.

— J'écoute.

— Un des hommes de la Triade a survécu à l'attaque du cargo. Ils pensent avoir affaire à un indic de la police.

Bolan repensa à l'homme sur le canot de sauvetage qui s'était éloigné en lui lançant un regard de haine et de défi. Ça ne pouvait être que lui. Cependant, d'après ce qu'il avait vu des agissements de ce personnage, il était inimaginable qu'il soit un flic infiltré. Aucun flic ne se serait battu et n'aurait tué comme l'avait fait ce mafieux chinois. Bolan en déduisit que les Triades se trompaient. On n'avait pas affaire à un simple indic. Et l'Exécuteur savait lui-même que l'organisation avait été infiltrée, parce que Hal le lui avait dit. Mais il pensait que le véritable flic était encore dans la place, et qu'il allait bénéficier d'un moment de répit grâce à cette erreur des Chinois. Bolan savait parfaitement que la paranoïa des mafieux de tout bord les incitait toujours à commettre des erreurs de ce genre. On se méfiait de tout le monde et en particulier de ses proches.

— Très intéressant, en effet, répondit Bolan. Où es-tu ?

— Je suis devant l'appartement du père de Chang, celui qu'ils considèrent comme le traître. Cinq hommes l'ont escorté chez lui au cas où Chang viendrait demander l'aide de son père. Ce qui me paraît très improbable. Il sait qu'on l'y attendra.

— A moins que les Triades aient pris son père en otage et qu'ils ne le torturent pour faire venir son fils.

— Possible, concéda Yung Ho.

— Donne-moi l'adresse exacte. Je vais moi aussi surveiller l'endroit.

— Bear Street, derrière le cinéma Odeon.

— J'y serai dans quelques minutes.

Bolan mit un nouveau chargeur dans le Desert Eagle et un dans le Beretta 93-R. Il était prêt.

Il prit le volant de la Lexus de Taylor avec laquelle il avait disparu après la bataille dans le pub. Il l'abandonna momentanément dans un parking souterrain et rejoignit Yung Ho derrière le Wyndham's Theatre.

— Quel est le plan ? demanda Yung Ho en voyant arriver Bolan.

— On attend devant l'appartement de Ping.

— Vous pensez que Chang va venir chez son père ?

— Tout est possible, je pense en tout cas qu'il peut y avoir du grabuge. Ping va peut-être essayer d'échapper à ses petits camarades pour prévenir son fils du piège qu'ils lui ont tendu.

Ils se postèrent chacun à quelques mètres de la maison et

observèrent les fenêtres. Parfois, une ombre passait derrière le store baissé. La tension montait.

Au bout de deux heures d'attente, il ne s'était toujours rien passé.

Bolan rejoignit Yung Ho.

— Nous allons changer de plan, expliqua-t-il. Je vais aller porter secours au père de Chang et faire croire à une opération de police pour sauver leur indic.

— Il y a cinq hommes armés dans cet appartement, objecta Yung Ho.

— C'est un risque à prendre, répondit l'Exécuteur avec un sourire.

— Je veux venir avec vous.

— Il n'en est pas question, répliqua Bolan. Par contre, tu pourras m'être utile en montant la garde. Et en me prévenant si Chang se présente. Il suffira de crier, mais je crois qu'il faudra crier fort pour couvrir le bruit.

Yung Ho sourit à son tour et hocha la tête.

L'appartement de Ping était au deuxième étage. Bolan commençait à établir un plan d'attaque. Pour surprendre les cinq Chinois à l'intérieur, il fallait qu'il assiège la place à lui tout seul et ce n'était pas évident.

Il se glissa dans l'étroite allée, le long du bâtiment, à peine assez large pour laisser passer un homme de face.

Il s'adossa à la paroi de l'immeuble voisin et commença à remonter en marchant sur la façade. Ses semelles agrippaient sans mal la surface de briques rouges de l'immeuble dans lequel se trouvaient les Chinois.

Au bout de vingt secondes, il se trouva au sommet. Il se hissa sur le toit à la force des bras. Il était sur un vaste espace plat, avec une porte au milieu, menant à l'escalier qui desservait les étages à l'intérieur de la maison.

Depuis le toit, l'Exécuteur voyait Yung Ho faisant le guet au coin de la rue.

Bolan sortit le silencieux de la doublure de sa veste et le vissa avec précision et détermination au bout de son Beretta 93-R.

La foule autour de Leicester Square était toujours plus bruyante et bariolée au fur et à mesure que la nuit avançait.

*

**

A l'intérieur de son appartement, Ping se tourna vers ses geôliers et déclara :

— J'ai faim. Je peux sortir m'acheter à manger ou est-ce que vous avez trop peur de moi ? Vous n'étiez pas nés que j'étais déjà dans les Triades. Et respecté en plus. Ça me rend malade de voir ça.

Les cinq Chinois échangèrent un regard perplexe. Le plus gradé d'entre eux finit par adresser un signe de tête à un de ses complices.

— Va lui chercher à manger, dit-il à son subalterne. Qu'est-ce que tu veux, Ping ?

Ping leur adressa un sourire en coin avant de répondre :

— Je veux du canard laqué, deux rouleaux de printemps, une soupe aux vermicelles; et du gingembre confit. Vous trouverez tout ça au take-away, conclut-il d'un ton moqueur. A moins que vous ne vous fassiez livrer à domicile.

Un des mafieux se leva et, sans un mot, quitta le salon de Ping. Le vieux mafieux les regarda d'un air narquois.

Sur le toit, Bolan entendit la porte de l'immeuble qui s'ouvrait trente secondes plus tard. Il se dirigea vers le rebord du toit et se pencha par-dessus le garde-fou.

A la chemise hawaïenne et à la démarche particulière de l'homme qui s'éloignait dans la rue vers le coin où Yung Ho montait la garde, il comprit qu'il s'agissait d'un des membres de la Triade.

Il songea que le moment était venu de passer à l'attaque, maintenant qu'ils étaient moins nombreux.

Il se dirigea vers un pot de fleurs vide et abandonné dans un coin du toit. Puis il le brisa en morceau.

Il revint près du bord. Il voyait la fenêtre de l'appartement de Ping, faiblement éclairé.

Il se pencha et lança un bout de terre cuite sur le rebord de la fenêtre. Il imaginait sans peine la consternation à l'intérieur. Les mafieux devaient penser que Chang revenait et signalait sa présence à son père. Bolan recommença l'opération.

Au bout de quelques minutes, la fenêtre à guillotine se leva lentement et la tête de Ping apparut.

Les mafieux lui avaient ordonné de se montrer, au cas où ils auraient affaire à Chang, ils ne voulaient pas se faire tirer dessus.

Ping regarda de droite et de gauche. La rue était déserte. Pas une seule seconde il ne songea à lever les yeux vers le toit.

Il rentra la tête et des cris résonnèrent à l'intérieur de l'appartement. Bolan comprit que les mafieux se disputaient. Ils ne croyaient pas Ping qui leur disait n'avoir rien vu, mais personne n'osait regarder de peur de subir des tirs.

Finalement, une voix plus autoritaire se fit entendre. Et au bout de quelques secondes une deuxième tête sortit par la fenêtre. Le Chinois s'avança légèrement pour mieux observer la rue.

Bolan ne connaissait pas le vertige, il était assis sur le rebord du toit, sur le parapet, les pieds dans le vide, les deux bras tendus vers le bas, le Beretta 93-R à la main. Il attendit encore cinq dixièmes de secondes. Le mafieux juste en dessous tendait le cou, quand

l'Exécuteur appuya sur la détente. Une balle, une seule, qui traversa le crâne du pourri et ressortit par la bouche. Il vomit sa cervelle qui alla s'éparpiller sur le trottoir en contrebas, suivie d'un jet de sang.

L'homme retomba, inerte, sur le rebord de la fenêtre. Son buste et ses bras pendaient à l'extérieur.

La voix autoritaire se fit entendre de nouveau. On percevait des notes d'impatience dans cet agacement. Le mafieux qui donnait les ordres ne comprenait pas ce que faisait son homme de main.

Bolan vit qu'on secouait le cadavre. Puis deux bras le tirèrent à l'intérieur.

Les mafieux savaient désormais qu'ils étaient attaqués.

D'après l'impact de la balle à l'arrière du crâne de la victime, des criminels endurcis comme les membres des Triades n'auraient aucun mal à comprendre que le coup venait d'en haut. Bolan en conclut que l'officier qu'il avait entendu crier plus tôt enverrait un détachement de deux ou trois hommes sur le toit.

Il pouvait les attendre devant la porte de l'escalier qui débouchait sur la terrasse. Mais ce serait lui, à ce moment-là, qui se retrouverait dans la situation d'un assiégé.

Il savait aussi que plus personne n'oserait s'approcher de la fenêtre.

Il se dirigea vers le rebord du toit, et descendit le long de la gouttière, comme un chat. De sa position il pouvait voir à quelques rues de là les fêtards qui se promenaient nonchalamment autour de Leicester Square. Il ne fallait pas que l'un d'eux relève le nez, l'aperçoive et le prenne pour un cambrieur. Mais c'était un moindre risque, comparé aux armes à feu des mafieux qui gardaient Ping.

Il était déjà descendu de quelques mètres quand, grâce aux jeux de reflets d'une fenêtre à l'autre, il put apercevoir l'intérieur de l'appartement de Ping.

Bolan observa la scène en contrebas. Le vieux gangster était assis à table et mangeait un bol de riz comme si de rien n'était, avec des baguettes. Les deux hommes qui le gardaient paraissaient beaucoup plus nerveux. Ils scrutaient le ciel comme s'ils s'attendaient à ce qu'un avion supersonique vienne les bombarder. Ils n'étaient pas si éloignés que ça de la vérité.

Au moment où un des mafieux vint se rasseoir à côté du vieux Ping, celui-ci, avec une force stupéfiante, pivota sur sa chaise et lui enfonça sa baguette dans l'œil. Après une demi-seconde de stupeur, le pourri poussa un hurlement de douleur. Le bout de bois resta coincé dans le globe oculaire. Ping enchaîna en lui enfonçant la deuxième baguette dans la narine. Elle remonta jusque dans le cerveau et le pourri perdit connaissance.

Le deuxième mafieux se retourna et brandit son arme vers le vieux.

Avec l'agilité d'un jeune homme, Ping esquiva la première balle de 9 mm qui fendit l'air dans sa direction. Il s'approcha du wok sur la cuisinière, le saisit par la poignée et envoya l'huile frite vers le visage de son gardien. Le liquide atteignit le bras du tireur qui grimaça de rage et de douleur avant d'appuyer de nouveau sur la détente. La balle fracassa l'épaule de Ping.

Au même moment, Bolan entendit que les hommes envoyés sur le toit étaient arrivés à destination. Il percevait les ordres proférés à voix basse et les courses furtives des gangsters qui patrouillaient sur la terrasse en se couvrant mutuellement.

Dans la cuisine de Ping, le vieillard avait été projeté contre le mur par l'impact de la balle et il avait glissé le long du mur. L'autre était allé vers l'évier pour se passer l'avant-bras sous l'eau froide, en insultant copieusement son prisonnier et en lui promettant mille tortures.

Bolan entendit des pas qui s'approchaient du toit. Il s'assit sur le rebord de la fenêtre qui donnait sur l'allée et il leva les bras au-dessus de sa tête, le canon du Beretta 93-R pointé vers le ciel. Au moment où une silhouette se présenta sur le toit, dessinée contre le ciel nocturne, il appuya sur la détente, libérant une rafale de trois balles. La première sectionna l'artère humérale du Chinois avant de se perdre dans les nuages. La deuxième entra sous le menton, le projetant en arrière et la troisième ne servit à rien : le pourri était déjà mort, le cerveau plombé par du 9 mm.

Personne sur le toit n'entendit les coups de feu, étouffés par le silencieux. Mais ils virent le corps de leur camarade qui dansait sous l'impact des deux balles qu'il venait de recevoir. Les Chinois stoppèrent net.

Bolan regarda de nouveau vers l'appartement de Ping. Il pouvait, d'un bond, passer à travers la fenêtre encore ouverte. L'Exécuteur avait effectué au cours de sa carrière un nombre suffisant de sauts pour se réceptionner avec une extrême précision.

Il rangea le Beretta 93-R dans son holster, puis prit appui sur ses mains et d'un mouvement puissant des épaules, il traversa l'espace qui le séparait du rebord de la fenêtre. Il heurta légèrement la vitre qui se brisa. Un mince filet de sang coula le long de sa joue.

Mais il était dans la place. Se servant de son élan, il se releva dans le mouvement et assena un coup de pied direct entre les jambes du Chinois toujours occupé à soigner sa blessure sous le robinet d'eau froide.

Le Chinois n'eut pas le temps de réagir à cette attaque surgie de nulle part. Il se plia en deux, ses genoux cédèrent et il tomba sur le sol en position fœtale, lâchant son pistolet à ses pieds.

Ping essaya de se jeter sur l'arme, mais l'Exécuteur lui écrasa la main sous sa chaussure.

— Pas si vite ! fit Bolan. On ne touche à rien pour le moment.

Un bruit se fit entendre à la porte. Les hommes du toit revenaient.

Le premier entra dans l'appartement en pays conquis. Il ne vit même pas le visage de l'Exécuteur qui lui envoya trois balles en pleine poitrine. Il s'effondra en travers de la porte, empêchant sa fermeture.

L'autre avait riposté, mais se mit à tirer au hasard. Les balles sortant du canon de son Uzi ricochèrent dans toute la cuisine.

Alors que Bolan s'était plaqué contre le mur, et attendait la fin de l'orage de plomb qui s'abattait autour de lui sans l'atteindre, l'autre mafieux se releva lentement et se dirigea vers les couteaux alignés le long de l'égouttoir.

Ping poussa un cri. L'Exécuteur tourna son attention vers ce qui se passait derrière lui. Le Chinois venait de saisir un des couteaux par le manche et l'enfonçait dans la jugulaire de Ping.

Le chaos était à son comble. Bolan tira vers le tueur, la rafale de trois balles de Beretta 93-R lui sectionna le bras. Il tomba sur le sol, ses doigts serrant toujours le couteau, comme une prothèse de film d'horreur. Des jets de sang s'échappaient du moignon et aspergeaient le visage de Ping. Mais au moment où celui-ci se crut momentanément sorti d'affaires, une balle perdue vint l'atteindre à la nuque, elle ressortit en laissant un trou béant. Le vieux Chinois tomba face contre terre. Le père du présumé traître Chang était mort.

Les deux hommes à la porte, celui qui était descendu du toit et celui qui arrivait tout juste de faire ses courses, décidèrent alors de décrocher. Ils lâchèrent un dernier tir pour couvrir leur retraite, puis ils se précipitèrent vers la sortie tandis que Bolan essayait de les arrêter avec de nouvelles rafales de Beretta 93-R. Il entendit leurs pas s'éloigner dans l'escalier.

Il se retourna; derrière lui, l'homme au bras coupé venait de perdre connaissance. Il n'y avait plus personne de vivant à part lui dans cet appartement.

Il sentit son téléphone portable vibrer dans sa poche. Il regarda l'écran. Yung Ho.

Il entendit la voix du jeune Chinois légèrement à bout de souffle.

— Yung Ho ? Que se passe-t-il ? demanda l'Exécuteur,

— Je viens de voir Chang, répondit Yung Ho. Il se dirige vers l'appartement de son père.

CHAPITRE XIII

Bolan décida de ne pas affronter Chang immédiatement. Il voulait le laisser venir voir ce que les Triades avaient infligé à son père. D'un faux traître, il allait en faire un vrai.

L'Exécuteur remonta sur le toit en empruntant l'escalier.

Il vit dans la rue en contrebas une silhouette furtive qui rasait les murs. Elle s'arrêta devant l'immeuble, leva les yeux vers la fenêtre brisée de la cuisine. Puis Chang entra.

Bolan attendit trente secondes que celui-ci ait monté les marches de l'escalier avec toutes les précautions requises. Il l'imagina, arrivant devant la porte de l'appartement de son père. La poussant prudemment avant d'entrer et d'être confronté par une vision de carnage qui allait le laisser horrifié, stupéfait, avant que la colère et la soif de vengeance ne le gagnent. En se concentrant sur ces images, Bolan avait l'impression de voir le jeune Chinois, immobile, les bras ballants, devant les cadavres mutilés et défigurés de ses anciens complices et de son père.

Bolan savait que Chang resterait longtemps à contempler ce spectacle, comme hypnotisé, ruminant sa vengeance.

Il regagna la rue et s'arrêta en chemin pour écouter à la porte de l'appartement. Il crut entendre comme des malédictions et des serments proférés en chinois.

Il continua jusqu'au rez-de-chaussée, traversa et rejoignit Yung Ho.

— Merci de m'avoir prévenu, dit l'Exécuteur. Je crois que nous avons trouvé un allié.

Yung Ho haussa les sourcils.

— Chang est notre nouvel allié, fit Bolan avec un sourire sardonique. Mais il ne le sait pas encore.

— Que s'est-il passé exactement ?

— Ping a essayé de se libérer de ses geôliers, sans doute pour prévenir Chang de ne pas le contacter. Peut-être simplement parce qu'il se sentait humilié de se retrouver dans cette situation après toutes ces années dans les Triades. En tout cas, il est mort.

— Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? demanda Yung Ho.

— Nous venons d'apporter à ses anciens amis la confirmation que Chang est bien le traître qu'ils recherchent. Nous allons ensuite nous assurer qu'ils vont se rencontrer. Je vais suivre Chang, expliqua l'Exécuteur, les Triades vont penser qu'il est venu porter secours à son père et que, dans la bataille, il a tué ses anciens camarades. Reste sur tes gardes. Moi, je m'occupe de Chang, conclut Bolan.

L'Exécuteur attendit de voir réapparaître Chang. Puis il le suivit comme un chasseur traque sa proie. Chang marcha plusieurs heures pour se retrouver encore une fois à Hackney. Il allait comme un robot ou un fantôme, sans se fatiguer, toujours du même pas, au même rythme. Le Chinois reconstituait mentalement la signification de ce qu'il venait devoir. Son père avait été tué chez lui par les Triades. Exécuté d'une balle dans la nuque après avoir été torturé et après s'être quand même défendu. Ping avait éliminé plusieurs de ses adversaires. Ça signifiait qu'on le considérait lui, Chang, comme un traître. Ses complices pensaient qu'il les avait abandonnés lors de l'attaque du cargo. En temps normal, il les aurait confrontés pour prouver son innocence et réintégrer la Triade. Mais, après ce qu'ils avaient fait à son père, Ping, c'était trop tard. Chang avait le sentiment de vivre un cauchemar.

Quand il arriva à la limite d'Islington, Bolan eut l'occasion de voir une fois de plus les qualités de combattant du mafieux chinois.

Trois dealers jamaïcains assis sur le perron d'une maison victorienne se levèrent et emboîtèrent le pas au Chinois. Ils étaient sûrs d'eux, songeant sûrement avoir trouvé une victime facile. Un de ces ouvriers chinois disciplinés et travailleurs qui rentrait chez lui, les poches pleines de billets. Ils avançaient en se déhanchant. L'un d'eux écrasa un joint sous sa semelle avant de continuer,

Chang tourna sur la droite et s'engagea dans une rue sombre et déserte. Les Jamaïcains accélérèrent leur allure et prirent le même chemin. Bolan observait la scène à distance.

Tout d'abord, Chang ne fit pas attention à ses poursuivants, plongé dans ses pensées, hanté par la vision du massacre.

Un des Jamaïcains le dépassa, se retourna tandis que les deux autres restaient derrière.

— Hé, le Chinois ! fit un des Jamaïcains restés en retraite. Ton fric !

Chang s'arrêta net. Les deux autres étaient à moins d'un mètre de lui.

Bolan arriva à son tour au coin de la rue. Il glissa la main sous le revers de la veste et serra la crosse du Desert Eagle dans son poing. L'Exécuteur n'avait aucune sympathie pour le Chinois, aucune envie de le laisser vivre, mais il lui aurait porté secours parce qu'il avait besoin de lui. Il ne tenait pas à ce que son plan échoue à cause d'un simple braquage, la nuit, dans une rue de Londres.

Chang ne se retourna même pas. Sa jambe se déplia à la vitesse d'un serpent qui bondit. Il donna un coup de pied arrière sur le genou d'un de ses agresseurs, avec une précision stupéfiante, comme s'il avait des yeux derrière la tête. Et avec la puissance d'un cheval qui donne une ruade. Le rasta poussa un juron et tomba sur le trottoir, il

était déjà hors d'état de nuire.

Chang arma sa jambe sans reposer le pied par terre, puis il la déplia de nouveau. Cette fois-ci, le coup de pied atteignit le braqueur entre les jambes. Il en eut le souffle coupé, il se plia en deux comme une poupée de chiffon. Chang se retourna alors pour faire face au troisième. Il s'était mis en garde.

Bolan reconnut son style. Il pratiquait le karaté d'Okinawa, l'école de la grue cendrée. Et visiblement depuis de nombreuses années. On n'avait pas affaire à une ceinture blanche. Il avait les deux mains ouvertes, l'une à hauteur de son visage, légèrement avancée, et l'autre de son plexus, les jambes fléchies. Prêt à parer et à bondir.

Le Jamaïcain avait sorti un couteau à cran d'arrêt. Il balayait l'air devant lui de la pointe. Chang n'était pas impressionné, il resta impassible. Puis il détendit son bras en avant. Il se coupa la paume de la main sur la lame. Une simple estafilade. Il savait que c'était le prix à payer pour saisir le poignet du Jamaïcain. Il brisa l'os en une seule torsion, puis fit remonter l'avant-bras, l'articulation du coude sauta. Le braqueur hurla. Mais Chang n'en avait pas fini avec lui. Il fit encore remonter tout le bras et son épaule se déboîta. La douleur fut telle que le Jamaïcain s'évanouit et tomba par terre comme un paquet de linge sale. Toujours sans lâcher le poignet brisé de son assaillant, Chang lui écrasa alors le visage sous le talon de sa chaussure. Le nez éclata et le sang se répandit sur le trottoir.

C'est à ce moment-là que Bolan vit qu'un des trois voyous se remettant du coup de pied qu'il avait reçu sortait un pistolet-mitrailleur. Même à cette distance, la nuit, Bolan reconnut une imitation d'Uzi de fabrication tchèque qu'affectionnent les trafiquants de drogue. Il sortit son Desert Eagle d'un geste vif et leste et, dans le mouvement, appuya sur la détente. L'arme rugit dans la nuit londonienne en crachant des flammes comme un dragon furieux. La tête du rasta explosa. La balle lui arracha le haut du crâne, envoyant ses dreadlocks dans le caniveau comme une araignée géante.

Bolan s'esquiva immédiatement, sans chercher à voir la suite. Il ne fallait surtout pas que Chang le repère. Le Chinois se retourna et vit le cadavre du rasta tenant encore son Uzi à la main. Il fronça les sourcils. Il ne comprenait plus ce qui se passait. Avait-on essayé de lui sauver la vie ? Ça n'avait pas de sens. Après ce qu'il avait vu, il était sûr que les Triades étaient à ses trousses pour le capturer et lui infliger le châtiment des traîtres. L'homme qui gisait à ses pieds avait-il été victime d'une balle perdue ?

Le troisième Jamaïcain était encore en vie. Il se tenait le genou en geignant. Chang décida de ne pas laisser de témoin. Il lui prit le cou dans une clé de bras et serra. Les vertèbres cédèrent. Le dealer était mort. Chang saisit alors le couteau à cran d'arrêt qui était à terre et

trancha la gorge du rasta auquel il avait cassé le poignet et le coude, pour qu'il ne sorte pas de son coma.

Il jeta un regard vers l'extrémité de la rue d'où était parti le coup de feu et ne vit rien. Il tourna les talons et reprit son chemin au petit trot pour s'éloigner le plus vite possible.

Bolan n'avait pas perdu de temps. Il avait contourné le pâté de maison, au pas de course. Il vit passer Chang un peu plus loin. Le Chinois tourna la tête et aperçut la silhouette de l'Exécuteur. Encore une fois, il fut en proie à la perplexité. Il eut l'impression d'avoir déjà vu cet homme. Puis il s'obligea à se calmer en ralentissant sa respiration et en pratiquant un kata respiratoire. Il parvint à se convaincre qu'il se faisait des illusions à cause des récents événements. Il ne fallait pas céder à la paranoïa, il allait avoir besoin de toute sa tête pour les semaines à suivre et mener à bien sa vengeance avant de mourir.

Bolan suivit Chang jusqu'à Hackney. Il se retrouva encore une fois à Mehetabel Road, là où l'indicateur des Taylor avait été surpris par les Triades. Un grand classique : Chang revenait sur les lieux de son crime. Même les criminels les plus aguerris n'échappaient pas aux reflexes habituels. Bolan ne put s'empêcher de sourire en découvrant ça.

Chang s'était installé dans une cabane adossée au viaduc sur lequel passait la voie ferrée. Juste après le tunnel où avait eu lieu la fusillade entre les hommes de Taylor et les Triades et à laquelle Bolan avait participé.

Chang vivait comme un rat. Il ne sortait que la nuit. Visiblement, il attendait son moment. Peut-être espérait-il que la vigilance de ses anciens partenaires se relâcherait. Toute la journée, il pratiquait ses katas derrière sa baraque, infligeant à son corps des exercices d'une rigueur effrayante. Il commençait la journée par cent pompes, faisait des abdos pendant une demi-heure. Puis il durcissait ses poings en frappant sur une planche en chêne pendant des heures. Son corps était une machine à tuer.

*

**

Yung Ho retourna au sein de la Triade. Ils se réunirent dans la loge. Il était moins impressionné que la première fois, mais la peur continuait à lui ronger l'estomac. Il lui était impossible de s'en défaire.

Le Maître de l'Encens leva la main et exécuta un geste signifiant qu'il avait une déclaration importante à faire.

— Nous pouvons être sûrs maintenant que Chang est le traître. C'est lui qui travaillait pour la police.

Un murmure approbateur s'éleva de l'assemblée..

— La vengeance se fait attendre, ajouta le Maître de l'Encens.

Un brouhaha haineux s'éleva.

— Chang a disparu depuis plusieurs jours, il est de votre devoir de le retrouver et de l'exécuter.

Un des mafieux présents se leva et déclara comme en transe :

— Oui, Maître, nous lui ferons subir le supplice des mille épées.

A l'exaltation de ce tortionnaire en puissance, Yung Ho jugea qu'il avait de l'héroïne dans les veines. Son regard halluciné le lui confirma immédiatement.

Yung Ho remarqua aussi que le Maître d'Arts Martiaux ne participait pas à l'euphorie générale, quand on parlait de faire subir à Chang un châtiment atroce.

Tout d'un coup, une voix discordante s'éleva. C'était justement le Maître d'Arts Martiaux.

— J'ai encore des doutes, dit-il.

Tous se tournèrent vers lui en même temps. Une chape de plomb s'abattit sur l'assemblée.

— Que veux-tu dire, Poteau Rouge ? demanda le Maître de l'Encens.

— Chang et son père Ping ont été nos camardes pendant de nombreuses années. Je le répète, j'ai encore des doutes. J'ai vu moi-même Chang participer à des crimes rituels. Je l'ai vu plonger sa lame dans le cœur d'un traître. Comment est-ce qu'un policier infiltré, même dans sa dernière extrémité, pourrait agir ainsi ?

— Alors comment expliques-tu qu'il ait déserté, quand il devait prendre un chargement d'héroïne, et que les gangs de l'East End se soient trouvés là avant nous ? Et qu'il ait été le seul à survivre à cette attaque ?

— Je demande seulement un répit pour Chang. Une preuve formelle.

— Un répit pour Chang ? Une preuve formelle ? répéta le Maître de l'Encens d'un air outré. Après ce qu'il a fait ? Après tous les hommes qu'il a tués de ses propres mains, ses camarades, ses frères. Chang mérite de crever lentement, siffla-t-il entre ses dents.

Les mafieux restèrent bouche bée, c'était la première fois qu'ils voyaient un officier de ce rang perdre son calme au cours d'une réunion de la loge.

Yung Ho ne ratait rien du spectacle.

— Un peu de dignité, déclara finalement le Grand Maître. Nous allons très vite être fixés. Le Maître Suprême arrive de Taïwan dans trois jours. Peut-être saura-t-il qui est le policier infiltré. D'anciens agents corrompus de Hong Kong ont parlé et l'ont identifié. Le Maître Suprême voudra sûrement nous le dire de vive voix, il se méfie des moyens de surveillance moderne.

Le Maître de l'Encens et le Maître d'Arts Martiaux échangèrent un

regard de défi.

— Trois jours, répéta le Grand Maître.

On était fin février. Trois jours..., songea Yung Ho. Le nouvel an chinois.

CHAPITRE XIV

— Trois jours, fit Bolan à son tour, quand Yung Ho eut achevé le récit de la réunion de la loge. C'est donc le temps que nous avons pour que l'enfer s'abatte sur ces assassins.

— Vous avez un plan ?

— Oui, fit Bolan. J'ai mon idée. Si le Maître de l'Encens est si impatient de retrouver Chang, tu vas aller lui dire personnellement que tu l'as repéré.

— Mais je ne sais pas où il est, objecta Yung Ho.

— Moi, je le sais, rétorqua Bolan.

Le jeune Chinois considéra l'Exécuteur avec des yeux pleins d'admiration.

— Mais la hiérarchie de la Triade m'interdit d'aller directement voir le Maître de l'Encens sans passer par le Maître d'Arts Martiaux.

— Oui, concéda Bolan, mais c'est la meilleure solution pour nous et, d'autre part, le Maître de l'Encens te protégera. Je pense qu'il te sera reconnaissant du service que tu lui auras rendu en lui désignant l'endroit où se cache Chang.

Puis l'Exécuteur lui glissa dans la main un bout de papier plié en quatre.

— C'est là qu'est l'adresse de Chang, expliqua-t-il. Tu diras que tu es allé à Mehetabel Road, à Hackney, pour livrer une dose d'héroïne à un des junkies qui campent autour de l'église. Et que c'est là que tu l'as vu. Il se cache dans une baraque sous la voie ferrée, derrière le tunnel au bout de l'impasse.

Yung Ho hocha la tête et partit sans rien ajouter.

Bolan retourna immédiatement à Hackney et continua à observer sa proie. Chang ignorait toujours qu'un piège se resserrait autour de lui.

Le lendemain, Yung Ho se présenta devant le Maître de l'Encens, comme Bolan le lui avait demandé. Le Maître le scruta longuement après avoir déplié le bout de papier sur lequel l'adresse de la cachette de Chang était griffonnée.

— Pourquoi es-tu venu me voir directement ? demanda le Maître. Tu aurais dû passer par le Maître d'Arts Martiaux avant de t'adresser à moi.

Yung Ho baissa les yeux. Il sentit que le Maître de l'Encens craignait de tomber dans un piège tendu par ses rivaux au sein de l'organisation. Et de son côté, le jeune Chinois ne voulait pas que le Maître de l'Encens fasse appel au Maître d'Arts Martiaux, pour s'en assurer et lui montrer qu'il respectait les règles. Il fallait absolument

trouver quelque chose à dire tout de suite.

— Je sais, Maître, mais j'ai senti que l'affection que ressentait le Maître d'Arts Martiaux pour Chang allait peut-être à l'encontre de son devoir, répondit Yung Ho.

Le Maître de l'Encens caressa sa longue barbe fine pendant quelques secondes qui parurent interminables à Yung Ho.

— Très bien, conclut finalement le Maître. Tu attaqueras demain. Tu te rendras dans le restaurant de Zhu. Tu y retrouveras quatre hommes qui t'accompagneront. Vous ne serez pas trop de cinq. Je ne serai pas avec vous. Ces hommes devront me rapporter la preuve de la mort de Chang.

— Je vous remercie de la confiance que vous me faites, Maître, dit Yung Ho.

Bolan avait été prévenu par Yung Ho que l'attaque aurait lieu au petit matin. L'Exécuteur avait épié Chang pendant quarante-huit heures maintenant, il connaissait ses moindres habitudes.

Toute la nuit précédant l'élimination programmée de Chang, l'Exécuteur avait observé la proie avec des jumelles équipées de vision nocturne. Chang s'était entraîné sans relâche dans un terrain vague le long de la voie ferrée, en contrebas. Il enchaînait les katas avec une concentration extrême, alternant des mouvements lents et des enchaînements d'une rapidité stupéfiante. On aurait dit un animal se battant contre des ombres. Tour à tour, il devenait un tigre, puis un serpent, un chien enragé, et parfois avait l'agilité aérienne d'un oiseau.

Bolan appréciait en connaisseur : Malgré la haine qu'il éprouvait pour tous les criminels, il ne pouvait qu'admirer sa technique de combattant. Raison de plus pour éliminer ce mafieux.

L'Exécuteur consulta sa montre : 5h05. Chang était retourné dans sa baraque après un dernier kata respiratoire.

Trois minutes plus tard, Bolan vit une limousine noire qui venait lentement vers le tunnel. C'était eux. Les Chinois emmenés par Yung Ho.

La voiture s'arrêta à une dizaine de mètres et un mafieux en sortit. Il se mit à longer le trottoir. On lui avait donné l'ordre de servir d'éclaireur ou d'appât. A travers la lunette de son fusil, Bolan parvint à distinguer quatre passagers.

Le premier s'était immobilisé, quatre autres sortirent. Ils étaient équipés d'armes blanches, visiblement, ils ne voulaient pas faire de bruit. Deux d'entre eux avaient de longs poignards, un autre tenait un hachoir à la main. Et le dernier laissait nonchalamment pendre un nunchaku au bout de son bras.

Enfin, Yung Ho sortit de la voiture. Accompagné des mafieux, ils se disposèrent en demi-cercle devant la baraque de Chang.

Lentement, ils virent le vieux battant de bois du repère du « traître » qui s'ouvrait. Chang, lui, était armé d'un Glock. Malgré leurs précautions, il les avait vus approcher par la petite fenêtre couverte de plastique transparent.

Il n'avait pas peur d'attirer l'attention. Ne serait-ce que pour survivre. Il leva son Glock et visa l'homme au hachoir, le coup de feu partit et atteignit l'autre dans le ventre. Mais avant qu'il ne puisse tirer de nouveau, le nunchaku s'était enroulé autour de son poignet. Chang laissa tomber son pistolet. Il amena l'homme au nunchaku à lui en tirant sur l'arme, et donna un violent coup de tête sur le nez de son adversaire. Ce dernier poussa un cri mais ne lâcha pas le fléau de bois. Son complice approcha de Chang par derrière. Chang parvint à pivoter sur lui-même et à lui donner un coup de coude avant de recevoir le poignard de son ennemi entre les reins.

Yung Ho restait en retrait, il ne voulait pas participer à cette exécution, malgré le dégoût que lui inspirait le mafieux. Il se demanda toutefois combien de temps il pourrait rester là, les bras ballants sans venir en aide aux hommes qu'il était censé conduire pour le compte du Maître de l'Encens.

Chang donna un deuxième coup de tête à l'homme au nunchaku qui cette fois partit en arrière et abandonna son arme. Mais c'était sans espoir. Le Chinois armé du hachoir fendit l'air avec son arme et Chang vit sa main voler devant ses yeux, tranchée net. L'homme au hachoir eut le visage couvert du sang qui gicla du poignet coupé. Chang parvint encore à décocher un coup de pied droit dans l'entrejambe d'un de ses agresseurs.

C'était comme s'il ne sentait pas la douleur, galvanisé par la colère. Il lisait maintenant l'effroi dans les yeux de ceux qui étaient venus l'assassiner. Il ne put s'empêcher de sourire sauvagement au moment même où il comprit qu'il allait mourir.

D'un coup de talon, il écrasa la gorge de l'homme blessé au ventre qui était tombé devant lui. Mais il sentit comme un frisson lui parcourir la colonne vertébrale, comme si de la glace pénétrait dans sa chair. Ce n'était pas de la glace, mais la lame d'un long poignard qui lui traversait le dos et sortait au milieu de la poitrine. Il baissa les yeux et vit la pointe toute rouge qui perçait sa chemise. Il essaya de se retourner en titubant. L'homme qui l'avait poignardé tenta de retirer le couteau d'un coup sec. Il s'acharnait sur le manche sans y parvenir. Son complice s'avança et fendit l'air avec son poignard d'un revers de la main. Une longue estafilade se dessina sur le visage de Chang. Il sentit ses forces le quitter. L'homme qui lui faisait face le poignarda trois fois de suite dans le ventre avant de le lâcher.

Chang tomba à genoux, plié en deux, embroché sur deux couteaux. Puis ce fut le coup de grâce. Le dernier à l'avoir frappé alla

ramasser le hachoir. Il s'approcha, lui prit la chevelure à pleine main et lui releva la tête pour l'obliger à regarder celui qui allait mettre fin à ses jours. Il leva le bras et abattit de toutes ses forces la lame au milieu du front de l'ancien mafieux. Elle y resta fichée quelques instants. Il la retira et s'employa à décapiter sa victime. Enfin, il cracha sur le cadavre.

— Un cadeau pour le Maître de l'Encens, déclara-t-il.

Puis il se tourna vers Yung Ho et ajouta :

— Mais toi, tu n'as pas plongé ta lame dans le corps de Chang. Tu sais que ce n'est pas comme ça que nous faisons les choses. J'espère qu'on ne s'est pas trompés, que ce n'est pas toi le traître.

Il tendit alors un couteau au jeune homme et lui dit :

— Vise le cœur.

A part celui qui avait pris une balle dans le ventre et gisait inerte sur le sol, tous les mafieux regardaient Yung Ho en attendant qu'il se soumette au rituel des Triades. Yung Ho sentit son sang se glacer, il avait accepté de les mener jusqu'à Chang pour détruire les Triades de l'intérieur, mais il n'était pas un tueur. Ses mains devenaient moites, il ne voulait pas se mettre à trembler. Mais il n'avait pas le choix.

Depuis la voie ferrée, Bolan observait la scène. Il avait compris ce qui se passait en voyant le pourri tendre son couteau au jeune Chinois. Alors que Yung Ho faisait un pas en avant pour obéir et ne pas se trahir, l'Exécuteur mit le Chinois en joue. Le canon de son fusil de sniper était pointé juste sur la tempe. Il ajusta la trajectoire de la balle. Lentement, sans remords, il laissa son index se gonfler autour de la détente. A peine une milliseconde plus tard, une brume rougeâtre s'élevait de la tête du mafieux. Elle fut projetée sur le côté et il s'effondra sur le flanc gauche.

Les autres restèrent interdits.

— On nous attaque ! s'exclama Yung Ho.

Ils lancèrent tous des regards affolés de droite et de gauche en se demandant d'où venaient ces nouveaux assaillants. L'un d'eux se pencha pour ramasser le Glock de Chang.

— Pas le temps pour ça ! cria Yung Ho. Vite on retourne à la voiture.

Un des mafieux se pencha et saisit la tête de Chang. Ils partirent en courant en direction de leur limousine.

Bolan en profita pour mettre en joue un deuxième membre de la Triade. « Autant en profiter, ça fera toujours un pourri de moins... », songea-t-il avec un sourire carnassier. Au moment où l'homme ouvrait la portière, il reçut 9 mm de plomb entre les omoplates. Il alla rebondir contre la carrosserie avant de tomber au milieu de la chaussée.

Encore une fois, un de ses complices se retourna pour essayer de repérer le sniper.

— Vite, cria Yung Ho, on ne peut rien faire. On se tire. Il faut avant tout achever la mission.

L'homme se mit au volant et jeta la tête de Chang sur la banquette arrière.

Yung Ho crut qu'il allait vomir en voyant ce trophée dégoulinant de sang et ces yeux révulsés qui ne regardaient nulle part.

CHAPITRE XV

Trois heures plus tard, Bolan se présenta à Heathrow, aux arrivées. Il guettait les voyageurs en provenance de Taïwan.

Une foule de Chinois passa devant les guichets, ainsi que quelques hommes d'affaires européens. L'Exécuteur voulait repérer le chef suprême de la Triade dès son arrivée, mais il savait que la tâche ne serait pas aisée. Contrairement aux petites mains du Crime organisé, les grands boss de la mafia aiment se faire discrets : pas de chemises hawaïennes, pas de gel dans les cheveux, pas de signes de richesse ostentatoires. Ils laissent ça au petit personnel qui tue et se fait tuer.

Bolan observa le manège des gens qui attendaient les passagers. Là non plus, il ne remarqua pas les habituels jeunes gangsters qui jouent les durs et dont on se sert pour les basses besognes. Le Maître Suprême était trop important. Bolan se demanda même s'il ne se rendrait pas dans le centre de Londres au Quartier Général de la Triade dans un simple taxi, pour ne pas se faire repérer.

Soudain, l'instinct de l'Exécuteur s'éveilla. Il avait traqué la mafia depuis de trop longues années pour ne pas avoir développé un sixième sens.

L'homme qui avait attiré son attention était un vieillard rondouillard, avec un petit chapeau sur la tête, de grosses lunettes en écaille. Il tenait sa veste sur son avant-bras et portait un pantalon démodé, retenu à la taille par des bretelles. Il était accompagné d'une jeune femme qui aurait pu être sa fille. Elle baissait les yeux, s'occupait de tout, lui parlait avec le respect qu'on doit à un aîné. Le grand-père idéal...

Mais le grand-père idéal, avec un éclair de cruauté et de lucidité dans le regard qui attira l'attention de Bolan. Quant à la jeune fille, elle effectuait tout ce qu'elle avait à faire comme si une menace terrifiante planait au-dessus d'elle : quand elle tendait le passeport du vieillard à l'agent de la police des frontières, ou quand elle sortait un éventail de son sac pour faire de l'air à son compagnon de voyage, ou encore quand elle s'empressait d'ouvrir sa mallette en cuir noir à sa demande.

Bolan les suivit des yeux. Personne ne les attendait. Peut-être s'agissait-il après tout d'un simple commerçant et de sa fille, ou d'un honnête citoyen qui venait rejoindre sa famille à Londres pour le nouvel an chinois. Pourtant une voix intérieure se fit entendre comme une sirène d'alarme, qui l'incita à leur emboîter le pas.

Ils se dirigèrent vers les ascenseurs qui menaient au parking souterrain.

Bolan attendit en retrait qu'ils soient montés dans la cabine, puis au

dernier moment, alors que les portes se fermaient, il se glissa dans l'ascenseur, bousculant légèrement la jeune femme.

— Excusez-moi, fit-il avec un sourire aimable.

Ils ne répondirent pas et se contentèrent de hocher la tête sans le regarder dans les yeux.

Bolan perçut comme une légère nervosité. Le vieux Chinois se méfiait. Peut-être avait-il simplement peur d'avoir affaire à un délinquant. Mais Bolan pensait qu'il y avait encore autre chose.

Les Chinois descendirent au deuxième sous-sol. Bolan resta dans la cabine. Puis, dès qu'il arriva au troisième, il quitta l'ascenseur à son tour et se précipita vers l'escalier. Il remonta les marches quatre à quatre jusqu'à se retrouver au même niveau que ce couple insolite.

Il les aperçut un peu plus loin qui marchaient à petits pas entre les voitures garées.

Bolan les suivit en empruntant une allée parallèle. De temps à autre, la jeune femme se retournait et jetait des regards anxieux sur le reste du parking. Mais l'Exécuteur était à peu près certain de ne pas avoir été repéré.

Il sortit de sa poche un outil spécialement conçu par Gadgets, lui permettant de toujours trouver une voiture dans l'urgence, quitte à en indemniser le propriétaire plus tard. C'était une tige métallique rétractable, capable de se glisser entre une portière et une vitre. Aucune serrure ne résistait à cet engin. Un système électronique intégré à l'autre extrémité de cette invention permettait également de démarrer n'importe quel moteur. Gadgets avait tout simplement adapté et perfectionné le système de l'aiguille à tricoter employé par les voleurs de voiture.

Bolan avait le choix entre un Triumph Spitfire et une Vauxhall. Avec une pointe de regret, il choisit la Vauxhall, pour la discrétion. De plus, dans les embouteillages entre Heathrow et le centre de Londres, il n'aurait pas besoin d'aller très vite.

Caché derrière un poteau, Bolan entendit un crissement de pneus. Une limousine noire avança lentement vers le couple de Chinois.

C'était un moment critique. Si les hommes à l'intérieur appartenaient à une Triade ennemie, la jeune femme et le vieillard allaient être abattus sur place.

La limousine ralentit en arrivant à leur hauteur.

Un Chinois en costume gris en descendit et, avec l'empressement qu'on réserve aux gens particulièrement importants, alla ouvrir la portière arrière pour laisser entrer le vieillard.

Bolan n'avait plus aucun doute. Il se sourit à lui-même. Son instinct ne l'avait pas trompé. A force de traquer les mafieux, il était devenu capable de les reconnaître au milieu d'une foule.

Il assista alors à une scène étrange qui allait dans le sens de ce

qu'il avait pensé.

Le vieillard jeta un regard de droite et de gauche pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls. Puis il gifla copieusement le garde et l'insulta. Bolan comprit qu'il tançait son homme de main parce qu'il avait choisi une voiture trop ostentatoire pour venir le chercher.

Le vieillard monta alors dans la voiture, laissant son chauffeur terrifié et humilié. Ce dernier dut se résoudre finalement à se mettre au volant et la limousine repartit. Elle passa lentement devant Bolan, les vitres étaient fumées et il ne put voir les passagers à l'intérieur. Mais comme la voiture arrivait à hauteur de la borne, le chauffeur baissa sa vitre pour introduire la carte de stationnement dans la fente et Bolan put distinguer à côté de lui, tout aussi terrifié, Yung Ho qui faisait office de garde du corps.

L'Exécuteur comprit qu'en ramenant la tête de Chang au Maître de l'Encens, le jeune Chinois avait pris du galon.

L'Exécuteur était tenté d'en finir avec ces pourris de haut vol sur-le-champ. Mais il songea que ça ne suffirait pas. Un chef suprême est vite remplacé. Il fallait encore éliminer les autres lieutenants vers lesquels ce petit homme rondouillard allait le mener. Créer encore et toujours un climat de suspicion qui allait les ronger de l'intérieur.

Il attendit. Au bout de trois minutes, il démarra le moteur de la Vauxhall, il trouva le ticket de stationnement dans la boîte à gants, passa la borne et alla rejoindre l'autoroute. Il n'eut aucun mal à rattraper la limousine, et pendant tout le trajet s'efforça de maintenir cinq véhicules entre sa voiture et celle qu'il suivait.

Le chef mafieux se fit emmener à Leicester Square dans le quartier chinois. La meilleure cachette possible au milieu de son royaume, se fondant dans la masse. Le chef suprême de la Triade descendit derrière le cinéma Odeon, et entra dans la cuisine d'un restaurant par une porte dérobée dans une ruelle aveugle.

*

**

Tout le quartier de Chinatown était en pleine effervescence, on préparait les guirlandes, les chariots, les dragons de papier et les feux d'artifice pour les célébrations du Têt, le nouvel an chinois. Les commerçants décoraient leurs vitrines de statuettes traditionnelles de couleurs gaies.

L'atmosphère au premier étage du restaurant de Zhu, où le Maître Suprême attendait ses lieutenants, était beaucoup moins festive.

Le Maître Suprême de la Triade, Wu, était assis à une table et, d'un geste méprisant de la main, renvoya Zhu qui lui avait servi un verre de liqueur de lychee.

— Où sont les Maîtres ? demanda Wu à Yung Ho.

— Ils arrivent, Maître, répondit le jeune Chinois en tremblant.

Le Maître le regarda d'un air impassible et Yung Ho se demanda s'il allait payer de sa vie le retard des grands pontes de la Triade.

Mais le Maître Suprême Wu se contenta de commenter :

— Ils devraient être là.

— Ils sont peut-être en retard à cause des mesures de sécurité, expliqua Yung Ho, car...

Mais le regard que lui lança alors le petit homme lui fit comprendre qu'il valait mieux garder le silence.

Au bout de quelques minutes ils entendirent des pas dans l'escalier. La porte s'ouvrit et le Maître d'Arts Martiaux entra. Il s'inclina profondément devant le Maître Suprême pour lui témoigner son respect.

— Pardonnez-moi de vous recevoir dans un endroit aussi humble, dit-il. Nous avons organisé pour vous une véritable cérémonie au sein de notre loge de Leicester Square.

— L'humilité est ce que je recherche, c'est une grande qualité, répondit Wu, impassible.

— Je vous ai apporté quelque chose, ajouta le Maître d'Arts Martiaux.

Il posa un sac de sport sur la table. Il s'en échappait une odeur nauséabonde. Puis, il plongea la main à l'intérieur et en sortit un objet immonde, mélange de viande, de cire et d'une matière noire informe. Yung Ho reconnut immédiatement la tête de Chang.

Le Maître Suprême qui avait été témoin et responsable d'un nombre incalculable d'atrocité ne put s'empêcher de tressaillir devant ce spectacle.

— Chang ? fit-il en un murmure.

Le Maître d'Arts Martiaux répondit par un hochement de tête.

— Etait-ce lui, le traître ? demanda le Maître d'Arts Martiaux. Etait-ce lui l'infiltré ?

Le vieux Wu secoua la tête de droite et de gauche.

— Chang n'était pas un traître, dit-il. Et quelques secondes après il demanda :

— Et son père ?

— Il a subi le même sort. Exécuté.

Après quelques secondes d'hésitation, le Maître Suprême demanda :

— Qui est responsable de ça ?

Le Maître d'Arts Martiaux se tourna alors vers Yung Ho sans dire un mot. Wu fronça les sourcils. Yung Ho sentit comme un picotement sur le cuir chevelu tandis qu'un frisson lui parcourait la colonne vertébrale, comme si on lui passait un glaçon tranchant le long du dos.

— Tu veux dire que ce jeune homme est responsable de tout ça ?

— C'est faux ! s'exclama Yung Ho. Je n'ai rien fait de mon propre

chef, j'ai obéi aux ordres, j'ai...

— Tais-toi ! hurla le vieux Wu. Tu n'as pas le droit de parler.

Puis, il recouvra son calme et demanda au Maître d'Arts Martiaux :

— Qui lui a donné l'ordre ?

— Le Maître de l'Encens.

Le vieillard hocha la tête.

— Et il a obéi sans demander ta permission ?

Cette fois ce fut le Maître d'Arts Martiaux qui hocha la tête. Puis le vieux Wu lui adressa un petit geste de la main. Le Maître d'Arts Martiaux sortit un nunchaku et le déploya devant les yeux de Yung Ho. Ce dernier comprit qu'il était inutile de vouloir résister.

— Tu sais où l'emmener, dit Wu.

Le Maître d'Arts Martiaux regarda Yung Ho droit dans les yeux.

— Passe devant, dit-il; et n'essaye pas de t'échapper; ton châtiment serait encore plus terrible.

Yung Ho sentit tout espoir le quitter. La terreur s'empara de lui et il se mordit la lèvre pour ne pas pleurer. Surtout, il regrettait de mourir avant que sa vengeance ne s'accomplisse.

*

**

Bolan vit Yung Ho sortir devant le Maître d'Arts Martiaux. A l'allure du jeune Chinois, il devina tout de suite que la situation était plus que mauvaise. Quand le Maître d'Arts Martiaux poussa Yung Ho dans le dos pour le faire aller plus vite, il comprit qu'elle était même catastrophique pour le jeune Chinois, qu'il avait déjà sauvé une fois des griffes des mafieux anglais.

L'Exécuteur s'était caché dans l'embrasement d'une porte. Il se montra à ce moment-là et Yung Ho retrouva espoir.

Mais l'instinct du Maître d'Arts Martiaux était en éveil. Lui aussi aperçut Bolan, et il comprit immédiatement qu'il était face à un ennemi. Il repoussa violemment Yung Ho contre le mur et sortit son nunchaku de sous sa chemise.

Yung Ho heurta le mur de plein fouet. Il sentit les os de son nez qui se brisaient et sa lèvre éraflée par la surface de brique rugueuse.

Bolan se mit en garde. Le nunchaku tournoyait juste au-dessus de la tête du Maître d'Arts Martiaux en produisant des sifflements de serpents furieux. Les bouts de bois reliés par une courte chaîne allaient dans un sens puis dans l'autre, revenaient dans les mains expertes qui les faisaient danser dans l'air. Bolan savait que, d'une seconde à l'autre, le Maître allait se décaler sur un côté ou un autre et qu'il faudrait esquiver en se baissant, tout en gardant le dos droit pour ne pas lâcher l'adversaire du regard.

L'Exécuteur vit le mouvement du pied arrière, il fléchit les genoux, le nunchaku passa au-dessus de sa tête. Il eut le temps de lancer une

droite au plexus avant que l'arme ne revienne. Mais il visa un peu bas, et le Chinois prit le coup dans l'estomac. Il avait les muscles tendus et encaissa sans subir de dommages.

Un sourire mêlé de cruauté se dessina sur son visage; il avait compris qu'il avait affaire à un adversaire qui en valait la peine.

Au lieu de prolonger son assaut, Bolan fit un pas en arrière pour se mettre hors de portée de la contre-attaque de l'ennemi, puis, comme le nunchaku repassait devant lui, un peu plus bas, à hauteur de son visage cette fois, il fit un léger bond en avant. Dix centimètres à peine. Mais c'était assez pour envoyer une droite. Il atteignit le Chinois au menton, et redoubla son coup de poing.

Yung Ho s'était un peu remis du choc. Il se releva lentement et décida de porter secours à Bolan. Mais le Maître d'Arts Martiaux, avec l'instinct d'un fauve, avait senti un mouvement derrière lui, il lâcha le nunchaku sans même avoir à se tourner. Yung Ho prit l'extrémité du fléau de bois sous le menton. Sa tête partit en arrière avec un bruit creux. Il tomba sur le dos et se heurta le crâne contre le bord du trottoir. Il était hors de combat avant d'avoir commencé.

Le chef mafieux faisait face à Bolan, il tenait un bout du nunchaku dans chaque main, la chaîne tendue. C'était comme un défi.

Bolan savait que l'arme donnait à son adversaire un avantage décisif, et qu'il ne pourrait pas continuer comme ça indéfiniment. Il fallait le désarmer ou trouver une autre arme pour compenser le handicap. Il recula, tout en restant sur ses appuis. Le nunchaku tournoya encore une fois dans les airs, mais, cette fois, Bolan était hors de portée. Le Maître avait compris qu'il devait accélérer la cadence de ses mouvements et ne pas laisser au géant qui lui faisait face la possibilité d'esquiver et de contre-attaquer. La douleur qu'il ressentait à la mâchoire le lui rappelait avec insistance.

Soudain, il replia le nunchaku et essaya d'atteindre Bolan à la gorge avec les extrémités de bois repliés par la chaîne, comme s'il voulait le piquer. Bolan esqua en se mettant en fausse garde, recula la jambe arrière et dévia le coup avec l'avant-bras. Son adversaire essaya de fausser la distance. Au moins, en choisissant cette tactique, le Chinois laissait à l'Exécuteur l'avantage de l'allonge. Il risquait de plus de voir son arme saisie s'il ratait de nouveau sa cible.

Le nunchaku tourna, puis disparut dans le dos du chef mafieux avant de réapparaître. Il avait décidé d'alterner les techniques. Les deux bâtons virevoltaient autour de son corps à une vitesse folle. Il avança vers Bolan comme pour le broyer sous les coups.

Bolan décida de prendre un risque. Il allait l'arrêter ou du moins le ralentir d'un coup de pied à l'abdomen. S'il prenait le nunchaku sur le tibia ou le genou, c'était fini. Le combat était perdu. Il restait en mouvement, comme un boxeur qui feinte et esquive, sa tête ne

demeurait jamais au même endroit. Quand il vit le Maître d'Arts Martiaux replier de nouveau le nunchaku pour frapper à la gorge, il leva la jambe et la tendit comme un ressort, son pied passa sous l'arme du Chinois et l'atteignit dans le bas-ventre avec une force stupéfiante. Celui-ci en eut le souffle coupé pendant une seconde. Dans un combat d'une telle férocité où les coups sont portés à une telle vitesse, c'était un laps de temps énorme.

Bolan saisit le nunchaku et tira violemment. L'autre ne céda pas. L'Exécuteur appliqua alors une torsion à l'arme. Le Chinois dut lâcher prise au risque d'avoir le poignet brisé.

L'Exécuteur s'apprêta à redoubler le coup de pied pour ensuite finir l'adversaire aux poings, mais le combattant chinois avait deviné son intention, au moment où la chaussure de l'Exécuteur allait entrer en contact avec son estomac, il lui saisit le pied et, comme le Guerrier n'était plus en équilibre que sur une jambe, le Chinois enchaîna avec un balayage. Bolan eut le réflexe de saisir la veste de son ennemi et l'entraîna dans sa chute.

Les deux hommes étaient maintenant à terre. Bolan sentit le souffle du Chinois à quelques centimètres à peine de son visage. D'un coup de reins, l'Exécuteur parvint à se redresser et à se mettre sur la poitrine de son adversaire. Il le chevauchait en s'efforçant d'atteindre sa gorge. Mais l'autre avait tendu le bras, il étalait ses doigts sur le visage de Bolan en essayant de lui crever les yeux. C'était comme un poulpe sur la face de l'Exécuteur qui cherchait à le broyer.

L'Exécuteur sentit la pomme d'Adam de son adversaire sous la paume de sa main, il appuya de toutes ses forces. Le Chinois grimaça atrocement, essaya en vain de respirer. Ses doigts se rapprochèrent des yeux de l'Exécuteur, mais celui-ci referma sa main, saisit la gorge de Chinois et tira d'un coup avec tout le poids de son corps. La gorge lui resta dans le poing et le Chinois mourut sur le coup.

La main de Bolan était couverte de sang, il l'essuya sur la chemise du Maître d'Arts Martiaux.

Le combat avait à peine duré deux minutes.

CHAPITRE XVI

Bolan se rendit auprès de Yung Ho. Le jeune Chinois ouvrit péniblement les yeux et s'ébroua.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Vite, il faut partir. D'autres pourris vont débouler. On n'a pas le temps de s'attarder.

— J'ai mal, se plaignit Yung Ho.

— Le contraire serait étonnant, répondit Bolan un peu sèchement. Vite !

— Où est le Maître d'Arts Martiaux ? demanda encore le jeune Chinois, comme les événements récents lui revenaient à l'esprit.

— Il est mort, je te donnerai les explications plus tard.

— Mort, mais comment...

— Je l'ai tué ! On va discuter comme ça encore longtemps ?

Bolan aida Yung Ho à se relever en le soutenant par l'épaule. Le jeune homme le regardait avec un mélange d'admiration et de respect craintif. Il n'arrivait pas à imaginer que cet homme ait pu éliminer à mains nues un guerrier aussi accompli que le Maître d'Arts Martiaux.

Ils se mirent à courir, mais deux tueurs chinois apparurent à la porte du bâtiment par lequel Yung Ho et le Maître d'Arts Martiaux étaient sortis. Ils accompagnaient le Maître Suprême et la jeune femme qui le suivait partout. Ils s'approchèrent rapidement du cadavre égorgé allongé au milieu de l'impasse et, après un moment d'effroi, l'un d'eux repartit en courant prévenir ses complices, tandis que l'autre scrutait la foule.

Il aperçut à une trentaine de mètres Yung Ho et Bolan qui tâchaient de se frayer un chemin au milieu des noctambules et des fêtards.

— Là ! Là ! cria le Chinois, Yung Ho qui s'enfuit là-bas avec un inconnu !

D'autres tueurs étaient apparus.

— Ramenez-moi ces traîtres ! ordonna le Maître Suprême. Je les veux vivants !

Les mafieux se ruèrent à la poursuite des deux hommes. Les célébrations du nouvel an avaient déjà commencé, et à la foule des badauds s'ajoutaient les cortèges et les chars qui faisaient obstacle aux fuyards comme aux poursuivants.

Parfois, un piéton insultait Bolan et Yung Ho pour l'avoir bousculé. Trente secondes plus tard, ce même piéton se faisait bousculer encore une fois par un mafieux lancé à pleine vitesse.

Bolan regardait régulièrement par-dessus son épaule et il avait vu qu'ils étaient poursuivis par au moins quatre ou cinq mafieux. Impossible de couvrir sa retraite avec une arme à feu. Il aurait été

certain de blesser des passants innocents. D'autre part Yung Ho, encore affaibli par le K.-O. qu'il avait subi un peu plus tôt, ralentissait leur allure.

Il fallait changer de tactique. Arrivé au coin d'une rue, Bolan tourna brusquement sur la droite et poussa Yung Ho à l'intérieur d'une galerie marchande occupée entièrement par des magasins chinois. C'était un risque. Impossible de savoir au milieu de ces boutiques de souvenirs, ces boulangeries et ces snack-bars, qui était un ami ou une victime des Triades. Qui les aiderait ? Qui les dénoncerait ? Comment le deviner ?

Ils parcoururent une dizaine de mètres dans cette galerie marchande et Bolan entra dans une boutique de souvenirs.

Il planta Yung Ho devant un présentoir de lunettes de soleil et ordonna :

— Tu ne bouges pas d'ici, je continue de mon côté. Ils repéreront moins facilement un Chinois isolé et un Européen perdu dans la foule, qu'un Chinois et un Européen ensemble.

Yung Ho hocha la tête.

— Contacte-moi ce soir. Il faudra que tu m'expliques en détail où aura lieu la réunion de la loge.

— Bonne chance, fit Yung Ho.

Puis l'Exécuteur s'éclipsa, ressortant du magasin par une autre porte. Le propriétaire du magasin considéra Yung Ho quelques instants. Il conclut que son intention n'était pas de voler, et décida de l'ignorer.

Bolan se retrouva de nouveau dans la rue. Un peu plus loin, un de ses poursuivants le cherchait du regard en tendant le cou. Les autres n'étaient sûrement pas loin.

Il baissa la tête et partit vers la gauche, espérant rejoindre Piccadilly, et de là, regagner un terrain neutre. La foule, les chars, les dragons de papier, les danseurs en habits traditionnels faisaient de Leicester Square un champ de bataille de cauchemar.

Il allait s'esquiver discrètement en partant sur le côté, quand un deuxième mafieux le repéra. Il cria quelques paroles en chinois en le désignant du doigt, et Bolan reprit sa course. Les poursuivants se rassemblèrent. Il fallait les entraîner au milieu d'une foule plus compacte encore ou, au contraire, dans un lieu totalement désert.

Malgré les touristes, il y avait peu d'Européens dans le quartier, et le Guerrier se mit à craindre que le public chinois ne se retourne contre lui en le voyant poursuivi par des compatriotes.

Il s'enfonça alors dans une ruelle déserte. Il savait que les mafieux auraient du mal à parvenir jusqu'à l'entrée de la ruelle. Ça lui laissait le temps d'arriver jusqu'au bout, de se retourner, l'arme à la main et de leur tendre une embuscade.

Ses pas résonnaient entre les murs de brique. Au coin, il trouva un amoncellement d'immondices, des poubelles débordant d'ordures. Une barricade idéale. Un chat siffla en voyant l'Exécuteur s'arrêter devant cette caverne d'Ali Baba, et sauta sur le rebord d'une fenêtre pour considérer l'intrus d'un air supérieur et agacé.

Bolan sortit son Beretta 93-R muni du silencieux.

Même si le brouhaha de la foule en liesse et les pétards auraient couvert les détonations du Desert Eagle, il préférerait rester discret.

Il tendit les bras devant lui et attendit. Le premier mafieux s'engouffra dans la ruelle et courut vers lui. Il ne voulait pas appuyer sur la détente avant qu'un deuxième gangster ne s'engage dans la venelle.

Mais le deuxième hésita et appela son camarade :

— Ne va pas plus loin ! fit-il. Il nous attend peut-être.

L'autre se retourna et regarda son compagnon d'un air perplexe.

Bolan agit immédiatement. Il appuya sur la détente.

L'imprudent qui s'était engagé dans la rue sans réfléchir au danger reçut une rafale de trois balles du Beretta 93-R. Il tituba en levant les bras au ciel comme s'il recevait une décharge électrique, puis il tournoya sur lui-même en lançant des jets de sang tout autour de lui comme un tuyau d'arrosage percé.

Puis il s'effondra sur le sol.

Le deuxième battit en retraite et se plaqua contre le mur. Il attendait les renforts. Bolan tira encore une rafale dans sa direction, mais les balles atteignirent les murs de brique et allèrent ricocher dans le reste de la ruelle.

L'Exécuteur décida de repartir, quitte à reprendre la manœuvre encore une fois, sauf que les mafieux étaient maintenant prévenus.

Il arrêta sa course trente mètres plus loin après un tournant, et se planqua derrière une voiture.

Il attendit, prêt à faire feu. Mais les mafieux tardaient à venir. Ils se méfiaient. Soudain Bolan vit l'un d'eux qui traversait la ruelle en arrosant la chaussée de plusieurs rafales d'Uzi. Ils se couvraient pour pouvoir avancer. Bolan riposta mais rata sa cible. Une autre rafale de pistolet automatique venant d'un autre tireur lui répondit.

Il aurait voulu au moins en blesser un, car il comprit alors que leur puissance de feu était considérable. Et pour le confirmer une dizaine de balles vinrent ricocher sur la carrosserie de la voiture derrière laquelle il s'était réfugié.

L'heure était à la retraite tactique. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, et aperçut une porte métallique entrouverte. Il arrosa les deux mafieux devant lui d'un orage de plomb et entendit aux cris et aux réactions que d'autres les avaient rejoints.

Il se mit à reculer vers la porte. Il avait maintenant le Desert Eagle

dans la main gauche et le Beretta 93-R dans la droite, tirant sans cesse des rafales de trois balles. Plus besoin de s'inquiéter du bruit des détonations. Tout autour d'eux les fêtes du nouvel an chinois battaient leur plein. A chaque coup de feu répondaient désormais des dizaines de pétard.

Tout en restant accroupi, Bolan partit à reculons vers la porte de métal. Il tirait sans relâche dans la nuit. Un des pourris essaya de riposter et se releva légèrement pour ajuster son tir. Une balle de 9 mm l'en dissuada. Il fut touché à la gorge. Le sang coula en cascade sur ses épaules et vint rougir son T-shirt blanc.

Des cris s'élevèrent autour de la victime. Bolan en profita pour se ruer vers la porte, il l'ouvrit d'un coup d'épaule et roula sur une lui-même en arrière avant de se redresser, ses deux armes pointées vers l'entrée. Il referma la porte du bout du pied et se retourna. Il était dans le noir complet. Il reconnut immédiatement l'odeur de tissu. Il devait être dans un dépôt de vêtements.

Il plaça une barre de métal en travers de la porte dans deux crochets prévus à cet effet. De quoi retarder ses poursuivants un bon moment.

Puis il retint son souffle et écouta. Pas un bruit. Il lui sembla alors distinguer quelques silhouettes comme ses yeux s'habituait à l'obscurité. Il resta encore parfaitement immobile. Puis il entendit comme un bruit de gong derrière lui. Les membres des Triades donnaient des coups de boutoir dans la porte de métal pour essayer d'entrer. Ils rencontraient visiblement quelques difficultés, mais les crochets qui retenaient la barre de métal n'allaient pas tenir indéfiniment.

Soudain, une faible lumière blanchâtre vacilla au-dessus de lui. Ses mains se crispèrent sur les crosses du Beretta 93-R et du Desert Eagle. La lumière se fit plus éclatante, elle trembla quelques instants avant de se stabiliser. Bolan se releva lentement et il eut le souffle coupé. Devant lui, une foule muette et parfaitement immobile le regardait sans broncher. Des dizaines de personnes, aux visages impassibles lui faisaient face. Un frisson lui parcourut la colonne vertébrale. Il s'était jeté dans la gueule du loup. Puis, comme il réalisait la situation, un immense soupir de soulagement sortit de sa poitrine. Il se rendit compte que ces inconnus étaient des mannequins de cire stockés là entre des étagères pleines de vêtements made in China qui attendaient d'être emballés.

Une voix s'éleva à ce moment-là :

— Il y a quelqu'un ?

Un gardien de nuit, alerté par les coups de boutoir contre la porte, venait voir ce qui se passait.

Le vigile appela de nouveau :

— Il y a quelqu'un ?

— Ne bougez plus ! fit Bolan en pointant son Desert Eagle vers lui. Vous n'avez rien à craindre de moi !

L'homme leva les mains et considéra ce géant au regard d'acier avec une expression de terreur dans les yeux. Il ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit.

Bolan perçut un craquement derrière lui. Il se retourna à la vitesse de l'éclair. Le mur de brique dans lequel les crochets étaient enfoncés commençait à céder. Bientôt la barre de métal allait voler et les mafieux se lanceraient à l'assaut. Les briques se disloquèrent d'encore de quelques centimètres. Bolan entendait, aux cris poussés derrière la porte, que les tueurs devenaient frénétiques, ils avaient l'odeur du sang dans les narines.

— Baissez-vous ! hurla le Guerrier au vigile.

La porte céda à ce moment précis. Bolan se mit en trépied et ouvrit le feu. Les deux premiers mafieux furent fauchés par les balles. Le premier crispa son index sur la détente de son Uzi. Les balles aspergèrent l'entrepôt, déchiquetèrent les vêtements sur les étagères, fracassèrent les têtes et les membres de plastique des mannequins. Bolan fit feu avec le Desert Eagle, la tête du deuxième mafieux disparut dans une brume de sang.

Mais le vigile n'avait pas obéi assez rapidement aux ordres de l'Exécuteur, cinq balles perdues lui déchirèrent la poitrine et il fit un vol plané en arrière avant de tomber dans les bras d'un mannequin aux formes parfaites, et de s'écrouler sur le sol.

Les autres mafieux s'étaient mis à couvert. Bolan lâcha une nouvelle rafale de Beretta 93-R. Il ne toucha personne cette fois. Les adversaires se tenaient à distance de l'entrée de l'entrepôt. Ils savaient qu'il eût été suicidaire d'essayer de forcer le passage.

Il recula tout en maintenant la porte dans sa ligne de mire.

Parfois un mafieux passait le canon d'une arme automatique par l'embrasure et tirait au hasard, faisant pour seules victimes quelques mannequins de plus.

Bolan estima qu'ils étaient au nombre de trois. Il dirigea son Beretta 93-R vers le plafond et réduisit les néons en une pluie de verre. Après quelques étincelles et quelques grésillements, l'entrepôt retomba dans le noir.

Grâce aux faibles lumières de la rue, Bolan pourrait voir en contre-jour toutes les silhouettes qui se dessineraient dans l'ouverture. Un des pourris en fit la douloureuse expérience. Il se jeta à l'intérieur pensant pouvoir lui aussi profiter de l'obscurité. Une balle de Desert Eagle en pleine poitrine le fit reculer de quatre pas et le renvoya dans la rue.

Le Guerrier continua sa marche à reculons. Il y avait forcément une

autre issue à cet entrepôt. Il fit attention à ne pas bousculer les mannequins serrés les uns contre les autres, pour ne pas trahir sa position.

Tout d'un coup, une nouvelle lueur apparut à la porte, décrivit une courbe vers le plafond avant de retomber et de prendre de l'ampleur au sol : les pourris avaient jeté une torche à l'intérieur. Les étincelles retombèrent sur les vêtements en Nylon qui s'enflammèrent aussi sûrement que si l'on avait déversé un bidon d'essence dans l'entrepôt. Une épaisse fumée noire se mêla alors aux flammes, âcre, grasse, mortelle. Les flammes dévoraient une étagère après l'autre avec une rapidité stupéfiante se transformant rapidement en un gigantesque incendie.

Le feu parcourait les étagères comme une vague sur l'océan. La chaleur augmentait et se concentrait sous le plafond plutôt élevé du dépôt. Elle devait maintenant atteindre plus de trois cents degrés. Des rouleaux de fumées noires tournaient sur toute la longueur du plafond. D'un instant à l'autre on assisterait à un embrasement généralisé. A six cents degrés tout ce qui pouvait s'enflammer s'enflammerait d'un coup.

Bolan ne pouvait pas sortir par la porte, il savait que les Triades l'y attendaient comme des chasseurs devant un terrier enfumé.

Tout autour de lui les mannequins fondaient, les visages se déformaient en des grimaces grotesques, les perruques se transformaient en auréoles de flammes.

— On dirait l'enfer, marmonna l'Exécuteur.

Il suait à grosses gouttes. Les mafieux ne faisaient plus mine de vouloir lancer l'assaut à l'intérieur de l'entrepôt.

Il partit vers le fond du bâtiment. Il était sûr qu'il existait une sortie. Il était moins sûr d'avoir le temps de la trouver avant d'être englouti par les flammes.

Il allongea ses foulées sous un ciel de langues de feu orange et noir. La fumée devint tellement dense qu'il renonça à courir et s'obligea à marcher courbé pour pouvoir mieux respirer. Il allait aussi vite qu'il pouvait. Il eut le sentiment que ses poumons allaient éclater, il crut que la fin était arrivée, quand il aperçut enfin un filet de lumière devant lui. Une porte. Sauvé. Il accéléra la cadence, parcourut encore les cinq mètres qui le séparaient du salut. Il se releva en s'aidant de la poignée. Le battant s'ouvrit. Il se glissa de l'autre côté, s'assit à terre et reprit son souffle. Il vit un tuyau d'incendie enroulé sur lui-même accroché au mur. Il fit l'effort de se relever et arrosa la porte. Il se retourna. Il était dans un magasin de vêtements. Il entendit alors des sirènes qui se répondaient. Les pompiers arrivaient. Bolan ne voulait pas qu'on le trouve là. Il chercha un escalier et finit par le repérer au fond du magasin. Il monta les marches quatre à quatre, il savait qu'il arriverait au sommet de l'immeuble avant les flammes.

Arrivé au deuxième étage, il remarqua qu'il pouvait passer sur le toit de l'immeuble.

En bas, les pompiers étaient déjà occupés à dérouler les tuyaux et à éloigner les passants. Personne ne regardait vers le haut.

Il cassa une fenêtre à l'aide de son coude et monta sur le rebord. Puis, d'un bond, sans élan, il se retrouva sur le toit voisin en contrebas. Il se réceptionna sur les deux pieds, traversa le toit et trouva la porte qui menait dans les étages.

Un bruit de bataille apocalyptique résonna autour de lui. Des détonations, des cris, des explosions. Pourtant, rien ne paraissait réel. Il comprit qu'il était dans un des nombreux cinémas autour de Leicester Square, derrière l'écran. Il descendit jusqu'au rez-de-chaussée et se retrouva derrière la cabine de projection.

La salle serait bientôt évacuée, et, à la faveur de l'obscurité, il se mêlerait à la foule et disparaîtrait dans la nuit londonienne.

Il avait toujours le Desert Eagle et le Beretta 93-R à la main. Il les rangea dans leur holster. Le travail n'était pas fini.

CHAPITRE XVII

La loge était prête pour une cérémonie d'importance. Suivie d'un crime à la manière des Triades.

Tout le décor du Crime organisé à la chinoise était planté. Les symboles de la Triade étaient disposés dans la pièce comme lors de l'initiation de Yung Ho.

Mais Yung Ho n'était pas là, cette fois. Il avait été découvert et défini comme le traître. Tous les mafieux étaient venus honorer le Maître d'Arts Martiaux, mort pour la cause. Une vingtaine de mafieux de haut rang étaient assis sur des chaises et attendaient la venue du Maître Suprême.

Le Maître de l'Encens paraissait plus nerveux que d'habitude.

Soudain Wu entra. Il était accompagné de deux hommes, armés de longs couteaux. Tous se levèrent à leur arrivée. Wu n'avait plus l'air d'un vieillard rondouillard. Les habits traditionnels qu'il avait endossés lui donnaient une allure terrifiante. Il ressemblait à un Bouddha malveillant. Il leva la main et tous se rassirent. Il adressa quelques gestes symboliques à l'assemblée.

Puis se tournant vers le Maître de l'Encens, il déclara :

— Bienvenue dans la Forêt des Epées.

Le Maître de l'Encens blêmit.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, Maître ?

— Arrêtez cet homme, fit le chef suprême en s'adressant à l'assemblée. L'infiltré c'est lui, bande d'imbéciles, hurla-t-il. Vous avez tué un fidèle serviteur de la Triade en la personne de Chang. Et c'est un traître, un infiltré qui vous a manipulé, qui vous a donné l'ordre. Vous mériteriez d'être tous punis. En attendant, saisissez-le.

Le Maître de l'Encens se leva d'un bond et sortit un Glock de sous sa robe traditionnelle.

— Vous êtes tous en état d'arrestation. Je suis le lieutenant Tse, anciennement de la police de Hong Kong, cria-t-il. Au service de Scotland Yard. Les mains en l'air.

Tous les gangsters réunis là avaient l'impression de rêver. Leur monde s'écroulait tout d'un coup. Ils avaient le sentiment d'être précipités vers une fin cauchemardesque.

Les membres de la Triade n'étaient pas armés. Ils se sentaient en sécurité, en force chez eux, et plus qu'une attaque d'un gang adverse, ils craignaient des descentes de police. On leur avait donc recommandé de laisser leurs armes à feu chez eux et on les avait fouillés à l'entrée pour s'assurer qu'ils ne désobéiraient pas à la consigne.

— Saisissez-le ! hurla Wu encore une fois.

— Personne ne bouge, déclara le lieutenant Tse.

Les vingt pourris se regardèrent d'un air incrédule. Puis l'un d'eux laissa glisser subrepticement un couteau de sa manche jusqu'au creux de sa main.

Le lieutenant avait reculé pour se plaquer dos au mur.

Il entendit la lame qui sifflait à ses oreilles et vint se planter juste à côté de sa tête. Il tira dans le tas. Sa première balle alla se loger dans le front d'un des pourris, la deuxième fit voler la fenêtre en éclats.

Et ce fut l'hallali.

Après avoir échappé à l'incendie, Bolan avait immédiatement recontacté Yung Ho. Les fêtes du nouvel an battaient leur plein autour de Leicester Square.

Quand ils se retrouvèrent, Yung Ho le mena jusqu'à l'endroit où se tenait la réunion de la Triade.

Deux hommes gardaient l'entrée de l'immeuble. L'Exécuteur était en train d'élaborer un plan d'attaque quand des cris éclatèrent à l'étage. Les deux gardes relevèrent la tête. Ce fut à ce moment-là que la balle du lieutenant Tse fit voler la fenêtre en éclats.

Les deux sentinelles se retrouvèrent sous une pluie d'échardes de verre. L'un d'eux avait le cuir chevelu coupé et saignait abondamment, même si la blessure n'était que superficielle.

Bolan décida de passer à l'action.

Il s'approcha des deux hommes, et saisit le poignard de combat attaché à son mollet dans un fourreau de cuir.

— Vous êtes blessé ? demanda-t-il à un des Chinois, comme il n'était plus qu'à deux mètres.

L'autre se retourna et se contenta de dire :

— Ce n'est rien, continuez votre chemin.

Sans s'arrêter, Bolan fit remonter la lame vers le menton du garde. Celui-ci prit la pointe dans la gorge. Le sang jaillit. Bolan retira le couteau d'un coup sec. Et du revers de la main trancha la carotide du deuxième.

Il s'engouffra alors dans le bâtiment et dégaina ses deux armes de poing. Des cris s'échappaient du premier étage, puis de nouvelles détonations.

Bolan monta les marches, arriva sur le palier. Il s'adossa au mur pour se donner plus d'élan et défonça la porte d'un violent coup de pied.

Il ouvrit le feu en tirant tous azimuts. Des dizaines de balles volèrent à l'intérieur de la pièce. Chaque balle faisait mouche. L'Exécuteur vit des gerbes de sang s'élever dans les airs. Les pourris tombaient de toutes parts. Le chaos était trop grand pour qu'ils aient ne serait-ce qu'une chance de riposter. Ils formaient une foule

compacte dans laquelle Bolan vidait ses chargeurs.

Ses mains crachaient du feu et du plomb. Les balles de 9 mm et de .50 entraient dans les chairs et brisaient les os. En moins de trois secondes, Bolan avait déjà exécuté trois mafieux et en avait blessé cinq.

Du coin de l'œil, il aperçut un pourri qui venait vers lui en brandissant une dague. Bolan lui tira sur le visage à bout portant avec le Desert Eagle. Le corps maintenant sans tête resta quelques instants en équilibre avant de retomber sur un autre mafieux et de le couvrir de son sang.

Le lieutenant de police Tse était assis contre le mur, il avait reçu un coup de couteau dans le ventre et un coup de hachoir. Le tranchant lui avait coupé une oreille et emporté la moitié du visage. Il ressemblait à un de ces mannequins que l'incendie avait fait fondre un peu plus tôt. Si ce n'est qu'il était tout rouge.

Bolan vit qu'il était armé et crut avoir affaire à un danger, il pointa son pistolet vers le policier infiltré. Mais en une fraction de seconde, il se rendit compte que lui aussi tirait sur la foule des mafieux. Il arrêta son index alors qu'il était en train de s'enrouler autour de la détente du Desert Eagle. Le policier était affaibli par la douleur et la perte de sang, mais il continuait à relever le bras et envoyait du plomb vers les Triades.

Ils essayaient tous de s'engouffrer par une porte au fond de la salle. Ils se bousculaient, se battaient et Bolan les fauchait sans pitié. Parfois, l'un d'eux se retournait pour lancer un projectile. Une étoile ou un couteau. Mais ce n'était pas assez pour lutter contre la puissance de feu de l'Exécuteur.

Il tâcha de repérer le Maître Suprême, mais il ne le vit pas. L'homme avait dû être évacué par ses gardes du corps.

Les corps de neuf mafieux morts ou blessés jonchaient le sol.

Les trois derniers se rendirent enfin.

— Les mains sur la tête face au mur ! cria Bolan.

Les hommes obtempérèrent.

— A genoux, maintenant !

Encore une fois ils obéirent et l'Exécuteur leur lança un dernier avertissement :

— Au moindre geste suspect, je vous fais exploser la tête.

Bolan se rendit auprès du blessé.

— Pourquoi tirez-vous sur les membres de la Triade ? demanda-t-il. Vous n'êtes pas des leurs ?

L'homme secoua la tête, il était à bout de force.

— Je suis le lieutenant Tse, de Scotland Yard, expliqua-t-il. Il faut appeler la police.

— Où est le Maître Suprême ?

Tse leva un bras en désignant la porte au bout de la salle.

— Il a fui. Ses gardes du corps ont pu l'évacuer dès que vous êtes arrivé. Il faut le poursuivre, ajouta-t-il en tremblant et en lançant des regards hallucinés. De toute ma carrière de policier, je n'ai jamais rencontré un monstre aussi cruel. Il faut le rattraper, vous m'entendez ?

Bolan était tenté de se lancer à la poursuite du pourri, mais il ne pouvait pas laisser le blessé en compagnie des trois prisonniers. Et il répugnait à abattre dans le dos trois hommes désarmés, qui de surcroît s'étaient rendus.

— Il faut appeler une ambulance, dit Bolan. Vous êtes très mal en point. J'attendrai avec vous.

— Mais vous, qui êtes-vous ? demanda Tse.

Bolan n'eut pas le temps de répondre. Il vit soudain un éclair de terreur dans le regard du blessé.

Bolan se retourna d'un coup, comme un ressort qui se détend, et, à l'instinct, tira vers le battant de la porte qui avait bougé presque imperceptiblement.

L'ogive du Desert Eagle traversa le bois et un cri retentit. Le Chinois qui se cachait derrière avait été touché. Un deuxième fit irruption dans la pièce et tira à la kalachnikov. Les voiles de satin qui décoraient le plafond furent emportés comme des cerfs-volants dans une tempête.

Le Maître Suprême était réapparu derrière lui, le visage déformé par la haine. Il n'avait pas fui contrairement à ce que pensait Tse, il revenait armé, prêt à se battre jusqu'au bout.

Le lieutenant releva son pistolet en un effort désespéré. Il tira une balle qui alla se loger dans le plafond, puis appuya une dernière fois sur la détente. La kalachnikov lui envoya une pluie de balles qui lui traversèrent la poitrine, le clouant définitivement contre le mur. Il gisait là comme une poupée de chiffon dans un costume sali.

Bolan s'était réfugié derrière l'autel de la loge et ripostait furieusement.

Les prisonniers virent là le signal que la chance tournait. Deux d'entre eux tentèrent de se lancer à l'attaque. Le premier eut la gorge déchiquetée par une balle de Desert Eagle. Il tomba assis contre le mur, sa tête pendait sur le côté, rattachée à son cou par quelques lambeaux de peau.

Le deuxième essaya de se réfugier derrière un poteau. Il n'était pas armé et ne représentait aucun danger dans l'immédiat.

Bolan tira une nouvelle rafale de trois balles avec le Beretta 93-R. Il décida alors d'appliquer exactement la même tactique que les mafieux. Il allait faire semblant de fuir. Il partit à reculons en arrosant la pièce. Wu criait comme un démon. Il tançait ses hommes, leur ordonnait de

déchiqueter Bolan comme des vampires. Bolan le mit en joue, espérant créer la panique s'il le touchait, mais sa balle alla se loger dans le plâtre du mur.

Bolan ajusta alors l'homme à la kalachnikov. Les trois frelons de plomb qui sortirent du Beretta 93-R allèrent lui déchiqueter la main gauche, mais la droite resta crispée sur la détente. Il tâcha de maintenir l'arme avec son moignon et de continuer à tirer vers le Guerrier.

Un deuxième Chinois entra dans la pièce, avec un Uzi, mais il n'eut pas le temps de l'utiliser. Une balle de Desert Eagle en plein cœur l'en empêcha.

Bolan passa la porte par laquelle il était entré. Il referma le battant d'un coup de pied. Cinq balles vinrent se loger dans le bois, envoyant une pluie d'échardes vers son visage. Il recula dans l'escalier, descendant à reculons. Une fois sur le palier il braqua ses deux armes vers la porte. Les Chinois se sentaient en confiance, ils déboulèrent sur le palier sans prendre aucune précaution. Les balles de l'Exécuteur les accueillirent. Deux Chinois mordirent la poussière.

Puis plus rien. Ils attendaient. Ils avaient peur. Tout d'un coup, des cris retentirent. Une violente dispute éclatait à l'étage. Sans doute assistait-on à des dissensions au sein des troupes. Un sourire sardonique se dessina sur les lèvres de l'Exécuteur. Il songea que les mafieux sont tous les mêmes. Dès que le bateau prend l'eau, ils le quittent encore plus vite que les rats. Les cris se firent entendre de nouveau, suivis d'un râle de douleur et d'une cavalcade. Bolan entendit une longue plainte qui s'échappait d'en haut.

Prudemment, il remonta les marches, brandissant toujours ses deux armes devant lui.

Il arriva devant la porte et la repoussa légèrement avec le canon du Desert Eagle.

Le Maître Suprême était agenouillé au milieu de la pièce, dans sa robe traditionnelle, entouré de cadavres. On entendait les gémissements des blessés tout autour. Il semblait pleurer en se tenant le ventre. Bolan vit alors que ses mains étaient gluantes de sang et de graisse. Un de ses hommes l'avait poignardé. Ils l'avaient abandonné là.

Bolan fit un pas vers lui. Le vieillard se balançait d'avant en arrière. Il aurait presque pu inspirer la pitié. Mais Bolan se rappela alors les paroles du lieutenant Tse : « De toute ma carrière de policier, je n'ai jamais rencontré un monstre aussi cruel. »

Le vieux mafieux leva les yeux vers Bolan. L'Exécuteur n'eut aucun mal à croire que le policier avait dit vrai.

— Tes hommes t'ont abandonné, dit l'Exécuteur. Tu n'es plus rien. Tu n'as plus de pouvoir. Qu'est-ce que tu ressens ?

Le Chinois ne répondit pas. Au bout de quelques secondes, pourtant, il déclara :

— Je vais mourir, mais les Triades ne mourront jamais.

Puis après quelques secondes de réflexion, comme le lieutenant Tse, il demanda :

— Mais toi, qui es-tu ?

— Je suis ton châtement, répondit l'Exécuteur.

Il lança un regard vers le cadavre du lieutenant. Puis il tourna les talons et se dirigea vers la porte. Il entendit des gargouillements et des râles derrière lui. Le Maître Suprême s'était suicidé en se tranchant la gorge.

EPILOGUE

Trois jours plus tard

Dans la salle d'attente de Heathrow, Bolan lisait le *Times* pour passer le temps avant d'embarquer sur un vol British Airways à destination de New York. Il était particulièrement intéressé par un article sur la terrible guerre des gangs qui avait éclaté à Chinatown et dans l'East End.

Soudain, il entendit une voix féminine qui sortait des haut-parleurs :

— M. Di Angelo est demandé au bureau d'embarquement.

Di Angelo... ce nom... Il avait presque oublié qu'il avait pris l'identité d'un tueur italo-américain de Chicago pour venir en Angleterre poursuivre sa guerre contre la mafia. C'était d'autant plus intrigant qu'il avait repris son faux passeport au nom de Matt Johnson.

Bolan replia lentement son journal. Il espérait ne pas avoir à fuir un tueur mafieux au beau milieu d'un aéroport bondé. De plus, dans un aéroport, il n'était évidemment pas armé et s'était débarrassé du Desert Eagle et du Beretta 93-R que lui avaient gracieusement fourni les Taylor.

Il se dirigea prudemment vers le bureau des hôtesse pour voir qui avait demandé ce nom, prêt à protester qu'il s'agissait d'une erreur sur la personne.

Un jeune homme se tenait devant le bureau et discutait avec une hôtesse.

Bolan s'approcha et se gratta la gorge. L'homme se retourna. L'Exécuteur reconnut alors Yung Ho.

Un sourire se dessina sur ses lèvres.

— Je sais que vous ne vous appelez pas Di Angelo, fit Yung Ho. Mais je suis ici à titre privé.

Bolan haussa un sourcil.

— Je vais entrer à l'école de police, expliqua Yung Ho.

— Félicitations, fit Bolan en hochant la tête.

— Enfin... Si l'on veut bien de moi, ajouta-t-il. Je voulais simplement vous dire au revoir et merci, conclut le jeune Chinois en lui tendant la main.

En le voyant s'éloigner, Bolan songea aux circonstances dans lesquelles il avait rencontré ce jeune homme qui voulait se consacrer à une vie de crime. Ce jour-là, pensa Bolan, il avait remporté une double victoire sur la mafia.

Puis la voix de l'hôtesse sortit de nouveau du haut-parleur pour dire :

— Vol British Airways 3445 à destination de New York,

embarquement immédiat.

« Comme aurait dit Jack Grimaldi : Allez ! Striker, on rentre à la maison ! » songea l'Exécuteur, pas mécontent d'avoir sept heures de calme et de repos pour se refaire une santé...